

PRESENCE DU FUTUR

philip k. dick
roger zelazny
deus irae



Denoël

PHILIP K. DICK
ROGER ZELAZNY

DEUS IRAE

traduit de l'américain par Françoise Cartano



Denoël

Titre original :
DEUS IRAE

© Philip K. Dick, 1976

Pour la traduction française :
© Denoël, 1977

Consacré dès son premier roman, *Toi l'immortel*, par le prix Hugo 1965, Roger Zelazny (1937-1995) a constamment puisé dans les grands mythes de l'humanité pour explorer les thèmes de l'immortalité et de l'accession au statut divin. Son fameux *cycle des Princes d'Ambre*, superbe récit d'univers parallèles en dix volumes, rencontra un immense succès public.

Publié pour la première fois en 1952, Philip K. Dick (1928-1982) s'oriente rapidement, après des débuts assez classiques, vers une littérature singulière. Explorateur inlassable de mondes schizophrènes, désorganisés et équivoques, il clame tout au long de son œuvre que la réalité n'est qu'une illusion, figée par une perception humaine imparfaite.

Ce roman est dédié à la mémoire de notre ami Stanley
G. Weinbaum à qui nous devons *A Martian Odyssey*.

1.

Tiens ! La vache blanche et noire tirant la voiture à deux roues. À la porte de la sacristie, le père Handy clignait des yeux vers l'horizon, du côté de Wyoming, comme si le soleil du matin venait du nord ; il voyait venir l'employé de l'église, l'homme-tronc dont la tête loupeuse semblait dodeliner mollement au rythme lent de quelque gigue onirique tandis que la vache du Holstein allait cahin-caha son chemin.

Sale journée, se dit le père Handy. C'est qu'il avait de mauvaises nouvelles pour Tibor McMasters. Il fit donc demi-tour, et redisparut dans l'église où il se tint caché. Dans sa voiture, Tibor ne l'avait pas vu, Tibor était la proie de ses pensées et de nausées qui ne le lâchaient pas. Chaque fois que l'artiste arrivait pour se mettre à l'ouvrage, c'était la même chose : il en avait l'estomac retourné, la moindre perception olfactive ou visuelle, à commencer par celle de son propre travail, le faisait hoqueter. Le père Handy était fort perplexe, cette répulsion provoquée chaque matin par l'activité sensorielle, c'était, se disait-il, comme si Tibor ne désirait pas vivre un jour de plus.

Lui, le prêtre, il aimait bien le soleil. L'odeur du beau trèfle chaud dans les prairies entourant Charlottesvile, Utah. Le cliquetis des colliers et des clarines... il huma l'air qui pénétrait et emplissait son église, pourtant, cela l'ennuyait, non pas la vue de Tibor mais le fait de connaître la souffrance de l'homme-tronc.

Là, derrière l'autel, le minuscule fragment de l'œuvre déjà réalisé. Tibor mettrait bien cinq ans, mais le temps importait peu en la matière : pour l'éternité – enfin non, pensa le père Handy, pas l'éternité, il s'agit d'une œuvre humaine, donc condamnée – mais pendant des siècles, elle sera là. Des générations entières. Les autres personnes sans bras ni jambes

qui viendraient plus tard ne pourraient pas, et pour cause, faire de génuflexion ; c'était chose entendue, officiellement.

— Meu eu eu h, fit la Holstein quand Tibor, grâce à son système extenseur I.C.B.M. *made in USA* serra la bride pour la faire arrêter dans l'arrière-cour de l'église.

Le père Handy y avait sa Cadillac 1976 immobile et déjantée dans laquelle s'entassaient pour la nuit de charmants petits poulets au gai plumage bariolé d'or, des bantams mexicains, qui souillaient tout... et après tout, pourquoi pas ? La fiente des jolis volatiles qui circulaient en petit bataillon conduit par Herbert G., le coq qui, il y a bien longtemps, s'était jeté sur tous ses rivaux pour un combat dont il était chaque fois sorti vainqueur – ainsi put-il vivre pour être suivi ; un meneur d'animaux, pensa le père Handy, maussade. Qualité innée chez Herbert G. qui, à l'instant précis, grattait le sol du savoureux jardin en quête d'insectes. Et surtout d'une race particulière de mutants, bien gras.

Lui, le pasteur, détestait les insectes, trop d'espèces bizarres qui se faufilaient la nuit à travers les éboulis... d'où son amour pour les prédateurs se nourrissant de ces rampants chitineux. Oui, il aimait, amusant quand on y songe, son troupeau de volatiles ! Les humains, point du tout.

Ils venaient pourtant, les hommes, au moins pour le jour sacré, c'est-à-dire le mardi, choisi à dessein pour le distinguer du dimanche, jour du Seigneur de l'archaïque christianisme.

Tibor détela sa vache. Puis, utilisant l'énergie d'une batterie d'accus, le véhicule emprunta le plan incliné spécialement aménagé avec des planches pour le monter à l'église. Même à l'intérieur du bâtiment, le père Handy perçut la présence de l'homme-tronc qui luttait, malgré ses haut-le-cœur, pour rester maître de son corps tronqué et reprendre son travail là où il l'avait laissé la veille au coucher du soleil.

S'adressant à Ely, son épouse, le père Handy demanda :

— Tu as du café chaud pour lui, s'il te plaît ?

— Oui, répondit-elle, sèche, déférente, petite et fanée, comme si elle-même avait perdu toute chaleur humaine. En la regardant sortir une tasse et une soucoupe, il détesta ce physique insipide. Point d'amour dans ses gestes, rien que le

dévouement figé et glacial d'une épouse de pasteur, c'est-à-dire sa servante, la bonne du curé.

— Hé ! lança gaiement Tibor.

Toujours en joie, comme si le métier l'exigeait, par-delà les nausées et haut-le-cœur physiologiques.

— Noir, dit le père Handy, et chaud. Là.

Il s'écarta pour faciliter le passage de la voiture dont les proportions massives convenaient mal à l'intérieur d'une maison, lui permettant ainsi d'entrer dans la cuisine.

— Bonjour, madame Handy, dit Tibor.

Ely Handy répondit machinalement sans un regard pour l'homme-tronc :

— Bonjour, Tibor. La paix soit avec vous et avec votre esprit.

— La paix ou la peste ? demanda Tibor avec un clin d'œil à l'adresse du père Handy.

Aucune réponse. Elle laissait tomber. La haine, songea Handy, peut prendre des formes merveilleusement, excessivement feutrées. Lui voulait que la cible soit claire et nette, l'affrontement franc et sans détours. Pas cette simple absence d'aménité, ce formalisme minable... il la regarda prendre le lait dans le frigo.

Tibor entreprit la tâche difficile de boire son café.

Il lui fallait d'abord immobiliser la voiture. Il verrouilla le dispositif de freinage simple. Puis il détacha le relais à contrôle sélénoïde du circuit ambulateur et brancha la batterie à hélium liquide sur le circuit manuel. Un bras de pur aluminium tubulaire se tendit, terminé par un mécanisme de préhension à six doigts autonomes, reliés chacun par son propre canal aux muscles de l'épaule de l'homme-tronc qui chercha à tâtons la tasse vide. Découvrant alors que le café n'avait pas été servi, Tibor interrogea du regard.

— Sur le fourneau, dit Ely avec un sourire significatif.

Il fallut donc déverrouiller le frein de la voiture. Tibor roula jusqu'au fourneau, reverrouilla le système de freinage, toujours par les relais de sélection sélénoides, et expédia ses pinces mécaniques vers la cafetière. Comme un bras, l'extenseur tubulaire d'aluminium amorça alors sans enthousiasme un mouvement saccadé qui faisait penser à la maladie de

Parkinson, pour soulever la cafetière jusqu'à ce que, finalement, grâce à l'ensemble complexe des éléments de commande I.C.B.M., Tibor réussisse à se verser une tasse de café.

Le père Handy précisa :

— Je n'en prends pas parce que j'ai eu des spasmes du pylore cette nuit, et ce matin encore en me levant.

Il se sentait irritable, au sens physique du terme. Je suis comme vous, pensa-t-il, bien que complet j'ai des ennuis avec mon corps ce matin, les glandes et les hormones. Il alluma une cigarette, la première de la journée, savoura le goût du vrai tabac, peu tassé, fuma par petites bouffées, et se sentit beaucoup mieux, comme si cette drogue annulait la surproduction des autres substances. Il vint donc s'asseoir à table tandis que Tibor, sans se départir de sa souriante sérénité, buvait le café trop chaud sans sourciller.

Et cependant, la souffrance physique est parfois prémonitoire de maux à venir, songea le père Handy, pas pour vous, non, si vous saviez ce que je vais, ou plutôt ce que je dois vous annoncer aujourd'hui ! Je n'ai pas le choix, je suis quoi, moi, sinon un homme-ver à qui l'on dit les choses. Certes, c'est moi qui parle le mardi, mais cela ne fait qu'un jour et encore, une seule heure de ce jour-là.

— Tibor, dit-il, *me geht es Heute ?*

— *Es geht mir gut.* La réponse de Tibor fut instantanée.

Chacun aimait en l'autre le fait de connaître encore et d'utiliser la langue allemande. Ce qui signifiait Goethe et Heine et Schiller et Kafka et Falada. Les deux hommes, quand ils se retrouvaient, vivaient pour et par cela. Et puis, l'heure de se mettre au travail approchant, c'était un rituel, un moment presque sacré, une façon de rappeler ces heures d'après la tombée de la nuit, quand il devenait franchement impossible de peindre et qu'ils pouvaient, et même devaient, se contenter de bavarder. Dans la semi-obscurité des lampes à kérosène et la lueur du feu, piètres sources lumineuses, trop irrégulières, Tibor s'était plaint, avec son penchant habituel pour la litote, de fatigue oculaire. Symptôme d'autant plus alarmant qu'on ne pouvait pas trouver un seul opticien dans tout le district de Wyoming, Utah. On n'avait pas pu fabriquer de dispositif

optique de réfraction ces derniers temps, du moins pas à la connaissance du père Handy.

Si une paire de lunettes s'avérait indispensable à Tibor, il faudrait envisager un Pilg¹ pour la lui procurer. Une telle perspective lui donnait des sueurs froides – le nombre de fois où un employé de l'église parti, contraint et forcé, en Pilg n'en était jamais revenu. Sans que l'on sache pourquoi. Était-ce mieux ailleurs ou pis ? Peut-être – c'est du moins ce qu'il avait déduit des propos tenus à la radio de dix-huit heures – peut-être que c'était les deux... selon le lieu.

Le monde en effet était maintenant constitué de lieux multiples. Tout le réseau de communication avait été détruit – les média responsables de l'uniformité jadis fustigée.

— Vous comprenez, psalmodia le père Handy, improvisant d'après *Ruddigore*. Tibor cessa de boire son café instantanément.

— Je crois que oui, chanta-t-il, achevant la citation, puis « le devoir, le devoir avant tout ».

La tasse de café fut reposée par un mouvement qui nécessita de nombreuses manipulations du mécanisme électrique.

— La régie, dit le père Handy, vaut pour tout le monde.

— Toujours des échappatoires.

Le ton était très amer, mais Tibor avait prononcé ces mots à mi-voix comme s'ils s'adressaient aussi à lui-même. Puis il tourna la tête, passa une langue experte sur ses lèvres, et son regard profond se fixa longuement et avec insistance sur le pasteur :

— Qu'y a-t-il ?

Il y a, pensa le père Handy, que je suis coincé. Je ne suis qu'un maillon de la chaîne qui bat et vibre au rythme imprimé d'en haut. Et nous croyons – vous le savez – que le mouvement final est commandé depuis cet ailleurs dont nous recevons de vagues émanations constituant des indications que nous nous efforçons honnêtement de comprendre et de mettre en œuvre

1 Abréviation de *pilgrimage* (pèlerinage). Allusion aux *Pilgrim Fathers*, les pères pèlerins fondateurs de la Nouvelle-Angleterre (N.d.T.).

parce que nous avons la conviction, la certitude, que ses requêtes ne sont pas seulement impérieuses mais justifiées.

— Nous ne sommes pas des esclaves, dit-il à voix haute, nous ne sommes après tout que des serviteurs. Nous pouvons toujours partir. Vous, vous en avez la possibilité. Moi-même, si je trouvais cela juste.

Mais il ne le ferait jamais, il y avait longtemps que sa décision était prise et il était lié par un serment secret.

— Qui vous oblige à travailler ici ? ajouta-t-il.

— C'est que vous me payez, avança prudemment Tibor.

— Mais je n'exerce sur vous aucune contrainte.

— Il faut bien que je mange. C'est ça la contrainte.

— Une chose est certaine : vous pouvez trouver des tas de boulots, n'importe où ; vous pourriez travailler où vous voulez... malgré votre... handicap.

— *L'Amen de Dresde*, dit Tibor.

— Hein ? Quoi ? (Il ne comprenait pas.)

— Un jour, quand l'orgue électronique sera rebranché sur le générateur, je le jouerai pour vous et vous le reconnaîtrez. *L'Amen de Dresde* monte très haut. Il désigne un Là-Haut. Et c'est là que se trouve le pouvoir qui vous tyrannise.

— Mais non, protesta le père Handy.

— Mais si, insista Tibor, sardonique.

Et son visage déjà maigre parut se rider, victime de l'émotion sans fondement que provoquait sa propre conviction.

— Même si les mobiles sont « bons » même s'il s'agit d'une puissance bénigne, n'empêche qu'elle vous fait faire effectivement des choses. Répondez seulement à cette question : est-ce qu'il faut que j'efface quoi que ce soit de ce que j'ai déjà peint ? Ou bien cela concerne-t-il l'ensemble de la peinture murale ?

— C'est la composition définitive. Ce que vous avez, fait est excellent. Les diapos couleur en trente-cinq millimètres que nous avons envoyées, ils ont été enchantés ceux qui les ont regardées, vous savez, les Eltern de l'Église.

Songeur, Tibor remarqua :

— Bizarre. On peut toujours se procurer de la pellicule couleur et la faire développer, alors qu'il est devenu impossible de trouver un quotidien.

— Mais il y a les informations de six heures à la radio, diffusées depuis Salt Lake City.

Le père Handy attendit vainement une réponse ; l'homme-tronc buvait son café en silence.

— Connaissez-vous le mot le plus ancien de la langue anglaise ?

— Non, répondit Tibor.

— *Might*, dit le père Handy. La puissance, celui qui est puissant. *Macht* en allemand. Mais on peut remonter au-delà des racines teutoniques, jusqu'aux Hittites.

— Hum !

— Le mot *mekkis* en hittite désignait aussi la puissance.

Nouvelle et vaine attente d'une réponse, puis :

— N'avez-vous pas bavardé ? N'est-ce pas là façon de femme ?

C'était une citation de *La Flûte enchantée* de Mozart dont il donna aussi la suite :

— L'homme, lui, est fait pour l'action.

— C'est vous qui bavardez, dit Tibor.

— Mais c'est vous, répliqua le père Handy, qui devez agir. J'avais quelque chose à vous dire.

— Il réfléchit un instant.

— Ah ! oui, les moutons.

Il avait six brebis dans un pré de cinq arpents derrière l'église.

— J'ai eu un bélier hier soir par Theodore Benton. Il me l'a prêté pour la reproduction. Je n'étais pas là quand Benton l'a apporté. C'est un vieux bélier, il a du gris sur le museau.

— Hum.

— Est arrivé un chien pour conduire le troupeau, cette espèce de setter irlandais roux, vous savez, de chez les Yeats. Il s'occupe de mes brebis presque tous les jours.

Intéressé cette fois. L'homme-tronc tourna la tête :

— Est-ce que le bélier ?

— Cinq fois, le chien a tenté d'approcher le troupeau. Cinq fois, très lentement, le bélier s'est dirigé sur lui, laissant derrière lui le troupeau. Évidemment, le chien s'est arrêté net et n'a plus bronché quand le bélier est venu sur lui ; alors le bélier s'est immobilisé également et a fait mine de brouter.

Le père Handy sourit au souvenir de cette scène.

— Il avait fière allure le vieux bougre. Il broutait mais en fait il surveillait le chien. Lui grondait et aboyait, tandis que le brave vieux continuait à brouter. Puis le chien a tenté une nouvelle incursion, en courant cette fois, et il a dépassé le bélier d'un bond, le séparant du troupeau.

— Qui a déguerpi.

— Oui. Alors le chien – vous savez comment ils font, on les dresse à cela, isoler une brebis pour l'avoir à l'épuisement, avant de la tuer ou de la blesser, en attaquant au ventre.

Il se tut.

— Quant au bélier, il était trop vieux, pas question de rattraper le chien à la course, il s'est retourné pour regarder.

Les deux hommes marquèrent ensemble un moment de silence.

— Est-ce qu'ils pensent ? Je parle du bélier, bien sûr.

— Ce que je sais, répondit le père Handy, c'est que moi j'ai pensé. Je suis allé chercher mon fusil. Pour abattre le chien. Il fallait bien.

— Si cela m'était arrivé à moi, si j'avais été à la place de ce bélier et si j'avais vu tout cela, le chien qui me dépasse et fonce dans le troupeau, et moi impuissant, ne pouvant que le regarder faire... (Il hésita un instant.)

— Vous auriez regretté de n'être pas mort plus tôt, dit le père Handy.

— Oui.

— La mort est donc bien une solution, comme nous l'enseignons aux Serviteurs de la Colère. Et non une ennemie. Les chrétiens disaient la même chose, saint Paul l'a écrit. Vous vous souvenez du texte : *Où est-elle, ô Mort, ta victoire ? Où est-il, ô Mort, ton aiguillon ?* Vous voyez ce que je veux dire. Tibor prononça lentement ces mots :

— Quand on n'est plus capable de faire son travail, mieux vaut être mort. En quoi consiste mon travail ?

Votre fresque, pensa le père Handy, il faut créer Son visage par votre peinture.

— Lui, tel qu'Il est *vraiment*.

Déconcerté, Tibor marqua un temps d'arrêt avant de répondre :

— Vous voulez dire Son apparence physique exacte ?

— Oui, et pas une interprétation subjective.

— Vous avez des photos, des documents *de visu* ?

— Ils m'en ont confié quelques-unes. Pour vous les montrer.

Ébahi, Tibor dit :

— Vous voulez dire que vous avez une *photo* du Deus irae ?

— J'ai une photo couleur en relief. On appelait ça du 3D avant la guerre. Il manque le mouvement, mais ça suffira. Je crois.

— Voyons.

Tibor avait parlé sur un ton mitigé, mélange de stupéfaction et de peur, plus l'hostilité de l'artiste que l'on gêne, que l'on contraint.

Le père passa dans le bureau qu'il avait à l'intérieur pour y prendre la chemise de papier bulle qu'il rapporta. Il l'ouvrit, en sortit la photo 3D en couleurs du Dieu de Colère, et la tendit à Tibor. L'extenseur manuel droit s'en saisit.

— Voilà le dieu.

— Oui, ces sourcils noirs, et les cheveux noirs tout emmêlés, les yeux... je lis une souffrance, et pourtant il sourit.

L'extenseur rendit brutalement la photo.

— Je ne peux pas le peindre à partir de ça.

— Pourquoi donc ?

En fait, le père Handy connaissait déjà la réponse. La photo ne restituait pas le caractère divin ; elle représentait un *homme*. Le divin ne saurait s'imprimer sur un morceau de celluloïd couvert d'une couche de nitrate d'argent, il précisa pourtant :

— La photo a été prise pendant un *luau*² à Hawaïi. Il était en train de manger de tendres feuilles de taro avec du poulet et du poulpe. Il s’amusait bien. Regardez comme la gourmandise, l’envie devant la nourriture lui donnent une expression non naturelle. Il prenait un peu de détente un dimanche après-midi avant le discours qu’il devait prononcer à telle ou telle université – je ne me souviens plus du nom – le bon vieux temps des années 60.

— Si je ne peux pas faire mon travail, c’est de votre faute.

— Le mauvais ouvrier a toujours de mauvais...

— Vous n’avez rien d’une boîte à outils.

Les deux extenseurs manuels claquèrent de concert sur la voiture.

— Mes outils, les voici. Et je ne m’en plains pas, ils me sont bien utiles. Mais vous, vous êtes mon employeur. C’est vous qui me dites ce que je dois faire, et comment le pourrais-je, avec cette seule photo couleur ? Dites-le-moi donc.

— Un pilg, les Eltern de l’Église disent que si la photo ne suffit pas, et c’est le cas, nous le savons, tous autant que nous sommes, alors il faut que vous partiez en pilg jusqu’à ce que vous découvriez le Deus irae. Ils ont d’ailleurs joint des documents à cet égard.

La surprise de Tibor se lut d’abord dans le clignement de ses yeux. Il resta un instant bouche bée avant de protester :

— Mais, et ma metabatterie, imaginez qu’elle flanche !

— Vous voyez bien que vous vous plaignez de vos outils.

Le père Handy maîtrisait soigneusement sa voix pour lui donner un ton de calme.

À ses fourneaux, Ely intervint :

— Balance-le ! Qu’il aille au diable !

Il lui répondit d’abord à elle :

— Je n’ai pas l’intention d’envoyer qui que ce soit au diable. D’ailleurs, sans jouer sur les mots, le diable et l’Enfer, c’est chez les chrétiens. Nous n’avons pas tout cela, lui fit-il remarquer. Puis il s’adressa à Tibor et lui récita le *Poème des Poèmes*, celui

² Fête hawaïenne avec repas typique à base de feuilles de taro cuites et de la crème de coco.

que tous deux comprenaient sans toutefois en saisir le sens profond. Leur incapacité ressemblait à celle de Papagano empêtré dans les mailles de son propre filet. Il le récita à voix haute, tressant ainsi un lien qui les rassemblait dans ce que, eux, les chrétiens, appelaient « agape », l'amour. Cependant, eux-mêmes étaient attachés par une chose encore plus importante. C'était à la fois l'amour, l'homme et la beauté : une nouvelle trinité, en somme.

*Ich sih die liehte heide
in grüner varwe stan.
Dar süln wir alle gehen,
die sumerzit enphahen.*

Quand il eut fini, Tibor hocha la tête, prit encore une fois sa tasse de café, manœuvre difficile, complexe et problématique, et but quelques gorgées. La pièce s'immobilisa dans le calme. Même Ely, la femme, ne bavardait pas.

Dehors la vache qui tirait la voiture de Tibor gémissait avec insistance et s'agitait. Peut-être, songea le père Handy, qu'elle cherche, qu'elle espère trouver quelque chose à manger. Elle a besoin de nourrir son corps, et nous notre esprit. Sinon chacun de nous meurt. Il nous faut la fresque, il faut qu'il parcoure des milliers de kilomètres, et si sa vache périt ou si sa batterie tombe en panne, eh bien, nous succomberons avec lui. *Il n'est pas seul en cette mort.*

Il se demanda si Tibor savait tout cela. Si le fait de savoir serait de quelque secours. Probablement pas. C'est pourquoi il se tut. En ce monde, il n'existait aucun secours.

2.

Aucun des deux hommes ne connaissait l'auteur de ce vieux poème ni les mots d'allemand du Moyen Âge qui ne figuraient pas dans leur dictionnaire ; ensemble, tous les deux avaient inventé, questionné et trouvé la signification de ces mots. Ils étaient sûrs de comprendre le sens général. Pas avec précision néanmoins. D'où les sarcasmes d'Ely.

C'était pourtant bien cela : je vois le bosquet baigné de lumière. Dans le vert – et ensuite ils ne savaient pas au juste. Mais en gros, il était dans la verdure. Et nous irons tous là-bas... était-ce *bientôt* ? Le temps de l'été – et puis quoi, le temps de l'été retrouver, ou découvrir, ou au contraire quitter ?

Lui et Tibor sentaient ce poème, c'était ça leur vérité, bien que, pour eux, dans leur ignorance et en l'absence de points de référence, ce fût à la fois quitter et retrouver le temps de l'été, le bois ensoleillé ; la vie et sa fuite réunies puisqu'ils ne réussirent jamais à lever rationnellement l'équivoque. Ils en ressentaient de l'effroi sans pour autant cesser d'y revenir encore et toujours parce que – et peut-être justement le fait qu'ils ne le comprenaient pas fut-il en cela déterminant – le poème était une sorte de baume salvateur.

Maintenant le père Handy et Tibor avaient besoin de force. Que de Là-Haut, pensa en lui-même le père Handy, leur soit envoyée cette puissance – *mekkis* – qui les aiderait... sur ce point les Serviteurs de la Colère étaient d'accord avec les chrétiens : les forces du bien se trouvaient Là-Haut, *Ubrem Sternenzelt* comme Schiller l'avait écrit jadis. Au-dessus de la voûte étoilée. Oui, *au-delà* des étoiles, pas de doute à ce sujet, c'était de l'allemand moderne.

Tout de même, cette dépendance envers un poème dont on ne comprenait pas vraiment le sens était étrange. Tout en dépliant et étudiant les vieilles cartes routières maculées, datant

d'avant-guerre, d'une époque où les stations-service les offraient gracieusement, il se demanda s'il ne s'agissait pas d'un stigmatisme de dégénérescence. Un signe précurseur, de mauvais augure... pas seulement les temps difficiles qu'ils vivaient, mais aussi qu'eux-mêmes étaient devenus mauvais –, intrinsèquement s'entend.

Il devait s'entretenir à présent avec le Dominus McComas, son supérieur hiérarchique au sein des Serviteurs de la Colère. Le Dominus était assis, massif et peu chaleureux. Il avait des dents étrangement cruelles ; on aurait dit qu'elles étaient faites pour déchirer des choses, pas forcément vivantes, beaucoup plus dures, au contraire, comme si son métier, la profession qu'il exerçait, faisait intervenir les dents.

— Carl Luftewfel, dit le Dominus McComas, était un fils de pute. En tant qu'homme.

Il donna cette précision car bien entendu personne ne parlerait en ces termes du côté divin de l'homme-dieu, c'est-à-dire le Deus irae.

— D'ailleurs, ajouta-t-il, je parie à dix contre cinq qu'il faisait ses martinis avec du vermouth doux.

— Avez-vous jamais bu du vermouth doux, nature ou avec de la glace ? demanda le père Handy.

— De la bibine, grinça McComas de son abominable voix de basse, tandis qu'en parlant, il fourrageait dans ses gencives spongieuses et molles avec le bout d'une allumette en bois. Je ne plaisante pas, c'est de la pisse d'âne qu'ils ont achetée et rien d'autre.

— D'ânes diabétiques, dit le père Handy.

— Ouais, qui pissent du sucre.

McComas grogna un vague « ha ha ». Ses yeux ronds et rouges, rouges comme s'ils avaient subi un court-circuit et que le métal qu'ils contenaient avait surchauffé – phénomène dangereux et malséant –, ses yeux donc scintillaient. Mais il n'y avait là rien d'anormal, pas plus que dans le fait que sa braguette était à demi ouverte.

— Donc votre « inc » attitré, grinça McComas, va rouler sa bosse jusqu'à Los Angeles. Ça descend, au moins ?

Et cette fois-ci, il rit au point de cracher sur la table. Ely qui tricotait, assise à l'écart dans son coin, lui adressa un regard chargé d'une haine si évidente que le père Handy en ressentit de la gêne et concentra son attention sur les cartes routières toutes chiffonnées.

— Carleton Luftewfel, dit-il, fut président du Bureau de recherches et de développement de l'énergie de 1982 jusqu'au début de la guerre.

Puis en demi-aparté :

— Jusqu'à l'utilisation du Gob, la grande bombe sans objectif, un engin qui n'explosait à aucun endroit précis sur la surface terrestre mais agissait de façon à contaminer une couche de l'atmosphère elle-même. Par conséquent – et la stratégie qui eut cours en matière d'armement avant la Troisième Guerre mondiale allait dans ce sens – elle ne pouvait pas être interceptée, comme un missile était susceptible de l'être par un antimissiles ou un bombardier à équipage humain, quelle que soit sa vitesse, et en 1982 on atteignait des vitesses assez remarquables. Mais elle pouvait l'être, c'est à peine croyable, par un simple avion biplan... de petite vitesse.

En 1978, le biplan était réapparu avec le D III. Engin de défense, le D III était une espèce de pélican poussif, de fabrication humaine, pouvant contenir des réserves de carburant inépuisables. Il était capable d'effectuer des survols à basse altitude sans atterrir pendant des mois tandis qu'à l'intérieur le pilote vivait des ressources de son uniforme comme nos premiers parents, de celles des arbres et des arbustes. Le biplan D III était pourvu d'un système tropique qui dirigeait les manœuvres lorsque survenait un bombardier, même s'il se trouvait à une altitude fantastique. Le D III amorçait sa montée alors que le bombardier était encore éloigné de quelque 1 500 km, larguant comme du lest un poids de forte densité situé entre les ailes, ce qui le propulsait à l'altitude adéquate. Le D III et son pilote étaient catapultés très haut, où il n'y avait plus à proprement parler d'atmosphère. Et les amarres – puisqu'on utilisait ce terme, bien qu'en fait il fût impropre, le dispositif ayant une fonction exactement contraire – les amarres, donc, hissaient le biplan et l'homme qui

s'y trouvait au niveau du bombardier jusqu'à ce que brutalement les deux objets se rencontrent. Et tout le monde mourait. Mais le « tout le monde » en question se réduisait à trois personnes : deux dans le bombardier, une dans le D III. Cependant qu'au-dessous une ville continuerait à vivre, illuminée, et parfaitement calme. Tandis que d'autres D III tournaient et tournaient mois après mois, comme certains rapaces semblent planer une éternité entière.

Mais l'éternité ne fut pas vraiment éternelle. Les autres missiles et les D III n'avaient écarté que pour un temps limité les anges exterminateurs et le Deus irae avait fini par venir sur terre, pour tout le monde : Carleton Luftewfel avait fait exploser le Gob, l'arme sans objectif, depuis un satellite se trouvant à un apogée de presque 8 000 km. On s'était imaginé que, par quelque mystérieux stratagème, les États-Unis survivraient et prospéreraient, grâce peut-être aux espèces de cotillons de réveillon distribués à des millions et des millions de patriotes américains. Branchés sur la veine céphalique, ils assuraient une régénération des globules rouges dont le taux s'abaissait rapidement dans le sang. Mais les casquettes de représentant en aspirateurs, style Convention américaine, n'eurent aussi qu'un temps ; pour bien des gens, leur échec avait devancé de plusieurs longueurs la disparition du mal en question, le Krankheit. La fameuse grande compagnie qui avait fourgué au Pentagone et à la Maison-Blanche lesdits couvre-chefs avait disparu elle aussi, victime non pas des retombées détruisant la moelle osseuse mais tout bêtement de missiles assez rapides pour se dissimuler, puis se faufiler à la barbe des antimissiles plus lents à la manœuvre. Ne regardez pas en arrière, avait dit Satchel Paige autrefois, des adversaires sont peut-être en train de vous rattraper. Les missiles de Chine populaire ne s'étaient pas retournés et les poursuivants n'étaient pas arrivés à temps ; ce qui permit à la Chine de mourir avec l'heureuse certitude que dans l'anonymat de leurs piètres usines bricolées dans l'arrière-cour, ils avaient mis au point une arme que même le Dr Porsche, s'il avait encore été de ce monde, aurait salué d'un hochement de tête admiratif.

Cela dit, docteur, pensa en lui-même le père Handy, en manipulant et en dépliant les vieilles cartes routières, quelle fut l'arme la plus foncièrement infecte de cette guerre ? Le Gob du Deus irae qui avait tué le plus de monde... probablement un milliard d'individus ? Eh bien, non, le Gob de Carleton Lufteufel, maintenant vénéré comme Dieu de la Colère, ne fut pas le pire, à moins de ne raisonner que sur les chiffres.

Non, il avait son champion à lui qui, malgré son score relativement faible, quelques millions de morts, lui en imposait : le mal pour le mal, sans complexe ; luisant et puant comme un cadavre de maquereau dans la nuit noire pour reprendre la comparaison faite par un membre du Congrès américain. De plus, comme le Gob, il s'agissait d'une arme américaine. Un gaz qui attaquait le système nerveux. Les organes vitaux se mettaient à s'entre-dévorer.

— Bien, grogna le Dominus McComas, en se curant allègrement les dents, si cet « inc » en est capable, parfait. Si j'étais Elter, je me foutrais complètement que ça ressemble ou pas à Lufteufel. Je voudrais simplement une bonne grosse tête bien bouffie de fieffé salaud ; vous savez, le type qui se goinfre.

En disant ces mots, sa tête de goinfre à lui rayonnait, et chose étrange, pensa le père Handy, McComas correspondait exactement à *l'image* que l'on pouvait se faire du Deus irae... et pourtant, la photo couleur avait révélé un homme aux yeux cernés par la souffrance, comme atteint d'un mal profond et cruel, alors même qu'il s'empiffrait de poulet rôti, un lei autour du cou et une fille – pas spécialement jolie – à sa droite... épais cheveux noirs, brillants et ébouriffés, et barbe de trois jours alors qu'il se rasait sans doute scrupuleusement, mais les racines pileuses réussissaient probablement à filtrer sous l'épaisseur de la couche cutanée : il n'y était pour rien, et pourtant c'était bien la *marque*. Mais la marque de quoi, au juste ? Le Noir ne renvoyait pas à l'idée de mal ; sa signification, Martin Luther l'avait exprimée exactement dans sa traduction de la Genèse quand il écrivait : *Und die Erde war ohne Form und leer* –, oui, *leer*. C'était bien cela, le Noir... comme le négatif d'une photo resté trop longtemps exposé à la lumière directe et ayant viré selon un processus chimique, à une parfaite opacité,

ou *leerté*, c'est-à-dire cette espèce de cécité plus ou moins glaucomateuse. Œdipe errant par les chemins et ce qu'il voyait ou plutôt ce qu'il ne pouvait pas voir. Car ses yeux n'étaient pas morts, mais voilés, par une véritable membrane opaque. Ainsi donc, lui, le père Handy, ne détestait pas Carleton Lufteufel, parce que ce milliard de victimes n'avait pas vécu la mort monstrueuse des gazés par les nervobombes américaines. Il n'y avait pas de comparaison possible.

Et pourtant, c'est cela qui avait mis un point final à la guerre. Quand la pluie toxique cessa, le personnel s'avéra numériquement insuffisant pour continuer – *de mortuis nil nisi bonum*, se dit-il. De ceux qui sont morts, il ne faut dire que du bien, des choses comme ceci peut-être : vous êtes morts à cause des crétins dont vous avez loué les services pour vous diriger, vous protéger, et vous prélever d'énormes impôts. Alors au bout du compte à qui revient le record de la débilité ? À eux ou à vous ? De toute façon, les deux parties avaient péri. Le Pentagone n'existait plus depuis longtemps, la Maison-Blanche, les abris pour v.i.p... *de mortuis nil nisi malum*, pensa-t-il, en modifiant le vieux proverbe pour lui donner plus d'à-propos : des morts, il ne faut dire que du mal. Car ils poussèrent la bêtise au point où l'imbécillité rejoint le démoniaque.

Au point de continuer à lire benoîtement les journaux et à regarder la télé, sans lever le petit doigt, après le discours prononcé par Carl Lufteufel à Cheyenne en 1983, discours dit sur la *Contre-vérité arithmétique*, remettant en cause, dans un brillant éclair de génie abondamment salué d'ailleurs, la théorie selon laquelle une nation avait besoin d'un certain nombre de survivants pour fonctionner. Une nation, avait expliqué Lufteufel, ne tient en aucune façon son identité des personnes qui la constituent mais de son savoir-faire. Aussi longtemps que les dépositaires de ce savoir-faire sont en sécurité, micro-documents enfermés dans des capsules à l'épreuve du temps et enfouis à plusieurs kilomètres de profondeur, et s'ils subsistent (c'est ainsi qu'il s'exprima, et, à Washington, nombreux furent ceux qui reconnurent dans ces paroles le talent déployé dans le célèbre discours de Churchill sur « les larmes de sueur et de sang », prononcé plusieurs décennies auparavant), les principes

de notre idiosyncrasie ethnique et patriotique survivront parce que n'importe quelle génération de remplacement pourra utiliser leurs enseignements.

Mais la génération de remplacement n'avait pas eu le loisir d'aller exhumer les dépositaires de ce savoir, mobilisée qu'elle avait été par une tâche plus importante qui avait quelque peu échappé à Luftefel : cultiver le sol pour récolter de quoi se maintenir en vie. Les mêmes problèmes avaient déjà tenaillé les pèlerins : défricher la terre, semer, veiller sur la récolte et sur le troupeau. Veaux, vaches, cochons et autres moutons, blé, betteraves et carottes, telles furent finalement les préoccupations vitales de notre idiosyncrasie ethnique et patriotique, et non point une insipide grande épopée de l'Amérique dans le style *Snowbound* de Whittier³.

— Au fait, gronda McComas, ne faites pas partir votre « inc », retirez-lui carrément cette fresque, embauchez un Complet. Lui, sa vache va le remorquer 100 ou 200 km, puis il n'y aura plus de route et il finira par se retrouver dans le fossé. Ce n'est pas pour lui faire une fleur, Handy. Simplement vous allez tuer un pauvre type cul-de-jatte et manchot qui peint avec talent...

— Mieux, dit le père Handy, que n'importe quel artiste dont aient jamais entendu parler les s.o.w.⁴. Il prononça les initiales comme un mot, « sow » – la femelle du cochon en anglais –, pour empoisonner McComas qui tenait à ce qu'on épelle toujours bien les initiales ou qu'au moins on s'arrange pour éviter ce rapprochement.

Les yeux injectés de sang de McComas foudroyèrent l'insolent d'un regard mauvais tandis qu'il cherchait une réplique cinglante et blessante. Il n'avait pas encore trouvé qu'Ely annonça tout à coup :

— Voilà Miss Rae.

— Oh ! s'exclama le père Handy en fronçant le sourcil. Car c'était Lurine Rae qui donnait corps aux divers points, alinéas et

3 John Greenleaf Whittier (1807-1892) poète et journaliste américain

4 *Servants of Wrath* : Serviteurs de la Colère. (N.d.T)

autres détails du dogme de Serviteurs de la Colère – du moins en ce qui le concernait personnellement.

Elle arrivait maintenant, rousse et si frêle qu'il avait toujours l'impression qu'elle pourrait s'envoler... des images de jolies sorcières lui venaient à l'esprit en voyant surgir Lurine Rae à l'improviste, à cause de cette légèreté justement. Elle passait son temps à cheval et c'était la « véritable » raison de sa grande souplesse, bien qu'il ne s'agisse pas uniquement de l'agilité féline d'une femme sportive, ni de légèreté éthérée d'ailleurs. Non, elle avait des os creux, comme un oiseau, avait-il décrété. Ainsi femmes et oiseaux se trouvaient une fois de plus liés dans son imagination, et une fois encore revenait la chanson de Papagano, l'oiseleur. Il fabriquerait un nid pour les oiseaux et puis un jour, il ferait un nid pour une petite femme, ou une petite dame qui dormirait à ses côtés, et en voyant Lurine, le père Handy sentit s'éveiller le vilain mâle en rut qui sommeillait toujours en lui. La plaie de la substantialité se manifestait insidieusement au cœur même de sa nature.

Affligeant. Mais il avait l'habitude. En fait, cela lui plaisait plutôt, enfin, *elle* lui plaisait bien.

— B'jour, lui dit Lurine.

Puis elle vit le Dominus McComas qu'elle n'aimait pas. Elle fronça le nez et ses taches de rousseur se figèrent : tout le rouge pâle de son visage, celui des cheveux, de la peau et des lèvres, s'altéra dans une réaction d'aversion et elle lui retourna son sourire toutes dents dehors. Mais les siennes étaient petites et régulières, faites non pour broyer – par exemple des graines préhistoriques que l'on ne faisait pas cuire – mais pour couper délicatement. Les dents de Lurine étaient conçues pour mordre. Pas de ces gros engins à mastiquer.

Elle mordillait, il le savait. Il le savait ? Disons qu'il le devinait. Car il ne l'avait jamais vraiment approchée ; il maintenait une certaine distance entre eux.

L'idéologie des Serviteurs de la Colère n'était pas sans rapport avec le point de vue augustinien sur les femmes. Il y entrait une part de peur. Puis, bien sûr, le dogme s'était emberlificoté dans le vieux culte de Mani et l'hérésie albigeoise, péripétie de la France provinciale. Pour les cathares, la chair et

les choses de ce monde étaient synonymes de mal, d'où leur abstinence. Pourtant leurs poètes et leurs chevaliers avaient vénéré la femme ; ils l'avaient même littéralement déifiée, la *domina*, séductrice, vitale... même folles comme ces *dominae* de Carcassonne qui portèrent le cœur de leur défunt chevalier dans de petites cassettes serties de pierres précieuses. Et ces chevaliers cathares – faut-il parler de vulgaire démente ou plutôt de perversion ? – qui avaient effectivement gardé dans un coffret émaillé les excréments séchés de leur maîtresse... Ce culte fut réduit après l'impitoyable extermination menée par Innocent III, qui n'avait peut-être pas tort. Pourtant...

En dépit de tout ce côté excessif, les chevaliers-poètes albigeois avaient su reconnaître la valeur de la femme, celle qui n'est pas la domestique de l'homme ni même simplement la chair de sa chair, cette faible part de lui qui céda si promptement à la tentation. Non, elle était – euh, excellente question... En apportant une chaise pour Lurine, puis en lui versant une tasse de café, il pensa : en cette frêle et pâle cavalière de vingt ans, avec ses cheveux roux et ses taches de son, réside une forme de valeur suprême. Aussi suprême que la *mekkis* du Dieu de Colère lui-même. Mais il ne s'agit pas de *mekkis*, ni de *macht* ni de pouvoir ou de puissance. Plutôt une sorte de... mystère. Il y a donc de la sagesse gnostique, un savoir caché derrière un mur si fragile, si enchanteur, savoir fatal cependant, incontestablement. Passionnant que la possession de la vérité pût être l'étape terminale. La femme connaissait cette vérité, vivait avec elle sans pour autant en mourir. Mais qu'elle vienne à la formuler... Il pensa à Cassandre et à l'oracle féminin de Delphes... Et il eut peur.

Un jour il avait dit à Lurine, après quelques verres le soir :

— Vous possédez ce que Paul appelait l'« aiguillon ».

— L'aiguillon de la mort, avait-elle aussitôt rappelé, c'est le péché.

— Oui.

Il avait acquiescé de la tête. Ainsi, elle le supportait, sans en mourir, comme une vipère ne meurt pas de son propre venin... pas plus que les missiles à tête nucléaire ne représentent un danger pour eux-mêmes. Le couteau comme l'épée avaient bien

deux extrémités : le manche d'un côté et de l'autre une lame. La gnose détenue par cette femme était inoffensive pour elle parce qu'elle se trouvait du côté du manche. Mais qu'elle tende le bras... et il voyait, éclatant, l'éclair de la lame.

Cela dit, qu'entendait-on par péché, chez les Serviteurs de la Colère ? Les armes de la guerre. On pensait naturellement à ces crétins psychotiques et psychopathes haut placés dans des compagnies défuntes et autres officines gouvernementales, qui aujourd'hui étaient morts. Ceux des centres de recrutement et les têtes pensantes, ceux qui tiraient des plans et les agents d'exécution ou les petits gars des relations publiques – dans les choux ! Certainement que c'était un péché, ce qu'ils avaient fait, mais ils l'avaient fait sans le savoir. Le Christ, Dieu de la vieille secte, avait bien dit la même chose de ses assassins : ils ne savent pas ce qu'ils font. Le fait qu'ils ne savaient pas et qu'ils faisaient, précisément, et non leur savoir, les avait rendus à jamais tels qu'en eux-mêmes l'histoire les a figés, occupés à jouer ses vêtements aux dés ou en train de Lui percer le flanc d'un coup de lance. La Bible des chrétiens renfermait un certain savoir, à trois endroits qu'il connaissait personnellement – malgré la régie en vigueur dans la hiérarchie des Serviteurs de la Colère proscrivant la lecture des textes sacrés des chrétiens. L'un se trouvait dans le Livre de Job. L'autre dans l'Écclésiaste. Le troisième dans les Épîtres de Paul aux Corinthiens. C'est tout, rien après. Personne, ni Tertullien, ni Origène, ni Augustin, ni Thomas d'Aquin, ni même le divin Abélard, personne n'était venu ajouter un iota en deux mille ans.

Aujourd'hui, se dit-il, *nous savons*. Les cathares n'étaient pas passés loin de la vérité, ils en avaient deviné une partie, à savoir que le monde était dirigé par les puissances du mal et non par un Dieu bon. Ce qu'ils n'avaient pas deviné se trouvait dans Job, c'est que ce « bon Dieu » était un Dieu de colère... un Dieu du mal.

— Comme Shakespeare le fait dire à Hamlet s'adressant à Ophélie, grogna McComas pour Lurine, retirez-vous dans un couvent.

— À la vôtre, dit joliment Lurine avant de siroter son café.

— Vous voyez ? dit le Dominus McComas au père Handy.

— Je vois, dit-il prudemment, qu'on ne peut pas ordonner aux gens d'être ceci ou cela ; ils ont ce que l'on appelait autrefois une nature ontologique.

L'air menaçant :

— C'est quoi ça ?

— Leur nature intrinsèque, répondit aimablement Lurine. Ce qu'ils sont fondamentalement. Espèce de théologien à la manque !

Et pour le père Handy, elle ajouta :

— Ça y est, je suis décidée, j'entre dans l'Église chrétienne.

McComas partit d'un gros rire gras qui ébranla jusqu'à son ventre, dont les proportions évoquaient moins le brave père Noël que quelque animal féroce.

— Il en existe encore ? Y a-t-il une église chrétienne dans le coin ?

— On est même poli et très gentil chez eux, répondit Lurine.

— Bien obligés, répliqua McComas. Eux doivent supplier les gens de venir. Notre situation à nous est différente. C'est les gens qui viennent implorer notre protection. Contre lui.

Il pointa le pouce vers le Ciel. Vers le Dieu de Colère, pas le Dieu-fait-homme tel qu'il était apparu sur la Terre sous le nom de Carleton Lufteufel, mais l'Esprit de *mekkis* qui se trouve partout, là-haut, ici, et pour finir en dessous – dans la tombe où tous se retrouvaient en fin de circuit.

Ainsi l'ultime ennemi que Paul avait reconnu – la mort – avait donc fini par remporter sa victoire, et Paul, lui-même, était mort pour rien.

Ce qui n'empêchait pas Lurine Rae, assise ici même, de siroter son café en annonçant tranquillement son intention d'entrer dans une vieille secte en perte de vitesse et complètement déconsidérée. L'écorce de cet ancien monde qui avait dévoilé sa nature chitineuse et sa méchanceté intrinsèque. Car c'est bien les chrétiens qui avaient inventé les *ter-weps*, les armes de la terreur. Les descendants de ceux qui chantaient les cantiques luthériens francs et pieux avaient mis au point, dans les cartels allemands, ces machines pernicieuses qui dévoilèrent la véritable nature du « Dieu » de l'Église chrétienne.

La mort n'était pas notre ennemie, cet ultime adversaire que Paul avait imaginé ; elle apportait la délivrance, défaisait le lien qui nous asservit au Dieu de Vie, au Deus irae. La mort nous libérait de Lui et ce n'est que dans la mort qu'existait cette liberté. Car le Dieu de Vie est en réalité un dieu mauvais. Et aussi le seul Dieu, tout comme la Terre, le monde d'ici-bas, est le seul royaume. Et eux, tous les hommes, sont ses serviteurs, parce qu'ils exécutent comme ils l'ont toujours fait, au long de milliers et de milliers d'années, ses commandements. La récompense a d'ailleurs été à la hauteur tant de sa nature que de ses commandements : l'Ira. La Colère. Ce qui n'empêchait pas Lurine... C'était à n'y rien comprendre.

Plus tard, quand le Dominus McComas s'en fut allé cahin-caha, vitesse croisière pour vaquer à ses occupations, le père Handy resta avec Lurine.

— Pourquoi ? dit-il.

Lurine haussa les épaules.

— J'aime bien les gens gentils. J'aime bien le Dr Abernathy.

Il la dévisagea, interloqué. Jim Abernathy, le prêtre chrétien de l'endroit, à Charlottesville. Un homme qu'il haïssait. À supposer qu'Abernathy fût vraiment un homme. On aurait dit davantage un castrat, fin prêt, comme on dit dans *Tom Jones*, pour les courses de hongres.

— Il vous apporte quoi au juste ? Du « aide-toi, le ciel t'aidera », ou « pensez à des choses agréables et tout s'arrangera... » ?

— Non, dit Lurine.

Ely lança insidieusement :

— Elle couche avec l'acolyte. Ce Pete Sands. Tu sais bien, le jeune homme chauve et plein d'acné.

— C'est la teigne, rectifia Lurine.

— Tâche quand même de trouver une lotion fongicide pour lui passer sur le crâne, qu'au moins tu ne l'attrapes pas !

— Du mercure, dit le père Handy. Chez un colporteur, un démarcheur. Il faut compter dans les deux dollars et demi, argent U.S.

— D'accord, répondit sèchement Lurine.

— Compris ? dit Ely à son mari.

Il comprenait, oui, il le savait bien.

— Eh bien, oui, ce n'est pas un *gesunt*, dit Lurine.

Gesunt, signifiait bien-portant, quelqu'un qui n'était ni malade ni estropié des suites de la guerre, comme les Incomplets par exemple. Pete Sands était un *kranker*, un mal-portant. Sa tête ravagée et sans un cheveu ainsi que son visage grêlé et plein de boutons en étaient les signes. C'était le retour au paysan anglo-saxon rongé par la vérole, pensa-t-il avec une animosité surprenante. Serait-il jaloux ? Il en fut lui-même étonné.

Désignant le père Handy du menton mais s'adressant à Lurine, Ely lança :

— Pourquoi tu couches pas avec lui ? Il est *gesunt*.

— Allez, ça suffit, répondit-elle de sa petite voix calme mais blanche de colère contenue.

Puis la rage prit le dessus et son visage s'empourpra. Elle resta figée sur sa chaise, pétrifiée.

— Je parle sérieusement, insista Ely sur un mode désagréablement aigu.

— Je t'en prie, essaya d'intervenir le père Handy pour calmer sa femme.

— Alors, qu'est-ce que tu viens faire ici ? continua Ely. Tu es venue annoncer ta conversion, c'est ça ? Ça intéresse qui ? Vasy, convertis-toi. Et même, tiens, couche avec Abernathy. Grand bien te fasse.

Elle y allait carrément. Rien que l'agressivité du ton donnait encore plus de force aux mots qu'elle prononçait. Les femmes étaient très douées dans cet art – question de registre. En comparaison, les hommes ne savaient que grogner, comme McComas, ou, comme lui, s'en tiraient par un ricanement. C'était un peu léger.

S'efforçant de trouver le ton de la sagesse, le père Handy dit à Lurine :

— Avez-vous bien réfléchi au problème ? Il ne faut pas oublier les stigmates attachés à cette religion. Après tout, vous gagnez votre vie en cousant, tissant et filant. Vous dépendez

donc du bon vouloir de notre communauté, et si vous choisissez l'église d'Abernathy...

— Et la liberté de conscience ? dit Lurine.

— C'est pas vrai ! gémit Ely.

— Écoutez, dit le père Handy.

Il avança les deux mains vers celles de Lurine qu'il prit et garda serrées dans les siennes. Puis il expliqua patiemment :

— Ce n'est pas parce que vous couchez avec Sands qu'il vous faut automatiquement accepter leur enseignement religieux. La liberté de conscience, c'est aussi la liberté de refuser le dogme, vous comprenez ? Alors, écoutez-bien, mon petit.

Elle avait vingt ans, lui en avait quarante-deux mais avait l'impression d'en avoir soixante. À tenir ainsi ses mains, il se sentait dans la peau du vieux bélier chancelant ou de quelque animal privé de défense, radotant et marmottant.

Il frémit à sa propre image mais poursuivit néanmoins :

— Deux mille ans durant, on a cru en un dieu bon. Maintenant, on sait que c'est faux. Il existe bien un dieu, mais, et vous le savez aussi bien que moi, vous étiez gosse pendant la guerre, mais vous vous souvenez, vous avez des yeux pour voir, vous les avez vus ces kilomètres de poussière qui, autrefois, furent des corps... Je ne comprends pas comment vous pouvez, en toute honnêteté, intellectuelle aussi bien que morale, accepter une idéologie qui enseigne que le bien a joué un rôle décisif dans ce qui est arrivé. Vous saisissez ?

Elle ne retira pas ses mains. Mais elle resta inerte, passive au point qu'il eut l'impression de tenir des organes morts. Cette sensation provoqua en lui une réaction de répulsion physique ; il lui lâcha les mains, de lui-même. Alors elle reprit sa tasse de café, comme si de rien n'était : puis répondit :

— D'accord, nous savons qu'un certain Carleton Lufteufel, président de l'ERDA ⁵ du gouvernement des États-Unis, a bien existé. Mais c'était un homme. Pas un dieu.

— Un être revêtant forme humaine, créé par Dieu. À Son Image, selon vos propres textes sacrés.

⁵ Energy Research Development Administration, Bureau de recherches et de développement de l'énergie (*N.d.T.*).

Elle se tut ; à cela, elle n'avait pas de réponse.

— Mon petit, reprit-il, croire en la Vieille Église est une fuite. Une tentative pour échapper au présent. Nous, notre Église, nous essayons de vivre en ce monde, de faire face aux événements et de trouver une façon de les assumer. Nous sommes honnêtes. En tant que créatures vivantes, nous nous trouvons entre les mains d'une impitoyable divinité, toute de courroux, et y resterons jusqu'à ce que la mort nous raie de ses tablettes. Si au moins l'on pouvait croire en un dieu de mort... mais hélas... Lurine l'interrompt :

— Peut-être qu'il existe.

Il rit :

— Pluton ?

— Peut-être que Dieu nous délivre de nos tourments, insista-t-elle, et que je le découvrirai dans l'église d'Abernathy. En tout cas...

Elle leva les yeux, toute rouge, petite, résolue – adorable.

— ... je n'adorerai pas comme un Dieu un psychopathe ex-fonctionnaire du ERDA américain. Il faut être réaliste, c'est...

Elle fit un grand geste.

— ... c'est faux.

Comme si c'était elle-même qu'elle cherchait à convaincre.

— Vous oubliez qu'il est vivant.

Elle le fixa, tristement, visiblement ébranlée.

— Comme vous le savez, continua-t-il, nous sommes en train de faire son portrait. Et nous dépêchons l'inc, notre artiste peintre, à sa recherche. Nous avons des cartes routières et des cartes de l'Automobile Club. Appelez ça du pragmatisme, si vous voulez ; c'est ce qu'Abernathy m'a dit un jour. Mais lui, qu'est-ce qu'il adore ? Rien du tout. Montrez-moi ! Faites-moi donc voir !

Il tapa violemment sur la table, avec le plat de la main.

— Eh bien, dit Lurine, c'est peut-être...

— Un prélude ? À la vraie vie à venir ? Est-ce que vous y croyez vraiment ? Écoutez, mon enfant, saint Paul croyait qu'il verrait le retour du Christ de son vivant à lui. Que le « Nouveau Royaume » commencerait au I^{er} siècle après J.C. Ça s'est passé comme ça ?

— Non.

— Et tout ce que Paul a écrit ou pensé repose sur ce postulat erroné. Nos croyances à nous ne sont fondées sur aucune erreur de ce genre. Nous savons à quoi servit Carleton Lufteufel. Il fut la manifestation de Dieu sur Terre dont il dévoila ainsi la véritable nature : la colère. Vous pouvez d'ailleurs le constater vous-même, car chaque poignée de fange ou de caillasse en témoigne. Et ce, depuis seize ans. S'il y avait encore des psychiatres en ce bas monde, eux vous ouvriraient les yeux sur ce qu'en fait, vous tentez de faire. On appelle cela... la fuite.

Il se tut. Ely ajouta :

— Et elle couche avec Sands.

Personne ne répliqua quoi que ce soit, car cela aussi, c'était un fait. Or, un fait étant une chose abstraite et les mots ne pouvant répondre aux choses, il aurait fallu une autre chose, plus importante, que Lurine Rae et la Vieille Église ne possédaient pas. Elle qui n'avait que de jolis mots comme « agape » et *caritas*, pitié et salut.

— Quand on a connu les *ter-weps*, dit le père Handy, et le Gob, on ne peut plus se contenter de mots. Vous comprenez ?

Lurine hocha la tête, confuse, ébranlée, et malheureuse tout à la fois.

3.

La guerre avait vu la prolifération de nombreuses drogues toxiques. Par la suite, ces divers produits dont la variété était infinie se trouvèrent dispersés dans le chaos généralisé, si bien que maintenant on était susceptible d'en découvrir un peu partout, ce qui d'ailleurs n'était pas particulier à la drogue. Or, Pete Sands s'intéressait beaucoup à ces drogues car certaines, peu nombreuses au demeurant, bien que conçues et mises au point à l'origine pour servir d'armes contre l'ennemi dont elles entravaient, brouillaient ou altéraient les facultés mentales, possédaient néanmoins une valeur positive.

C'était du moins sa conviction. À condition d'être prudent et précis, il était possible de concocter une potion en mélangeant plusieurs types de drogue ; il en résultait un certain trouble mais également une sorte d'épanouissement ou une lucidité accrue. Petites amphétamines vertes, benzédrines d'un rouge brillant, demi-plaquettes blanches de codéine, encore divisées en deux quand le produit était plus concentré, minuscules hallucinogènes jaunes... il avait constitué tout un répertoire qu'il tenait soigneusement caché. Personne à part lui n'avait connaissance du trésor qu'il amassait en secret... et tout en amassant, il expérimentait.

Il était convaincu que les prétendues hallucinations provoquées par certaines de ces drogues (en insistant bien, se redisait-il à chaque fois, sur le mot « certaines ») n'étaient en fait en aucune façon des hallucinations, mais la perception d'autres zones de la réalité. Les unes terrifiantes, les autres plus séduisantes.

Curieusement, il explorait et étudiait surtout les premières. Peut-être un long passé de puritanisme l'avait-il rendu quelque peu masochiste, se disait-il ; de toute façon, c'est dans le domaine de la terreur qu'il aimait s'aventurer à petits pas... Il ne

souhaitait ni se risquer trop loin ni rester trop longtemps, mais il voulait tout de même profiter du coup d'œil.

Le souvenir de son père lui revenait alors. Ce jour avant la guerre où il s'était mesuré à la machine à secousses dans un parc d'attractions. On mettait une pièce, puis on serrait deux poignées qu'il fallait écarter l'une de l'autre petit à petit. Plus l'écart était grand, plus la décharge électrique était forte. On pouvait évaluer ainsi sa propre résistance ; jusqu'à quel point on supportait de maintenir la pression sur les poignées. À voir son père ainsi transpirer, le visage tout rouge, Pete Sands avait ressenti de l'admiration pour lui, il avait vu la poigne paternelle devenir plus forte, plus vigoureuse à mesure que l'écart s'accroissait. Et pourtant la puissance de l'adversaire contre lequel luttait son père était évidente. Trop grande même puisque finalement, avec un grognement douloureux, il avait lâché prise, totalement.

Pourtant il avait été splendide son père, qui, bien sûr, avait fait un peu d'épate à ce petit Pete âgé de huit ans et persuadé que papa était le plus grand. Lui aussi avait, l'espace d'un quart de seconde, touché les poignées et reculé de frayeur. Incapable de supporter un seul instant la secousse. C'est que, lui, il n'était pas comme son père... c'est du moins ce qu'il pensait.

Il se retrouvait donc maintenant avec ses pilules, « *ter-weps* » de récupération dont, tel un alchimiste, il faisait de savants mélanges aux proportions et à la nature secrètes. D'autre part, il s'assurait toujours la présence d'une tierce personne qui puisse lui faire avaler une dose de phénotiazine ordinaire s'il franchissait le seuil supérieur ou inférieur bref, fatidique, en tout cas sous l'effet de la drogue.

— Je suis con, avait-il un jour candidement reconnu devant Lurine Rae. Ce qui ne l'empêcha pas de continuer. Il passait au crible la camelote de chaque colporteur passant par Charlottesville... examinait, et souvent achetait. Il possédait ainsi toute une panoplie pharmaceutique et était capable de donner, généralement au premier coup d'œil, la composition d'une pilule, d'un comprimé ou d'une gélule donnés, quels qu'en soient les arcanes. Il reconnaissait le cachet correspondant à

chaque groupe de produits interdits à la vente libre avant la guerre : sa connaissance en ce domaine était sans faille.

— Tu n'as qu'à arrêter, avait dit Lurine.

Mais il ne voulait pas, parce qu'il était à la recherche de quelque chose. Il ne s'amusait pas seulement à s'envoyer en l'air comme ça ; c'était vraiment de la recherche, le but était là, tout proche, mais une membrane opaque le dissimulait encore. Et lui se bagarrait à coup de drogue pour déchirer cette membrane, lever ce voile. C'est ainsi qu'il se représentait les choses. Souci de rationaliser ? Peut-être. Mais pour quelle autre raison agirait-il de la sorte ? Car il connaissait souvent les affres de la frayeur et de l'égarement, parfois de la dépression, et même, rarement il est vrai, une sorte de rage polymorphique et meurtrière.

Autopunition ? Non, il y avait souvent réfléchi, et la réponse était négative. Il ne cherchait pas à se faire du mal, ni à altérer ses facultés ni à créer chez lui un empoisonnement hépatique ou rénal. Il lisait les brochures et étudiait soigneusement les effets secondaires... car il ne voulait certes pas sombrer dans la folie furieuse et causer du tort à autrui ; la pâle et charmante Lurine par exemple. Mais...

— Il nous est impossible de voir Carleton Luftuefel grâce à nos seuls sens, expliqua-t-il à Lurine. Mais je crois...

Il y avait un autre niveau de réalité que l'œil ne pouvait percevoir sans assistance étrangère. Prenez les rayons ultraviolets ou infrarouges par exemple...

Lurine, pelotonnée dans un fauteuil en face de lui, fumait une pipe algérienne en bois de bruyère, bourrée avec un mélange de cavendish hollandais d'avant-guerre complètement desséché. Elle dit :

— Au lieu de prendre des drogues, construis donc des instruments capables d'enregistrer sa présence, à cette chose que tu veux trouver. Démasque-la sur un cadran. C'est moins dangereux.

Elle avait toujours peur qu'il n'atteigne sous l'effet de la drogue un point de non-retour ; après tout, ces médicaments ne correspondaient à aucune médication : il s'agissait d'enzymes métaboliques et neurologiques, dont le fonctionnement exact

échappait même à ceux qui les avaient conçus... les effets étaient très variables selon les sujets.

— Je ne veux pas d'une réponse qu'on lit sur un cadran, répondit-il. Ce n'est pas un truc enregistré que je cherche ; je veux... il fit un grand geste – une expérience.

Soupir de Lurine.

— Alors laisse venir. Tu n'as qu'à attendre tranquillement.

— Je ne peux pas attendre. Elle ne viendra pas en ce bas monde ni de ce côté-ci de la tombe.

L'ennemie à laquelle aspiraient tous les s.o.w. et leur Nouvelle Église. Bien que dans le même temps, les mêmes s.o.w. se plaisent à se considérer, eux, les survivants de la guerre, comme les Élus, l'élite épargnée par le Dieu de Colère.

Il voyait bien ce qui dans leur logique était fondamentalement faux. Si le Dieu de Colère était mauvais ainsi que l'affirmaient les s.o.w., il épargnerait non pas les justes, mais les plus méchants. Par conséquent et suivant leur propre logique, ils étaient les damnés de la terre. Tout comme Carleton Lufteufel, ils vivaient parce qu'ils étaient trop mauvais pour se voir offrir le doux réconfort de la mort.

Ce genre de raisonnement dément finit par l'ennuyer et il retourna aux pilules étalées devant lui, sur la table, dans son petit living.

— D'accord, dit Lurine. C'est *quoi* au juste que tu cherches ? Tu dois bien avoir une petite idée. Quel en est le prix, au moins... sinon tu ne serais pas toujours en train d'acheter ces petits remèdes, avec tout l'argent que les colporteurs t'en demandent... Je suis très malheureuse. Peut-être bien que ce soir je vais faire comme toi.

Aujourd'hui elle avait annoncé au père Handy son intention d'entrer dans l'Église chrétienne, mais elle n'en avait soufflé mot ni à Pete Sands ni au Dr Abernathy. Comme d'habitude elle jouait sur les deux tableaux... une sorte d'instinct l'empêchait de faire le pas décisif.

Pete, fronçant le sourcil, dit lentement :

— Une fois, j'ai vu ce qu'on appelle *der Todesstachel*. C'est ainsi du moins que l'appelleraient ton petit copain le père

Handy et son Tibor. Ils ont un faible pour le vocabulaire théologique allemand.

— C'est quoi, *ein Todesstachel* ? demanda-t-elle. Elle n'avait encore jamais entendu ce mot mais savait que *Tod* signifiait mort.

Pete dit sombrement :

— L'aiguillon de la mort. Mais écoute-moi. « Aiguillon », comme quand on est piqué par un insecte ou des orties... C'est le sens *moderne*. De nos jours, le mot signifie être touché par un dard rempli de poison, comme celui d'une abeille. Mais il n'a pas toujours eu ce sens-là. Dans les temps anciens, quand les premiers traducteurs de la Bible par exemple écrivirent : « Mort où est ton aiguillon ? » ils entendaient le mot au sens ancien, c'est-à-dire...

Il hésita.

— Comme lorsqu'on est piqué par une remarque. Tu comprends ? Par exemple, piqué au vif, blessé par une remarque. Ce qui signifiait être blessé comme par un trait acéré. Dans les duels, on disait que les adversaires s'aiguillonnaient l'un l'autre. On parlerait maintenant de faire mouche. Ainsi Paul ne parlait pas de l'aiguillon de la mort au sens où l'on entend la piqûre du scorpion, avec la queue et la poche de venin. Un irritant, en quelque sorte. Il parlait lui d'un « déchirement ».

Paul faisait allusion en fait à une chose dont lui-même, Pete Sands, avait une fois fait l'expérience sous l'effet de la drogue.

Il s'était battu. Les drogues avaient déclenché une rage destructrice polymorphique, comme un cyclone. Il s'était mis à arpenter la pièce en brisant des objets, mais comme il s'agissait du petit appartement de Lurine, les objets qu'il avait brisés lui appartenaient à elle et, chose incroyable, lorsqu'elle avait tenté de l'arrêter, il l'avait frappée à coups de poing et à coups de pied. C'est à ce moment-là qu'il sentit l'aiguillon. Au sens ancien du terme. Une déchirure profonde de son corps par une lance métallique acérée, semblable aux gaffes fourchues utilisées par les marins pêcheurs pour gaffer les gros poissons déjà pris dans le filet.

De toute sa vie, jamais il n'avait connu d'expérience aussi réelle. Quand la lance lui perça le flanc, il se tordit littéralement

de douleur au point que Lurine, jusque-là occupée à esquiver et parer les coups, s'était immobilisée instantanément pour s'inquiéter de lui.

La gaffe, c'est-à-dire l'espèce de harpon métallique proprement dit, était fixée à l'extrémité d'un long manche, sorte de lance qui s'élevait de la Terre vers le ciel, et à l'instant fatidique où l'abominable douleur l'avait envoyé rouler plié en deux, il avait aperçu les personnes à l'autre extrémité de la lance : celles qui tenaient le manche de la gaffe reliant les deux mondes. Trois silhouettes au regard à la fois chaleureux et impassible. Elles n'avaient pas tourné le harpon dans la plaie, se contentant de le maintenir ainsi, jusqu'à ce que sous l'effet de la douleur, il commence lentement, progressivement, à se réveiller. C'était cela le dessein de l'aiguillon : l'éveiller de son sommeil. Le sommeil de l'humanité dont chacun, un jour, serait tiré en un clin d'œil, ainsi que Paul l'avait prédit :

— Écoutez, je vais vous révéler un mystère. Nous ne dormirons pas car nous serons transformés en un clin d'œil.

Oui, mais la douleur... En fallait-il autant pour le tirer de son sommeil ? Est-ce que tout le monde doit souffrir ainsi ? Est-ce que la lance viendrait encore le transpercer un jour ? Il redoutait et cependant reconnaissait que les trois personnes, la Trinité, avaient raison ; il fallait le faire, il avait besoin d'être réveillé. Et cependant...

Il sortit un livre, l'ouvrit et lut à voix haute pour Lurine qui aimait bien qu'on lui fasse la lecture, à condition que ce ne soit ni trop long ni trop grandiloquent. Il lut un court poème tout simple, sans lui en révéler l'auteur.

*Mère, je ne peux pas faire tourner mon rouet ;
Mes doigts me font mal, mes lèvres sont sèches ;
Oh ! si vous pouviez souffrir ce que je souffre !
Mais oh ! qui jamais souffrit comme moi !*

Refermant le livre, il demanda :

— Qu'est-ce que tu en penses ?

— Pas mal.

— Sapho. En traduction. Un mot sans doute, un « fragment ». Mais ça fait penser à Gretchen am Spinnrade dans la première partie du *Faust* de Goethe.

Puis il pensa, *Meine Ruh ist Hin. Meine Herz ist schwer*. Ma paix est envolée, mon cœur est lourd. Surprenant, une telle ressemblance. Goethe le savait-il ? Le poème de Sapho était meilleur parce que plus court. Et puis, il avait le mérite, en traduction du moins de ne pas être en langue étrangère, car à l'inverse du père Handy chez les s.o.w., lui ne trouvait aucun charme aux langues étrangères. En fait elles lui faisaient peur. Trop de *ter-weps* étaient venues d'Allemagne par exemple. Il ne pouvait l'oublier.

— C'était qui, Sapho ? demanda Lurine.

— Le meilleur poète que le monde ait jamais connu. Même en fragments. Tu peux prendre Pindare. Il est trois coudées au-dessous.

Il examina à nouveau l'assortiment de pilules. Quoi prendre, quelle combinaison ? S'efforcer par leur entremise d'atteindre cette autre rive dont il était certain qu'elle existait. Derrière les portes de la mort peut-être.

— Raconte-moi, dit Lurine en l'observant intensément sans cesser de tirer sur sa pipe de bruyère algérienne. Du bon marché mais c'est tout ce qu'elle avait trouvé chez le colporteur. Les écumes *made in England* étaient trop chères.

— Comment c'était la fois où tu as vu le diable après avoir pris des méthamphétamines ?

Il rit.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— On imagine tout de suite, tu sais : la queue fourchue, le pied fendu, les cornes...

Mais elle parlait sérieusement.

— Pas du tout. Raconte-moi encore.

Il n'aimait pas rappeler cette vision qu'il avait eue du Malin, celui que Martin Luther avait baptisé « notre ennemi héréditaire sur terre ». Il prit donc un verre d'eau, choisit soigneusement une série de pilules variées et avala le tout.

— Les yeux horizontaux, continua Lurine, c'est toi qui me l'as dit. Pas de pupilles, seulement des fentes.

— Oui, opina-t-il.

— Et puis il était au-dessus de l'horizon. Immobile. Il était là depuis toujours, tu as dit. Il était aveugle ?

— Non. Moi, il me voyait par exemple. Et chacun de nous aussi en fait, et tout ce qui vit.

Il attend.

— Ils se trompent, les Serviteurs de la Colère, pensa Pete. À notre mort, nous pouvons être livrés au Malin. Et ce ne sera plus, le cas échéant, la délivrance attendue, mais seulement le commencement.

— Vois-tu, poursuivit-il. Il était placé de telle sorte qu'il avait vue directement sur toute la surface du globe, comme si notre monde était plat et la portée de son regard infini, comme un rayon laser. Sans point de convergence.

— C'est quoi, ce que tu viens de prendre ?

— De la Narkazine.

— Nark a un rapport avec le sommeil. Mais zine correspond plutôt à un stimulant. Est-ce que ça t'incite au sommeil ?

— Le lobe frontal subit un engourdissement, ce qui libère totalement l'activité du thalamus. Aussi (il avala rapidement des petites dragées grises), je prends ça pour contrôler le thalamus.

Le métabolisme du cerveau était, avec la vaso-dilatation et la vaso-constriction, ses grands dadas. Il connaissait parfaitement la géographie du cerveau humain et les effets d'une légère insuffisance de l'irrigation sanguine à tel ou tel endroit. Un homme parfaitement affable et sensible pouvait être irrémédiablement transformé en un être soupçonneux, étriqué, sombre et quasi paranoïde. C'est pourquoi il prenait des précautions. Il cherchait dans un premier temps à influencer sur les sécrétions hormonales de ses glandes surrénales en limitant la vaso-constriction. Or, les amphétamines étaient des vaso-constricteurs. Par conséquent, elles étaient dangereuses. Constamment susceptibles d'affecter la personnalité à partir d'un phénomène physiologique.

Les grands laboratoires avaient déjà fait ces découvertes qui avaient été transmises au Pentagone, puis exploitées militairement, en tant que *ter-weps*, dès les années 60, 70, avant d'être utilisées dans les années 80.

D'un autre côté cependant, les méthamphétamines inhibaient la sécrétion d'adrénaline qui, pour certaines personnalités, constituait un facteur vital. La schizophrénie comme le cancer avaient enfin été élucidés : il s'agissait d'un virus dans le cas du cancer ; quant à la schizophrénie, il apparut qu'elle consistait en une surproduction de sérotonine que le cerveau ne parvenait pas à maîtriser. D'où les hallucinations, de vraies celles-ci, encore que la ligne de démarcation entre l'hallucination et la vision authentique soit en vérité devenue bien ténue.

— Je ne te comprends pas, dit Lurine. Tu prends ces foutues pilules, elles te font voir des choses absolument horribles : Satan en personne, ou bien cette espèce de harpon dont tu parles, la lance qui te transperce le côté. Et malgré cela, tu recommences. Tu n'en as pas marre ? Il doit bien y avoir une autre raison.

Elle le regarda, perplexe. Pete lui répondit :

— Il faut que je sache. C'est tout. Vivre une expérience, tu sais, c'est cela exister. Et je veux exister.

— Puisque tu es là..., fit-elle remarquer, pratique.

— Écoute bien. Dieu, le Dieu authentique, Celui de la Bible, Celui que nous adorons – je ne parle pas de ce Carleton Lufteufel –, Dieu est à notre recherche. Toute la Bible est une chronique de la quête de l'homme par Dieu. Et non l'inverse, l'homme cherchant Dieu. Est-ce que tu comprends ? Moi, je veux aller au-devant de Lui, aussi loin que je pourrai, à Sa rencontre.

— Comment l'homme s'est-il trouvé séparé de Dieu ?

Elle écoutait attentivement comme une enfant, attendant qu'on lui dise la vérité. Pete expliqua à mots couverts :

— Une querelle. Tellement ancienne que l'histoire n'en est plus très nette. Disons que Dieu avait en quelque sorte installé l'homme en un lieu où il pouvait le joindre chaque jour, régulièrement. Ils étaient donc en contact direct, comme toi et moi en ce moment. Mais il est arrivé quelque chose, et ils se sont refermés, si l'on peut dire, comme les impénétrables monades de Leibniz, proches l'un de l'autre, mais dans l'impossibilité de percevoir quoi que ce soit à l'extérieur d'eux-

mêmes. Uniquement capables de scruter leur être propre. Une sorte de schizophrénie s'installa manifestement, venant de l'un ou l'autre, ou des deux. L'autisme. La séparation. Puis l'homme...

— L'homme fut chassé. Physiquement parlant.

— Bien évidemment, dit Pete, l'homme fit quelque chose ou en tout cas Dieu le crut. Nous ne savons pas exactement de quoi il retournait. De toute façon, il était corrompu, et cette corruption était l'œuvre de la nature ou de quelque substance naturelle : une chose faite par Dieu, qui appartenait à Sa création. C'est ainsi que l'homme perdit le contact direct, rejoignant par sa chute le rang de simple créature. Maintenant, il nous faut refaire tout le chemin en sens inverse.

— Et tu fais cela grâce à tes pilules. Il répondit simplement :

— C'est le seul moyen que je connaisse. Je n'ai pas de visions « naturelles ». Je veux faire ce voyage en sens inverse jusqu'au moment où je me trouverai face à Lui, dans la situation que l'homme connut jadis et qu'il refusa délibérément. Il ne fait aucun doute qu'il a été tenté par quelque chose ou par quelqu'un » l'incitant à regarder dans une autre direction. *L'homme mit fin de son plein gré à cette situation parce qu'il croyait avoir trouvé mieux.*

Puis s'adressant aussi à lui-même, il ajouta :

— Et finalement nous nous sommes retrouvés avec Carleton Lufteufel, le Gob et les *ter-weps*.

— J'aime bien l'idée de la tentation, dit Lurine.

Elle ralluma sa pipe qui était éteinte.

— Tout le monde y passe. Ces pilules te tentent, alors tu continues. Les hommes, les gens comme toi, ont un côté chien de prairie avec leur curiosité folle. Faites un bruit bizarre et les voilà qui sortent de leur trou pour voir ce qui se passe. Au cas où.

Elle réfléchit un instant, puis :

— Du sensationnel. Voilà l'objet de votre désir. À toi comme à celui du Jardin, le premier de notre race. Avant la guerre, on appelait ça du « grand spectacle ». C'est le syndrome du grand chapiteau.

Elle sourit.

— Et je vais même te dire encore une chose. Tu sais pourquoi tu veux être aux premières loges ? Pour être avec « eux ».

— Qui, eux ?

— Les gros mecs. De l'arrogance. La gloriole. L'homme vit Dieu et se dit : crénom de Dieu, comment se fait-il qu'il soit Dieu, pendant que moi je reste...

— Et c'est ça que je fais.

— Apprends donc à être comme ceux que le Christ appelait les « humbles ». Je parie que tu ne sais même pas ce que ça veut dire. Tu te rappelles les grandes surfaces avant la guerre, quand quelqu'un laissait un autre chariot resquiller et s'intercaler devant lui ? Voilà la fausse idée qu'on se fait de l'humilité. En fait, il s'agit de « douceur » au sens où l'on dit d'un animal qu'il est « doux ».

— Vraiment ?

— Plus tard, humble signifia modeste, ou même indulgent, patient, voire carrément des défauts comme la faiblesse ou la mollesse. Mais, à l'origine, ce mot signifiait l'abandon de toute forme de violence. Dans la Bible, son sens exact et précis était : libre de tout ressentiment à l'égard de ceux qui vous avaient fait du tort.

Elle ajouta en riant de satisfaction :

— Pauvre idiot ! Tu bavardes mais en fait tu ne sais rien du tout.

— En tout cas, la compagnie de ce pédant de père Handy ne t'a guère appris l'humilité. En aucun sens du terme.

Lurine s'étouffa de rire avant de pouvoir articuler.

— Ouf ! Mon Dieu ! Voilà un excellent sujet de conversation : Qui de nous deux est le plus humble ? Sûrement moi, tiens, et de loin encore !

Et elle se balançait dans son fauteuil. Lui fit comme si elle n'était pas là. Le cocktail de pilules qu'il avait pris y était pour quelque chose ; elles avaient commencé à faire leur effet.

Il vit tout à coup une silhouette aux yeux rieurs qu'il supposa être Jésus. Il le fallait. L'homme avait les cheveux filasses, coupés en brosse, et portait une toge et des sandales grecques. Jeune, les épaules carrées, il arborait un sourire doux et

heureux, serrant contre sa poitrine un livre gigantesque fermé par une grosse boucle métallique. À part les sandales grecques, il aurait pu, avec sa coupe de cheveux, passer pour un Saxon.

Jésus-Christ ! pensa Pete.

Le jeune homme blond et athlétique – bon Dieu, c'est qu'il avait une stature de forgeron ! – dégrafa le fermoir et ouvrit le livre pour montrer deux pleines pages. Pete vit une inscription en langue étrangère, tendue vers lui pour qu'il la lise :

KAI THEOS EIN HO LOGOS.

Il était incapable de comprendre, et ne parvint guère mieux à éclaircir l'embrouillamini des autres mots, lisiblement écrits pourtant, qui valsaient devant ses yeux. Fragments pour lui dépourvus de signification, tels que Koimeitheimetha... keoiesio... ti theimi. Il n'aurait seulement pas pu dire s'il s'agissait vraiment d'une langue authentique. D'un message réel ou de fantômes absurdes forgés par le rêve.

Puis le jeune homme blond filasse referma le grand livre qu'il tenait et d'un seul coup il ne fut plus là. Cette apparition, puis cette disparition subites... on aurait dit un vieil hologramme au laser d'avant-guerre moins le son.

— Tu ne devrais pas écouter tout ça de toute façon, souffla une voix dans la tête de Pete, comme si les mécanismes de sa pensée avaient échappé à son contrôle. Tout ce cérémonial n'était fait que pour t'impressionner. Est-ce qu'il t'a seulement dit son nom, cet homme ? Non !

En se tournant, Pete distingua l'image floue et sautillante d'un petit pot d'argile bien modeste, en terre cuite mais non vernie. Tout juste durcie à la cuisson. Objet utilitaire modelé dans la terre sur laquelle nous marchons.

Il se mit à lui faire la leçon pour qu'il ne soit pas terrorisé comme il l'avait été, ce dont il lui sut gré.

— Je vais te dire mon nom, dit le pot. Je m'appelle Oh Ho.

Chinois, se dit intérieurement Pete.

— J'appartiens à la Terre, et je ne suis pas supérieur aux mortels, continua le pot Oh Ho, sur le ton de la conversation. Je dévoile mon identité, je ne suis pas au-dessus de ça. Méfie-toi toujours des apparitions qui ne condescendent pas à se nommer. Tu es Pete Sands et moi Oh Ho. Ce que tu viens de

voir, la silhouette qui tenait le volumineux livre ancien, était l'une des entités de la noosphère, appartenant aux Mers de la connaissance, qui ont parcouru tout le chemin depuis l'époque sumérienne pour arriver jusqu'ici. Thérapeutes, elles ont contribué au travail curatif des Asciépiades. Comme expressions vivantes, spirituelles ou protoplasmiques de la sagesse, elles se nommèrent Thot chez les Égyptiens. Puis, quand elles se mirent à bâtir, car elles sont d'excellents artisans, elles devinrent Ptah pour les Égyptiens, et Hephaistos pour les Grecs. En fait, elles n'ont pas de vrai nom, puisqu'elles forment un intellect composite. Alors que moi, j'ai un nom, exactement comme toi, Oh Ho. Tu t'en souviendras ? Ce n'est pas compliqué.

— Certainement, dit Peter. Oh Ho. Un nom chinois. Le pot vacilla. Il disparaissait petit à petit.

— Oh Ho, répétait-il. Oh, Oh, Oh, Ho On. Souviens-toi de Ho On, un jour où tu discuteras avec le Dr Abernathy, Pete Sands. Le petit pot en argile qui comme toi peut retourner à la terre dont il vient, si on le fait voler en éclats, et dont la longévité n'est pas supérieure à celle de ton espèce.

— Oh On, répéta fidèlement Pete.

— Tout ce qui est inoffensif porte un nom, reprit Oh On, maintenant invisible. Ce n'était plus qu'une voix, une entité pensante, mentale, qui s'était emparée de l'esprit de Pete.

— Et ce qui ne dit pas son nom ne saurait être inoffensif. Nous sommes semblables, toi et moi, égaux en quelque sorte, faits d'une même matière. Pete Sands. Je t'ai dit qui j'étais et depuis longtemps, je te connais.

Complètement idiot ce nom, pensa-t-il. Ho On ! Stupide pour un pot éphémère, cassable ! Pourtant, il l'aimait bien. Il l'avait traité en égal comme il le disait. Et d'une certaine façon ce fait revêtait plus d'importance que toute signification, même transcendante que pouvaient contenir les grands mots étrangers de l'énorme livre. Dont au demeurant, il ne pouvait sonder le mystère. Tout comme Oh On, le pot d'argile, il était pas trop limité. Pourtant, c'était bien Jésus-Christ que j'ai vu, réalisa-t-il soudain. Je sais que c'était Lui, il Lui ressemblait.

— Rien d'autre que tu souhaites savoir avant que je m'en aille ?

La pensée de Ho On lui parvint en ces termes dans sa tête.

— Dis-moi ce qu'on peut dire de plus important quelles que soient les circonstances. Et qui soit vrai.

Ho On réfléchit.

— Sainte Sophie va naître à nouveau. Elle n'était pas acceptable auparavant.

Pete fronça les sourcils. Qui était sainte Sophie ? Lui annoncer que saint Guy allait se remettre à danser lui aurait fait le même effet... Une plaisanterie ! Une amère déception s'empara de lui. C'était idiot, cette fin. Comme son nom d'ailleurs. Il le sentait partir à présent... sur cette note bien succincte à défaut d'être sérieuse.

Puis les effets de la drogue se dissipèrent. Il ne voyait ni n'entendait plus rien. Son regard fit à nouveau le tour de la salle de séjour : les microbandes et le projecteur familiers, les bobines magnétiques, et le désordre de son bureau en plastique. Il vit Lurine en train de fumer sa pipe et perçut l'odeur du tabac... La tête lourde, il se leva, mal assuré, sachant bien qu'il ne s'était écoulé qu'un court instant en temps réel, et que, pour Lurine, il ne s'était rien passé. Il n'y avait rien de changé. D'ailleurs, elle avait raison.

Rien de sensationnel dans tout cela. Le Christ ne s'était pas manifesté. Il n'était rien arrivé d'autre que ce que Pete Sands avait escompté : l'accroissement de ses propres facultés de perception.

— Jésus, dit-il à haute voix.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Lurine.

— Je L'ai vu. Il existe. Il est là pour nous sauver. Il est, Il sera, et Il a toujours été.

Il alla vers la cuisine, prit la précieuse bouteille et se servit une goutte, les deux tiers d'une gorgée peut-être de bourbon d'avant-guerre. Quand il revint dans la salle de séjour, Lurine était occupée à lire une revue mal imprimée : l'espèce de bulletin d'informations ronéotypé que l'on faisait circuler de ville en ville par ici, dans le secteur de Mountain States.

— Et toi, tu restes assise, dit-il incrédule.

— Je suis censée faire quoi ? Applaudir ?

— Mais c'est important !

— C'est toi qui as vu, pas moi.

Elle retourna à sa lecture. Le bulletin venait de Provo, Utah.

— Pourtant, il est là aussi pour toi.

— Tant mieux. Elle était ailleurs.

Lui s'assit, pris de faiblesse et de nausées. Les effets secondaires de ce qu'il avait avalé. Après un moment de silence, Lurine annonça sur le même ton d'indifférence :

— Les s.o.w. envoient leur incomplet Tibor McMasters faire un Pilg, avec mission de trouver le Dieu de Colère afin d'en saisir l'essence pour leur fressac.

— C'est quoi une fressac, nom de Dieu ?

Encore ce foutu jargon s.o.w. auquel il n'avait jamais rien compris !

— Une fresque sacrée pour l'église.

Elle releva le nez.

— Ils estiment que ça lui fera facilement deux mille kilomètres de route. Los Angeles, j' imagine.

— Qu'est-ce que tu veux que ça me fasse ? répliqua-t-il furieux.

Elle posa le bulletin d'informations à côté d'elle avant de répondre d'un air songeur.

— Je crois bien que tu devrais partir aussi pour ce Pilg et au bout de cent kilomètres, tu coupes une patte à la vache qui tire la voiture de Tibor, ou bien tu décharges ses metabatteries.

Elle avait dit cela avec une parfaite assurance, un parfait sérieux.

— Et pourquoi donc ?

— Pour l'empêcher de revenir avec la matière, l'essence... Pour la fresque.

— Je m'en contre-fiche absolument comme...

Il s'interrompit net. Il y avait quelqu'un à la porte de sa modeste demeure. Il entendit d'abord des pas, puis son chien, Tom Swift Et Son Tapis Électrique Magique, se mit à aboyer. La sonnette résonna. Il se leva pour se diriger vers la porte.

C'était son supérieur le Dr Abernathy, curé de l'Église chrétienne réunie de Charlottesville, dans sa soutane noire.

— Il n'est pas trop tard pour venir vous déranger ?

Le souci poli de ne pas gêner donnait un côté aimable à son petit visage rond un peu hébété.

— Entrez. Pete lui ouvrit grand la porte. Vous connaissez déjà Miss Rae, docteur ?

— Dieu soit avec vous !

Elle trouva immédiatement la réponse correcte.

— Et avec votre esprit !

Puis se leva pour le saluer.

— Bonsoir docteur.

— Je me suis laissé dire que vous envisagiez d'entrer dans mon église en recevant la confirmation, puis les autres grands sacrements.

— C'est que j'étais... comment dire. Pas satisfaite. Vous savez, qui donc a envie de vénérer l'ancien président de l'ERDA ?

Le Dr Abernathy passa dans la minuscule cuisine, où il mit de l'eau à chauffer dans la bouilloire à thé, pour faire du café.

— Vous seriez la bienvenue.

— Merci, docteur.

— Cependant, avant de recevoir la confirmation, il vous faudrait faire un semestre d'instruction religieuse intensive. Les sujets sont nombreux : les sacrements, les rites, les principes fondamentaux de l'Église. Ce que nous croyons, mais aussi, pourquoi nous y croyons. Je fais des cours de catéchisme pour adultes deux après-midi par semaine.

Il ajouta un peu gêné :

— En ce moment, il y a un adulte qui suit cette instruction. Vous pourriez le rattraper rapidement. Vous avez l'intelligence vive et féconde. En même temps, vous pourriez assister aux services... Mais sans vous approcher de la Sainte Table, ni recevoir la Communion. Vous comprenez cela, bien sûr.

— Oui.

— Êtes-vous baptisée ?

— Euh... À vrai dire, je n'en sais rien.

— Nous vous baptiserons selon le rite spécial pour ceux qui ont peut-être déjà été baptisés. Avec de l'eau. Tout le reste, les pétales de rose par exemple, comme à Los Angeles avant la guerre, ça ne compte pas. Au fait, on dit que Tibor s'apprête à

partir en Pilg. Ce n'est pas un secret bien sûr, puisque le bruit est arrivé jusqu'à moi. Les Eltern des Serviteurs de la Colère, si j'en crois la rumeur, lui ont fourni des cartes, des photos et autres documents devant lui permettre de trouver Lufteufel. Tout ce que je souhaite, c'est que sa vache tienne le coup.

Revenant dans la salle de séjour, il demanda à Pete Sands :

— Que diriez-vous d'un petit poker ? Nous ne sommes que trois, ce qui à mon avis n'est pas suffisant, mais on peut jouer pour de vraies anciennes pièces de deux sous ? Et pas de règles dingues style « spit in the ocean » et « baseball », on ne joue que le studpoker à sept cartes, le straight et le draw.

— D'accord, acquiesça Pete, mais on autorise un joker au choix du donneur puisque nous ne sommes que trois.

— Parfait, dit le Dr Abernathy, pendant que Pete allait chercher le paquet de cartes et la boîte de pièces.

Il avança un siège confortable pour Lurine Rae, un autre pour lui-même et le dernier pour Pete.

— On ne joue pas à la parlante, précisa Pete pour Lurine. Ils étaient en train de distribuer les cartes pour un « five cards draw », ouverture aux valets ou mieux, lorsque la voiture à vache de Tibor McMasters, éclairée à l'avant par une lampe branchée sur la batterie, se hissa jusqu'à la porte et l'on entendit le tintement allègre de la sonnette.

Le Dr Abernathy examina son jeu et annonça prudemment, l'air préoccupé et rêveur :

— Hum, je... bof... Je me couche. Ne bougez pas. J'y vais.

Il se leva pour aller à la porte accueillir l'artiste inc bien connu, employé chez les s.o.w.

Depuis sa voiture, Tibor McMasters suivait le déroulement de la partie de poker, et la conversation revêtait un caractère d'équité unique en son genre : chacun parlait autant que chacun des deux autres, encore que les trois joueurs aient eu leur propre marmottage idiosyncratique, qui dans les trois cas, remarqua Tibor, était dépourvu de toute signification, simple bruit de fond, raillerie, car seul le jeu lui-même captait les attentions. Ce fut donc seulement plus tard, lorsqu'ils interrompirent leur partie, qu'il put parler au Dr Abernathy.

— Docteur ? Sa voix lui parut aiguë.

— Oui ?

Abernathy comptait ses pièces bleues.

— Vous êtes au courant du Pilg qu'il faut que j'entreprenne.

— Ouais.

Tibor pesait soigneusement ses mots car il en connaissait parfaitement le sens et la portée.

— Monsieur, si je me convertissais au christianisme, je ne serais pas tenu de partir ?

Le Dr Abernathy releva aussitôt un sourcil inquisiteur.

— Vous avez vraiment peur à ce point ?

Les autres, Pete Sands, et la fille, Lurine Rae, le dévisagèrent également. Il sentait l'insistance de leur regard.

— Oui.

Le Dr Abernathy attrapa un nouveau paquet et se mit à battre les cartes énergiquement.

— Souvent, dit-il, la peur ou l'appréhension sont dues à un sentiment de culpabilité plus ou moins diffus.

Tibor attendit sans souffler mot, bien décidé à supporter l'épreuve jusqu'au bout, si longue et désagréable soit-elle. Après tout, les prêtres étaient généralement des gens bizarres et exaltés, surtout chez les chrétiens.

— Vous n'avez pas de confession dans votre Église des Serviteurs de la Colère, ni privée ni publique.

— C'est exact, docteur. Cependant...

— Je ne cherche ni les comparaisons avantageuses ni les arguments convaincants, coupa sèchement et sans appel le Dr Abernathy. C'est le père Handy qui vous emploie. C'est lui que ça regarde de savoir s'il veut vous envoyer ou pas.

— Et vous que ça regarde de savoir si vous voulez y aller ou tout plaquer, ajouta Lurine. Pourquoi vous ne plaquez pas, tout simplement ?

— Pour me retrouver dans le vide complet ?

— L'Église chrétienne, reprit le Dr Abernathy, est toujours prête à accueillir quiconque le lui demande, quel que soit son état spirituel... Elle ne lui demande rien, si ce n'est sa bonne volonté. Cependant, j'aurais tendance à penser que si je puis vous offrir quelque chose, entendez par ce « je », moi, le porte-

parole de Dieu et non pas l'homme, c'est l'occasion d'esquiver votre devoir spirituel... ou pour exprimer les choses plus précisément, l'occasion de reconnaître vis-à-vis de vous-même, et de me le confesser, le profond désir que vous avez de vous dérober à votre devoir spirituel.

— Envers une fausse Église ?

La stupéfaction fit se lever les sourcils roux de Lurine Rae qui s'adressa ensuite à Tibor :

— Ils ont un club. Ils y adhèrent tous. C'est ce qu'on appelle l'« éthique de la profession ».

Et elle rit.

— Pourquoi ne pas prendre rendez-vous avec moi ? demanda le Dr Abernathy à Tibor. Je peux recevoir votre confession sans que vous rejoigniez l'Église chrétienne. Les deux choses ne sont plus indissociables comme l'exigeaient les anciens.

Avec la plus grande prudence, son intelligence fonctionnait à toute vitesse, Tibor répondit.

— Je... je ne vois rien à confesser.

— Cela viendra, lui assura Lurine. Il vous y aidera. Et plus encore.

Ni le Dr Abernathy ni Pete Sands ne répondirent, et pourtant, de quelque mystérieuse façon, peut-être était-ce tout simplement leur passivité, ils semblèrent confirmer les paroles de la jeune femme. Le père confesseur connaissait bien son boulot. Comme un bon avocat ou un bon médecin, se dit Tibor, il savait tirer son client d'affaire, le conduire et l'instruire. Trouver ce qui était profondément enfoui, caché. Non pas semer quelque chose, mais plutôt récolter.

— Laissez-moi y réfléchir.

Tibor, à présent, se sentait tout à fait indécis. Son dessein, sa décision de résoudre ainsi le problème créé par l'horreur que lui causait l'idée de son prochain départ en Pilg, semblaient minés par un doute sérieux et capital surgi après plus ample réflexion. Il croyait avoir eu une excellente idée et voilà qu'elle lui était retournée comme inacceptable par l'homme à qui elle devait justement profiter le plus, du moins, après Tibor McMasters, s'entend, qui arrivait en tête de liste... pour des raisons évidentes. Et tangibles pour les personnes ici présentes. Se

confesser ? Nulle faute ne lui pesait sur la conscience et il ne ressentait pas l'aiguillon de la mort. Il se sentait seulement envahi par la peur et l'embarras, rien de plus. Incontestablement, il redoutait de façon morbide et obsessionnelle le Pilg qu'on lui proposait. En fait, il s'agissait d'un ordre. Alors, pourquoi fallait-il y mêler la notion de culpabilité ? Méandres gothiques de la Vieille Église... Mais il lui fallait pourtant reconnaître qu'il semblait bien y avoir aussi du vrai dans l'analyse du Dr Abernathy. Le côté inattendu de sa réaction était peut-être seul responsable de sa confusion. Ou n'y était-il pas étranger, à tout le moins.

Puisque lui n'avait rien à dire, la petite amie de Pete Sands exprima à haute voix ses pensées.

— La confession est une chose bizarre. Le fait de se sentir libéré ne veut absolument pas dire qu'on peut se remettre à pécher à loisir. À vrai dire, on se sent...

Elle fit un grand geste comme si tout le monde la comprenait, ce qui n'était pas le cas de Tibor. Il n'en marqua pas moins son assentiment d'un très sérieux hochement de tête. Et il profita de l'occasion, puisqu'on en était — n'est-ce pas ? — à des sujets aussi joyeux et intéressants que le péché, pour observer avec la plus grande attention et pour la millionième fois ses seins avantageusement mis en valeur. Elle portait en effet une chemise de coton blanc rétrécie après de multiples lavages, mais pas de soutien-gorge, et avec l'éclairage indirect de la salle de séjour, ses bouts de seins se projetaient en ombre sur le mur opposé, agrandis dans de telles proportions qu'ils atteignaient les dimensions d'une pile électrique.

— On sent, déclara Pete Sands, l'articulation entre ses mauvaises pensées et ses mauvaises actions. Elles prennent corps, se dessinent clairement, et deviennent moins redoutables en se réduisant tout à coup à de simples mots. Le Logos, rien de plus. Et le Logos ne saurait être mauvais.

Il sourit ensuite à Tibor dont l'esprit fut soudain frappé par la puissance du message chrétien. Une sensation d'apaisement compensa le choc reçu. Tibor fut sensible aux vertus curatives, plus que philosophiques, de la Vieille Église : absurde au niveau

de la doctrine, pas plus que les autres toutefois. Surtout depuis la guerre.

Une fois de plus, les trois personnes assises à la table, telle une trinité mondaine et bissexuée, reprirent leur partie. L'entretien à propos du problème vital qui l'avait amené ici, vital en ce qui le concernait du moins, était terminé.

C'est alors que le Dr Abernathy, abandonnant la contemplation de son jeu, annonça à brûle-pourpoint :

— Je pourrais me retrouver d'un seul coup avec trois adultes à mon cours d'instruction religieuse. Vous, Miss Rae ici présente, et le gars un peu bizarre qui vient déjà et que vous avez certainement tous déjà rencontré un jour ou l'autre, j'en suis sûr : Walter Blassingam. C'est pratiquement un renouveau de la foi primitive.

Ni l'expression de son visage ni le ton de sa voix ne laissaient transparaître ses sentiments, conséquence directe peut-être du jeu étalé sur la table.

— *Erbarme mich, mein Gott*. Tibor avait prononcé ces mots à voix haute, mais en utilisant la langue allemande. Il pensait bien ne parler que pour lui-même. Il se trompait puisqu'à sa grande surprise le Dr Abernathy hocha la tête. Visiblement, il avait compris.

— C'est la langue de Krupp *und* Sohnen, fit remarquer Lurine Rae d'un ton acerbe. De I. G. Farben et A. G. Chemie. De toute la famille Lufteufel en remontant jusqu'à Adam Lufteufel. Pardon, il serait plus exact de dire Caïn Lufteufel.

Ce fut le Dr Abernathy qui lui répondit :

— *Erbarme mich, mein Gott* n'est pas le langage parlé dans les institutions militaires allemandes, ni celui des cartels industriels. C'est le *Klagengeschrei* de l'homme, le cri de l'être humain qui demande à être secouru. Le sens exact est « Sauve-moi mon Dieu », expliqua-t-il à Lurine et Pete Sands.

— Ou « Dieu, aie pitié de moi », intervint Tibor.

— *Erbarmen* signifie effectivement « avoir pitié », sauf dans cette phrase précise qui constitue un idiome. La souffrance ne vient pas de Dieu. Aussi ne demande-t-on pas à Dieu d'avoir pitié, mais de nous accorder le salut.

Le Dr Abernathy abattit alors brusquement ses cartes.

— Demain matin, dix heures, à mon bureau, Tibor. Je vous recevrai personnellement, nous parlerons un peu de la pratique de la confession avant d'aller à la chapelle où se trouve le Saint Sacrement. Il vous sera évidemment impossible de faire une gèneuflexion, mais il ne vous en tiendra pas rigueur. Un homme sans jambes ne peut pas se mettre à genoux.

— Entendu, docteur.

Après avoir ainsi donné son accord, Tibor se sentit étrangement soulagé, comme si l'on avait retiré un poids fatigant le mécanisme de ses doubles extenseurs manuels, une sorte de surcharge excessive pour la métabatterie déclenchant l'émission des inquiétantes fumées noires dans le transformateur, la boîte des vitesses et les réserves de sélénoides de sa voiture.

Jusqu'à ce jour, il en avait ignoré même l'existence.

— Mes trois reines, annonça le Dr Abernathy à l'adresse de Pete Sands, battent vos deux paires. Mes excuses.

Et de ramasser le maigre pot. Tibor remarqua au passage que la petite pile de pièces du ministre du culte augmentait progressivement.

Il n'avait cessé de gagner.

— Est-ce que je peux jouer ? interrogea-t-il.

Les joueurs échangèrent entre eux des regards amènes, à peine conscients de sa présence, exclusivement préoccupés qu'ils étaient de sa requête.

— Faut un dollar – monnaie argent – pour participer.

Ce disant, Pete lança une pièce sur la partie libre de la table, avant d'ajouter :

— Ceci représente un dollar que vous devez à la banque. Vous avez un dollar ? J'exclus le papier naturellement.

Le prêtre ajouta aimablement :

— Montrez à Tibor comment vous étayez vos paroles, Pete. Faites-lui voir vos munitions.

— Voilà comment les gens peuvent être sûrs que je ne bluffe jamais.

Pete extirpa des fonds de sa poche un rouleau de dimes, ainsi que l'indiquait l'inscription.

— Fichtre !

— Je n'ai jamais perdu au 421, je me contente de doubler les mises.

Pete développa une extrémité du rouleau pour bien montrer à Tibor qu'à l'intérieur du papier d'emballage, il y avait effectivement de vraies pièces en argent, authentiques, datant des jours anciens.

— Vous êtes sûrs que vous voulez jouer, maintenant que vous savez ?

Lurine Rae avait levé un sourcil en observant Tibor. McMasters avait dans sa poche la somme correspondant au tiers de l'avance initiale versée par les s.o.w. pour la fressac commanditée. Il n'en avait pas dépensé la moindre fraction au cas où, à l'heure redoutable d'éventuels comptes à venir, il lui faudrait rendre l'argent. Pourtant, il sortit six quaters d'argent qu'il plaça entre les pinces de son extenseur manuel droit. Ainsi, tandis qu'il approchait sa voiture de la table, Pete Sands compta les pièces rouges et bleues auxquelles son dollar et demi lui donnait droit. La partie se jouait maintenant à quatre et c'était beaucoup mieux.

4.

Plus tard ce soir-là, une fois que la charmante et rousse Lurine Rae ainsi que Tibor McMasters dans son fauteuil roulant furent repartis respectivement à pied et en voiture, Pete Sands décida de discuter sa vision avec le Dr Abernathy.

Lequel était en total désaccord :

— Si vous continuez à avoir des visions, je vous préviens, vous ne serez plus admis à approcher la Sainte Table.

— Vous voudriez m'exclure du plus grand des sacrements ?

Pete n'arrivait pas à y croire. Sans doute le vieux prêtre au visage rougeaud, petit, trapu et râblé passait-il simplement par une phase temporaire, et à son avis assez naturelle, d'humeur chagrine.

— Puisque vous avez des visions, vous n'avez nul besoin de l'intercession du prêtre ni des vertus salutaires des sacrements.

— Vous voulez savoir ce qu'il...

— Son apparence, coupa le Dr Abernathy, ne constitue pas une topographie dont je daignerais débattre, comme si vous aviez vu un quelconque papillon rare.

Pete saisit l'ouverture :

— Daignez alors m'entendre en confession. Tout de suite.

— Je n'ai pas la tenue adéquate.

— Falbalas !

Avec un soupir, le Dr Abernathy se retira et revint finalement avec l'aube blanche requise. Disposant convenablement une chaise, il s'assit, en tournant le dos à Pete. Puis il se signa, et après une prière inaudible, dit ;

— Puissent Tes oreilles recevoir la confession de Ton serviteur ici présent qui après s'être égaré demande à être à nouveau accueilli dans Ta Grâce miséricordieuse.

— Voici à quoi il ressemblait, commença Pete.

Mais le Dr Abernathy l'interrompit, reprenant sa prière en baissant légèrement la voix.

— Car celui-ci qui est Ton serviteur, actuellement bouffi d'orgueil parce qu'il s'imagine dans son insigne ignorance avoir directement accès à Ta Sainte Présence par le truchement d'un procédé chimique et magique n'ayant rien de sacré...

— Il est toujours là, intervint Pete.

— En *confession ne rapportez pas les agissements* d'autres que vous, pas même les Siens.

— Je confesse avec la plus grande humilité avoir délibérément absorbé des drogues d'une nature complexe dans le dessein de transcender la réalité quotidienne et d'avoir une vue de l'absolu, ce qui était une erreur. De plus, je confesse qu'en toute honnêteté je croyais, et d'ailleurs, je n'ai pas cessé d'y croire, en l'authenticité de ma vision : c'est bien Lui que j'ai vu, et, si je me trompe, je Le supplie de me pardonner. Mais si c'était bien Lui, alors, c'est qu'Il l'a voulu.

— Tu es né de la poussière, interrompit encore le Dr Abernathy. Homme, tu es si petit. Seigneur Dieu, fais que le cœur de ce malheureux idiot puisse recevoir Ta sagesse qui veut que nul homme ne puisse Te voir et tenir des propos affirmatifs sur Ton apparence et Ton existence.

— Je confesse d'autre part que j'ai nourri et nourris encore de la rancœur pour m'être vu demander de renoncer à ma quête personnelle de Dieu, car je crois qu'un homme peut encore Le trouver par une démarche solitaire. Sans médiation du prêtre et des sacrements, ni de l'Église. Je confesse très humblement croire à cela et ne pas cesser d'y croire, bien que je sache pertinemment que j'ai tort.

Ils observèrent un moment de silence avant que Pete Sands ne dise :

— Curieux que vous ayez évoqué la citation sur la poussière qui retourne à la poussière. Elle me rappelle les propos de Ho On. Il disait qu'il était fait de la glaise du sol.

Le Dr Abernathy le fixa avec insistance au point que Pete en éprouva de la gêne.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ho On ?

— Oui. Dans ma vision, le pot de céramique disait s'appeler ainsi. Un nom stupide pour un pot stupide. L'hallucinogène devait être également stupide ; il contenait probablement ces substances chimiques d'avant-guerre qui font perdre le nord et...

— C'est du grec.

Le Dr Abernathy avait prononcé ces mots avec une gravité surprenante.

— Du grec !?

— Je ne suis pas sûr de moi quant aux détails, mais Dieu se désigne lui-même sous ce nom dans la Bible, quelque part dans la partie grecque. Jahvé, le terme hébreu, a une signification dans la partie la plus ancienne lorsqu'il parle à Moïse... C'est une de ces formes du verbe « être », qui décrit Sa nature. « Je suis Celui par Qui l'existence est », voilà le sens littéral de Jahvé. Ce qui permet à Moïse de rapporter à son peuple la nature, c'est-à-dire l'ontologie de son Dieu. Mais Ho On...

Le prêtre marqua un temps de réflexion.

— L'Essence de l'Essence. Le Saint des Saints ? Le Très-Haut ? La Puissance Ultime ?

Rire de Pete.

— Ce n'était qu'un petit pot de terre. De toute façon comme vous dites, je planais complètement sous l'influence de la drogue. Il a commencé par me dire « Oh Ho », puis, c'est devenu « Oh, oh, oh » et pour finir « Ho On ».

— Oui, mais c'est du grec.

— Qui était sainte Sophie ?

— Il n'y a jamais eu de sainte Sophie.

Pete se remit à rire, comme quelqu'un qui s'amuse bien en revivant un *trip* réussi.

— Pas de sainte Sophie ? Un pot qui se prétend Dieu et des révélations sur une sainte qui n'existe pas, c'est une sacrée mixture que j'ai avalée. Pour une fois dans ma vie... Vous avez raison. C'est une messe noire. Une sainte va ressusciter.

— Je vais vérifier, mais je suis certain que cette sainte n'a jamais existé.

Il sortit un moment pour revenir tout à coup avec un gros et vieux volume, un ouvrage de références, et annoncer bien fort :

— Sainte Sophie est le nom d'un monument.

— Quoi ? Un monument !

— Oui, et qui plus est, très célèbre ; détruit, bien entendu, au cours du désastre. C'est l'empereur Justinien qui le fit construire personnellement. Son nom, Haggia Sophia, est grec – encore un nom grec, comme Ho On ! Il signifie « La sagesse de Dieu »... Elle ou il va être ressuscité(e) ?...

— C'est ce que Ho On m'a dit.

Le Dr Abernathy s'assit pour demander prudemment :

— Qu'est-ce qu'il vous a dit d'autre ce Ho On, ce pot de céramique ?

— Rien d'important. Il s'est plaint de beaucoup de choses. Ah si !, il a dit que sainte Sophie n'avait pas été acceptable auparavant.

— Et vous n'en avez rien tiré de plus ?

— Non, rien de...

— Haggia Sophia peut aussi être une allusion à la Parole de Dieu. Donc, par extension et en langage codé, désigner le Christ. Un code à l'intérieur d'un autre code : Haggia Sophia ; sainte Sophie ; la Sagesse de Dieu. Voir, euh... c'est ça, le Livre des Proverbes, VIII 22-31. Passionnant.

— Une sainte qui n'a même jamais existé. Il m'a bien eu, le pot. C'était une blague ! Il se fichait de moi.

— Vous couchez toujours avec Lurine Rae ? Subitement et de façon assez inattendue, le ton était devenu acerbe. Le prêtre fronça le sourcil.

— Beuh, oui.

— C'est donc là, la voie qu'empruntent nos nouveaux convertis pour venir jusqu'à nous.

— Quand on est perdant, on est perdant. Je veux dire, on prend les choses comme elles se présentent.

— Je vous ordonne de cesser vos relations avec cette fille à laquelle vous n'êtes pas marié.

— Si je fais ça, elle ne se convertira pas à l'Église chrétienne.

Il y eut un moment de silence. Les deux hommes se toisaient en respirant bruyamment. Leur visage vira au rouge. Désapprobation et mâle autorité se lisaient dans les regards

orchestrant une sorte de mandat plus profond, venu de plus haut, selon un processus certes obscur, mais néanmoins effectif.

— Quant à vos visions, il est grand temps de laisser tomber également. Vous avez confessé l'usage de produits hallucinogènes, je vous ordonne maintenant de me remettre toutes les drogues de ce genre que vous possédez.

— Co... co... comment ?

Le prêtre confirma d'un hochement de tête et tendit une main ouverte pour préciser :

— Immédiatement.

— Je n'aurais jamais dû me confesser. Écoutez, poursuivit-il d'une voix blanche dont il n'arrivait pas à maîtriser les tremblements, si on faisait un marché ? Je ne couche plus avec Lurine, mais vous ne m'obligez pas à donner...

— C'est surtout la drogue qui me préoccupe. Il y a un côté satanique là-dedans. Tout cela tient de la messe noire, viciée certes, mais bien réelle.

Grand geste de Pete.

— Vous perdez la tête !

La main était toujours là qui attendait il répéta écoeuré :

— Une messe noire ! Marché de dupes. Je suis forcément perdant ou bien...

C'est trop, pensa-t-il tristement. Quelle erreur de m'être laissé entraîner sur le terrain des relations formelles avec Abernathy. Le prêtre avait effacé l'homme en assumant pleinement sa puissance transcendantale.

— La pénitence ! Vous me tenez. D'accord. Je n'ai plus qu'à dire adieu à tout mon putain de stock de médicaments. Quelle victoire vous remportez ce soir ! Quelle excellente raison de se faire chrétien ! Il faut renoncer à tout ce qu'on aime, y compris la recherche de Dieu ! Sûr que vous ne devez pas trop tenir à faire des conversions. D'ailleurs, à ce propos, je la trouve sacrément bizarre la façon dont vous avez découragé McMasters. Bon Dieu, vous lui avez carrément envoyé à la figure qu'il ferait mieux de retourner chez Handy faire son boulot au lieu de se convertir. C'est ce que vous voulez ? Qu'il reste chez les s.o.w. et s'en aille faire son Pilg, alors qu'il fait tout ce qu'il peut pour s'en sortir ? Étrange façon de diriger une

Église. Pas étonnant que vous échouiez comme je l'ai dit. Le Dr Abernathy attendait toujours, la main tendue. Rien que ce fait, pensa Pete Sands. Ne pas avoir saisi l'occasion lorsque l'inc a demandé à venir chez nous pour ne pas partir en Pilg. Pourquoi l'avoir laissée passer ? La décision n'avait rien de bien difficile. En temps normal, le Dr Abernathy aurait aussitôt embrigadé Tibor dans l'Église chrétienne. Pete Sands avait bien souvent été le témoin de conversions aussi subites et radicales. Il continua à haute voix.

— Je vais vous dire. Je remets toute ma réserve de médicaments entre vos mains si vous me dites pourquoi vous avez contré McMasters quand il a voulu se réfugier ici. D'accord ? Marché conclu ?

— Il devrait faire preuve de courage. Faire face aux devoirs qui lui incombent. Même s'ils sont inspirés par une fausse Église, impie et contrefaite.

— Non mais, vous plaisantez ?

Cela sonnait encore faux, c'était même pis à présent. On l'interroge franchement sur ses raisons, et le Dr Abernathy déclare qu'en fait, il n'en a pas. Ou plutôt, cette idée le laisse rêveur, il ne dit rien.

— Les drogues. Je vous ai dit pourquoi j'avais résisté à la tentation d'attirer un des meilleurs peintres de fressac de la région de Rocky Mountain au sein de l'Église du Christ. Maintenant, vous me les donnez.

— N'importe quoi.

Le ton était tranquille.

— Comment ?

Le Dr Abernathy fronça les sourcils et fit mine de tendre l'oreille.

— Ah, je vois. N'importe quoi d'autre, mais pas les médicaments !

— Lurine et n'importe quoi d'autre.

Pete avait parlé d'une voix presque inaudible. En fait, il ne savait pas trop si le prêtre avait saisi chaque mot ou seulement l'intonation de la phrase. Mais à elle seule, l'inflexion de la voix en disait long. De toute sa vie, même pendant la guerre, il n'avait jamais parlé sur ce ton. Du moins, l'espérait-il.

— Hum ! « Lurine et n'importe quoi d'autre. » Quelle grandiose générosité ! Vous avez dû vous accoutumer à l'une ou plusieurs de vos drogues. Je me trompe ?

Il fixait Pete d'un regard aigu.

— Pas aux drogues, mais à ce qu'elles me montrent.

— Voyons cela.

Un instant de réflexion.

— Eh bien, aucune idée ne me vient à l'esprit ce soir... Il vaudrait peut-être mieux laisser tomber pour le moment. Il est possible que je sois en mesure d'offrir une alternative précise demain, ou après-demain.

Et ce n'est pas tout, pensa Pete, vous avez gagné tout l'argent que j'avais quand nous nous sommes mis à jouer. Nom d'un chien !

— Au fait, elle est comment au lit, Lurine ? Est-ce que ses seins sont aussi fermes qu'ils en ont l'air, par exemple ?

— Elle est comme les marées de l'océan. Ou le vent qui balaie la plaine. Ses seins sont comme deux monts de gras de poulet, ses reins...

Sourire du Dr Abernathy.

— En tout état de cause, c'est un plaisir pour vous de l'avoir connue. Au sens biblique du terme.

— Vous voulez vraiment savoir comment elle est ? Moyen. Finalement, je me suis fait des tas de femmes. Eh bien, question pieu, y a nettement mieux et nettement pire. C'est tout.

Le Dr Abernathy souriait toujours.

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ?

— L'attitude des ventres affamés devant une table garnie. Pete se sentit rougir et il savait que cette rougeur allait envahir jusqu'au sommet de son crâne, parfaitement visible. Il se détourna donc en haussant les épaules.

— Qu'est-ce que ça peut vous faire ?

— Simple curiosité.

Le Dr Abernathy se gratta la tête et son sourire s'élargit.

— Je suis curieux, et la connaissance charnelle, même de seconde main, reste une forme de connaissance.

— Plus le fait que trop d'années passées dans un confessionnal favorisent peut-être un certain voyeurisme.

— Ce qui, au demeurant, ne changerait rien à la valeur du sacrement.

— Je connais les théories vaudoises. Ce que je disais...

— C'est que je suis un voyeur.

Après un long soupir, le Dr Abernathy se leva et rajusta sa soutane.

— Bon, je vais partir maintenant.

Pete le raccompagna à la porte et par la même occasion laissa sortir Tom Swift Et Son Tapis Magique Électrique, pour sa petite commission du soir.

La poussière luttait contre la rosée et restait sur le sol, sauf ce que la vache soulevait sous ses pas et qu'il recevait d'ailleurs dans la figure. Tibor tourna la tête de côté, pour contempler les couleurs du matin. Ces couleurs... Doux Jésus, ces couleurs, pensa-t-il. Le matin, toute chose vit dans une tonalité particulière, le vert humide des feuilles, le bleu onctueusement grisé des plumes du geai, le brun noir luisant du crottin de cheval, tout ! Rien n'est vraiment commun avant onze heures. Ensuite, la couleur est toujours là, mais le mot a perdu un peu de sa magie, disparue avec l'humidité qui l'irisait. Un léger voile de brume enveloppait l'ouest à neuf heures trente. Il songea à toutes les ombres dans toutes les reproductions de Rembrandt qu'il avait vues. Si facile à contrefaire, celui-là, pensa-t-il. On parle toujours des yeux de Rembrandt. Que peuvent-ils bien voir ? Rembrandt n'était pas un peintre du matin, ce qui simplifiait singulièrement la tâche du faussaire. Tandis que tous ces peintres de la lumière matinale, les impressionnistes, peut-être rangés ainsi dans un même et unique tiroir pour la seule raison qu'ils occupaient le même coin du café Guerbois, ceux-là seraient moins faciles à imiter. Ils savaient rendre à la perfection ce qu'ils avaient vu sous un jour semblable et l'inscrire dans un cercle parfait.

Il observa les oiseaux dont il analysa le vol. La matinée était décidément trop belle. Il en fit une gravure imaginaire. Puis il la traita à l'aquarelle. Et ensuite à l'huile en choisissant la voie difficile, le couteau, couche après couche. Il alla jusqu'au bout, laborieusement, pour chasser autre chose. Mais quoi ?

La vache émit un son doux et faible auquel il répondit par un murmure qui se voulait aussi doux.

Bon Dieu ! ce qu'il détestait travailler à la lumière artificielle ! on pouvait s'en contenter pour quelques fragments, les coins, le tour, le fond, mais pas l'œuvre définitive – *das Ding selber* –, qui doit être un produit du *Morgen*.

La mémoire alors lui revint. Le cercle était bouclé, le matin et les couleurs s'évanouirent, pour quelque temps.

Le Dr Abernathy habitait au-delà de la colline, passé le coin, à un ou deux kilomètres. À cette allure, il serait à sa porte pour dix heures. Et ensuite ? Il s'empêcha d'y penser en essayant d'esquisser mentalement un arbre. Mais l'automne vint s'en mêler, les feuilles jaunirent, tombèrent furent balayées. Et ensuite ?

L'idée lui était venue soudainement, cette notion d'un Dieu d'amour et de miséricorde. À vrai dire, la chose remontait tout juste à quelques jours. Qu'ils veuillent bien de lui, qu'ils le baptisent et il n'aurait même pas besoin d'absolution. S'il avait bien compris. Mais il ne fallait pas confondre avec les hérésies anabaptistes. Il se rendit compte avec un certain plaisir qu'il échapperait ainsi à l'obligation de confesser les pensées que lui avaient inspirées Helen avec ses seins comme des nuages, Lurine à la peau laiteuse, Fay et sa bouche de miel, ainsi que ses détournements de matériel, la peinture pour son usage personnel, les blocs de pierre pour sculpter.

Qu'allait dire le Dr Abernathy ? Et puis zut ! Il lui donnerait des conseils, un catéchisme à étudier sur lequel il lui poserait quelques questions avant de le baptiser et de l'admettre au Sacrement de l'Eucharistie.

Qu'est-ce donc alors qui venait rompre le charme du matin ?

La nuit précédente, il avait rêvé de sa fresque. Carl Lufteufel était un vide, au centre, attendant impatiemment d'être comblé. Sur les photos que le Dominus McComas lui avait montrées, ses yeux semblaient toujours fixer leur regard légèrement au-delà de lui. Sans le regarder, lui. Pas encore du moins. Une fois qu'il aurait vu l'homme et capté son regard, non point des yeux qui se dérobent comme sur un Rembrandt, certes pas ! mais ceux du Dieu de Colère, fixés sur lui, avec tous les muscles

détendus/tendus/flasques de Ce Visage, avec les poches ou les cernes noirs sous les yeux, les parallélogrammes du front... Tous ces éléments, dès qu'ils se seraient tournés vers lui, serait-ce un seul matin, l'espace d'un instant, alors le vide pourrait être comblé. Une fois que lui aurait vu, tout le monde verrait, à travers son regard à lui et les six doigts de sa main d'acier.

Il cracha, passa sa langue sur ses lèvres et toussa. Las. La Holstein, Darlin'Corey, prit le tournant, il ne restait plus qu'un ou deux kilomètres.

Il entra lentement dans le bureau et regarda le prêtre.

— Merci, dit Tibor en acceptant une tasse de café qu'il manipula doucement pour trouver une position lui permettant d'avaler deux gorgées rapides et brûlantes.

Le Dr Abernathy ajouta de la crème et du sucre dans sa tasse à lui et remua le tout bruyamment.

Ils restèrent assis un instant sans dire un mot, puis le Dr Abernathy commença :

— Vous désirez vous convertir au christianisme.

Tout point d'interrogation susceptible de ponctuer la phrase était resté au niveau implicite, suggéré seulement par un léger mouvement des sourcils.

— Je suis... intéressé. Oui. Comme je l'ai dit hier soir...

— Oui, oui, je sais. Inutile de dire combien je suis heureux que notre exemple vous ait impressionné à ce point.

Il tourna la tête et poursuivit en regardant par la fenêtre.

— Vous est-il possible de croire en Dieu le Père Tout-Puissant, Créateur du Ciel et de la Terre, et en Jésus-Christ son fils unique notre Seigneur, né de la Vierge Marie, qui souffrit sous Ponce Pilate, a été crucifié, est mort, a été enseveli et le troisième jour est ressuscité d'entre les morts ?

— Je pense que oui, en essayant bien.

— Vous êtes un homme honnête en tout cas. Eh bien, malgré la rumeur selon laquelle nous sommes à l'affût des affaires, ce n'est pas vrai. Je serai ravi de vous accueillir au bercail mais à condition d'être sûr que vous agissiez en connaissance de cause. D'une part, nous sommes plus pauvres que les Serviteurs de la Colère. Alors, si vous êtes venus ici pour faire affaire, n'y pensez

plus. Nous ne pouvons pas nous offrir le luxe de fresques ni même de manuscrits enluminés.

— Loin de moi cette idée, mon père.

— Très bien. Je voulais seulement m'assurer que nous parlions le même langage.

— Je n'en doute pas.

— Vous êtes employé par les s.o.w. Le Dr Abernathy avait prononcé les trois initiales du sigle séparément.

— J'ai accepté leur argent, et je dois faire un travail pour eux.

— Quelle est votre véritable opinion sur Lufteufel ?

— La question n'est pas facile, étant donné que je ne l'ai jamais vu. J'ai besoin de peindre à partir du vécu. Une photo telle que celle qu'ils m'ont fournie pourrait suffire si j'avais également la possibilité de voir l'homme en chair et en os, serait-ce quelques minutes.

— Mais qu'en pensez-vous, comme Dieu ?

— Je ne sais pas.

— Et comme homme ?

— Je ne sais pas.

— Si vous doutiez encore, pourquoi ce désir de vous embarquer sans avoir pu assurer vos arrières ? Peut-être vaudrait-il mieux attendre d'avoir trouvé les réponses, en leur lieu et temps.

— Votre religion a plus de choses à offrir.

— Par exemple ?

— Amour, foi, espoir.

— Vous acceptez quand même leur argent.

— Oui. C'est que j'ai déjà passé un contrat avec eux.

— Pour lequel il vous faut absolument faire un Pilg.

— C'est cela.

— Si vous vous convertissez aujourd'hui, qu'advient-il de cet engagement ?

— Je laisse tomber.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas faire ce Pilg.

Tous deux avalèrent une gorgée de café. Puis le Dr Abernathy finit par dire :

— Vous vous prenez pour un homme honnête, quelqu'un qui respecte ses engagements. Cependant vous ne venez chez nous que pour mieux manquer à votre promesse.

Tibor détourna son regard.

— Je pourrais leur rendre l'argent.

— Exact, en vertu du commandement « tu ne voleras pas » qui vaut pour les s.o.w. aussi bien que pour n'importe qui. Il est donc normal sans plus, que vous rendiez l'argent ou que vous teniez parole en peignant cette fresque. D'un autre côté, que vous ont-ils demandé de faire, au juste ?

— Une peinture murale où figure le Dieu de Colère.

— Parfait. Maintenant, où se trouve Dieu ?

— Je ne comprends pas, avoua Tibor en dégustant le café.

— N'est-il pas vrai qu'Il se trouve en tout lieu et en tout temps puisque l'éternité est Sa demeure. Je crois que les s.o.w. et les chrétiens sont d'accord sur ce point.

— Il me semble que oui, mais comme Dieu d'Ici-bas uniquement.

— Eh bien, on peut Le rencontrer partout.

— Je ne vous suis pas très bien.

— Quelle importance si vous n'arrivez pas à Le situer ?

— C'est que je serais dans l'impossibilité d'achever la fresque.

— Et que feriez-vous dans ce cas ?

— Je continuerais à faire comme avant : je peindrais des panneaux et des maisons. Bien entendu, je rendrais l'argent.

— Faut-il recourir nécessairement à ces extrémités ?

Car si Dieu est bien Dieu, on peut Le rencontrer n'importe où, puisque ce monde Lui appartient. Il semble donc que vous pourriez aussi bien Le rechercher par ici.

Avec un certain malaise néanmoins teinté d'une lueur de fascination, Tibor répondit :

— Je crains de ne pas bien voir encore où vous voulez en venir, monsieur.

— Et si Son visage vous apparaissait dans un nuage ? Ou dans les changements du grand Lac Salé, la nuit, sous les étoiles ? ou dans la fine brume qui descend juste après la tombée de la chaleur du jour ?

— Alors ce ne serait qu'une énigme, un... heu... un faux.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne suis qu'un pauvre mortel, par conséquent je suis faillible. Si je suis censé deviner, je peux répondre à côté.

— Oui, mais si Sa volonté était que vous fassiez cette chose, permettrait-il une telle erreur ?

Le Dr Abernathy parlait d'une voix puissante et mesurée.

— Vous laisserait-Il peindre le visage qui n'est pas vrai ?

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Pourtant...

— Alors pourquoi n'épargnez-vous pas votre temps, votre peine et votre chagrin en procédant de cette façon ?

Après un moment de silence, Tibor murmura :

— J'ai le sentiment que ce serait mal !

— Comment cela ? Il pourrait être n'importe qui, vous savez. Vous n'avez pratiquement aucune chance de jamais trouver le véritable Carl Luftfeufel.

— Pourquoi : je ne le fais pas ? Parce que ce serait mal, voilà tout. J'ai été engagé pour peindre le Dieu de Colère au centre de la fresque, en utilisant des couleurs qui fassent vrai et ressemblant. Il est donc important de le connaître tel qu'il est réellement.

— Est-ce vraiment si important ? Combien de gens le connaissent pour l'avoir vu autrefois ? S'ils sont vivants, combien parmi eux le reconnaîtraient aujourd'hui, à supposer qu'il soit encore en vie, bien entendu ?

— La question n'est pas là. Je sais bien que je pourrais le contrefaire, fabriquer un visage rien qu'à partir de la photo que j'ai vue. Mais il resterait toujours le même problème. Il ne serait pas vrai.

— Pas vrai ? pas vrai ? Qu'est-ce que c'est la vérité ? La dévotion d'un seul s.o.w. en serait-elle altérée s'il devait contempler un visage faux, du moment que ses sentiments restent en harmonie avec sa foi ? Bien sûr que non ! Je ne cherche pas à dénigrer ceux que vous considérez peut-être comme mes adversaires et mes rivaux. Loin de là. C'est vous que j'estime. Un Pilg représente au mieux une aventure périlleuse. Que gagnerait-on à vous perdre ? Rien. Mais que perdrait-on en vous perdant ? Peut-être une âme et certainement un peintre. Je serais vraiment navré de vous perdre pour un motif aussi futile.

— Mais ce n'est pas un motif futile mon père. C'est une question d'honnêteté. J'ai été payé pour faire quelque chose et, par Dieu, le vôtre ou le leur, je dois m'en acquitter correctement. Telle est ma façon de travailler.

Le Dr Abernathy leva la main.

— Du calme !

Il avala encore une gorgée de café.

— L'orgueil aussi est un péché. C'est ainsi, en effet, que Lucifer fut chassé du Paradis. Des sept péchés capitaux, l'orgueil est le pire. La colère, l'envie, la luxure, la paresse et la gourmandise mettent en cause l'homme dans ses relations avec le monde et avec son prochain. Mais l'orgueil, lui, est absolu. Il concerne la relation subjective existant entre une personne et elle-même. C'est pourquoi il est le plus mortel des péchés. L'orgueil ne nécessite rien de quoi on puisse s'enorgueillir. C'est le comble du narcissisme. J'ai l'impression que vous êtes peut-être victime de sentiments de ce genre.

Tibor rit avant d'avaler son café.

— Je crains que vous ne vous trompiez de client. J'ai vraiment bien peu de motifs d'orgueil.

Il posa la tasse devant lui et leva sa main métallique.

— Vous m'accuseriez, moi, de tirer fierté de quoi que ce soit ? Sacré nom, je suis moitié machine, monsieur. De tous les péchés que vous avez cités, celui-ci est dans doute le moins approprié à mon cas.

— Je ne parierais pas de l'argent là-dessus.

— Je suis venu discuter religion avec vous.

— Exact, exact. Je crois d'ailleurs que c'est ce que nous faisons. J'essaie de ramener votre tâche à de justes proportions. Un peu plus de café ?

— S'il vous plaît.

Pendant que le Dr Abernathy le servait, Tibor regarda par la fenêtre. Onze heures. Le moment de vérité passait sur le monde, il le savait. Car quelque chose venait de s'enfuir et il ne saurait jamais quoi. En buvant le café, il se remémora la soirée précédente.

— Mon père, je ne sais pas qui a tort et qui a raison d'eux ou de vous, et peut-être que je ne le saurai jamais. Cependant je ne

veux tromper personne en disant que je vais faire quelque chose. Je vous aurais témoigné la même considération le cas échéant.

Le Dr Abernathy tourna sa cuiller et but.

— Nous ne vous en aurions peut-être pas voulu si vous n'aviez pu trouver le Christ pour peindre notre Cène, du moment que le travail était bien fait. Je ne cherche pas à vous dissuader de faire ce qui vous semble juste. Je pense seulement que vous vous trompez et que vous pourriez vous rendre la tâche beaucoup plus simple.

— Je ne cherche pas la facilité, mon père.

— Ne me faites pas dire ce que je ne veux pas dire. Il me semble simplement, et je le répète, qu'il y a moyen de vous rendre les choses singulièrement plus faciles.

— En d'autres termes vous me conseillez de partir un moment, de faire comme si j'avais vu le visage que j'étais censé voir, pour le peindre et être quitte.

— Pour ne rien vous cacher, c'est exact. Vous ne seriez malhonnête envers personne...

— Pas même envers moi ?

— Orgueil ! orgueil !

— Je suis navré, monsieur, dit Tibor en reposant la tasse. Je suis navré, mais je ne peux pas le faire.

— Pourquoi pas ?

— Parce que ce serait mal. Je ne suis pas ce genre d'homme-là. À propos, vos suggestions m'ont amené à reconsidérer mon point de vue sur votre religion. Je crois préférable de remettre à plus tard ma décision concernant une éventuelle conversion.

— Comme vous voudrez. Bien entendu, selon nos enseignements, votre âme immortelle sera constamment en péril.

— Néanmoins, aucun homme ne saurait être considéré comme damné, si je ne m'abuse.

— Exact. De qui tenez-vous ce petit échantillon de jésuitisme ?

— De Fay Blaine.

— Oh !

— Merci pour le café monsieur. Je crois qu'il vaut mieux que je parte...

— Puis-je vous offrir un catéchisme ? Cela vous fera de la lecture pour le voyage.

— Merci.

— Vous ne m'aimez ni ne m'estimez guère, n'est-ce pas Tibor ?

— Permettez-moi de réserver mon jugement, mon père.

— Je vous en prie, mais alors, emportez ceci.

— Je vous remercie, dit Tibor en prenant la brochure.

— Je vais encore vous révéler autre chose qu'il vous faut savoir et que j'ai découvert par hasard en lisant un manuel sur les religions de la Grèce antique. Le dieu Apollon était un dieu de constance qui ne changeait jamais, se montrant toujours identique à lui-même en toutes circonstances, C'était sa plus grande qualité. Il était ce qu'il était, toujours. En fait ce trait suffisait à le définir ainsi qu'à reconnaître une nature apollinienne chez les humains.

Le Dr Abernathy toussa avant de poursuivre.

— Dionysos, le dieu de déraison était, lui, le dieu des métamorphoses.

— Qu'appelle-t-on une métamorphose ?

— Un changement : le passage d'une forme à une autre. Vous comprenez donc bien que, le Dieu de Colère étant également, comme Dionysos, un Dieu de déraison, on puisse s'attendre à le voir se cacher, se camoufler, se dissimuler, bref, être ce qu'il n'est pas.

Tibor le gratifia d'un regard perplexe. Ainsi les efforts de deux hommes du commun se soldaient par une grande perplexité qui envahissait maintenant toute la pièce. De la perplexité et point de compréhension : ce fut le Dr Abernathy qui reprit enfin la parole pour dire :

— Ces choses sont dures à entendre. Vous reviendrez bien me voir à votre retour ?

Le Dr Abernathy s'était levé et Tibor lui répondit en mettant sa voiture en route :

— Peut-être.

— Le Dieu chrétien...

Mais il hésita un instant à continuer devant l'état de fatigue de Tibor, rongé par le doute.

— ... est le Dieu de la continuité. « Je suis ce que je suis », comme Dieu dit à Moïse dans la Bible. Voilà notre Dieu.

Dehors, toute magie avait quitté le monde de midi, le soleil s'était dissimulé derrière un nuage éphémère et Darlin'Corey était malade pour avoir avalé un bourdon.

5.

Il regagna les casemates l'après-midi suivant. La porte grogna quand il y inséra le doigt mais elle finit par reconnaître les volutes de la chair et glisser à demi vers la droite. Il se faufila rapidement par l'ouverture et referma derrière lui d'un coup de pied. Il ajusta sa sacoche qui contenait une nouvelle provision d'herbicide, et s'arrêta un instant pour toucher la bosse qui avait surgi entre sa tempe gauche et son front. Comme il s'y attendait, il perçut un battement, et une violente douleur lui traversa la tête. Pourtant, il ne pouvait s'empêcher d'y porter la main. Le plaisir de remuer le couteau dans la plaie, se dit-il. Il avala encore un comprimé de son stock, sachant parfaitement qu'il n'obtiendrait pas l'effet recherché. Puis, il prit le tournant pour descendre le long tunnel éclairé en permanence, mais chichement, qui conduisait aux bunkers. Avant d'arriver à son lieu de repos habituel, il se prit le pied dans un petit chariot rouge qui lui fit perdre l'équilibre, et l'expédia au sol où il atterrit sur l'épaule. Pendant cette chute, il n'avait pas eu le temps de lever un bras pour protéger sa tête douloureuse, tandis que, répondant à la pression de son pied, le petit chariot se remettait en marche, remontant le tunnel en klaxonnant.

Quelques instants plus tard, une silhouette courtaude passait en courant à côté de lui, toute secouée de sanglots, remontant le tunnel derrière le klaxon et pleurant.

— Tutti tutti.

Il se dressa d'abord sur les genoux, puis sur les pieds, pour franchir en titubant le seuil de la porte et remarquer que la pièce était transformée comme il l'avait prévu en véritable champ de bataille. Demain, je m'installerai dans celle d'à côté, décida-t-il, c'est plus facile que de ranger tout ce fichu chantier.

Il laissa la sacoche sur la table la plus proche, avant de s'écrouler sur le lit, le dos du poignet pressé contre son front.

Une ombre aperçue au travers de ses paupières mi-closes lui apprit qu'il n'était plus seul. Sans ouvrir les yeux ni changer de position, il gronda :

— Alice, je t'ai dit de ne pas laisser tes jouets traîner dans le couloir ! Je t'ai même donné une jolie boîte pour les ranger ! Si tu continues, je vais tous te les confisquer.

— Non ! lança une petite voix aiguë. Tutt...

Il entendit ensuite ses pieds nus marcher sur le sol, puis le crissement du couvercle de la boîte à jouets. Trop tard pour intervenir, mais il savait bien ce qui allait suivre et grinça des dents quand elle lâcha le couvercle qui tomba avec un grand fracas dont les murs de sa pauvre cellule amplifièrent encore l'intensité en la lui renvoyant.

Le fait qu'elle ne le fasse pas exprès ne change rien au problème, se dit-il. Trois semaines auparavant, il avait ramené chez lui Alice, une pauvre arriérée que les habitants de Stuttgart avaient exclue de leur communauté. Avait-il été pris de pitié devant son triste sort ou simplement cédé au désir d'échapper à sa propre solitude, il n'aurait trop su le dire. Les deux sans doute avaient joué dans cette décision. Maintenant, il comprenait ce qui avait pu amener les autres à agir comme ils l'avaient fait. Elle était proprement impossible à vivre, de quoi vous rendre fou. Dès qu'il irait mieux, il la ramènerait à l'endroit où il l'avait trouvée, au bord du fleuve, en train de pleurer parce que sa robe s'était prise dans un buisson d'épines.

— Pardon papa, pardon, entendit-il.

— Je ne suis pas ton papa, prends un bout de chocolat et va te coucher s'il te plaît.

Il se sentit aussi froid que l'eau glacée. Quelle folie !

La sueur perlait maintenant comme de la buée, tandis qu'à l'intérieur, il était gelé, frigorifié ! Il croisa les bras, et se mit à trembler. Pour finir, ses doigts cherchèrent la couverture qu'il saisit pour se recouvrir.

Il entendit Alice se chanter des chansons dans la même pièce, et, Dieu sait pourquoi, il en fut légèrement apaisé. Puis – mais le plus horrible dans l'histoire c'est qu'il savait qu'il n'était pas dans un état de complet délire – il se trouva dans son bureau, sa secrétaire venait d'entrer précipitamment avec une

liasse de feuilles qu'elle tenait comme une fleur entre ses doigts roses, et elle parlait, parlait, parlait et s'agitait beaucoup tandis qu'il répondait, acquiesçait, hochait la tête, gesticulait, décrochait ses téléphones, se frottait le nez, se grattait l'oreille et parlait, sans entendre ni comprendre un seul mot de ce qu'ils lui disaient, n'entendant même pas la sonnerie des téléphones sur lesquels s'allumaient et s'éteignaient constamment les petits voyants lumineux. Et l'urgence qui semblait marquer tout cela, un étrange sentiment de séparation, de départ, de futilité, et Dolly Reiber, c'était son nom, parlait toujours, jusqu'à ce qu'il remarque soudainement et sérieusement qu'elle avait une tête de chien et commençait à hurler – ce qu'il entendit clairement bien que faiblement –, alors il sourit et tendit la main pour lui flatter le museau, mais elle était devenue Alice-à-son-chevet.

— Je t'ai dit d'aller te coucher.

— Pardon, papa.

— Ça ne fait rien, va te coucher comme je t'ai dit.

La silhouette disparut. Il trouva la force de décrocher ses ammoceintures, d'enlever ses vêtements, car il n'avait plus cette sensation de grand froid, puis de pousser tout cela au bord du lit.

Il resta étendu là, haletant, et chaque battement de son cœur lui résonnait à tout rompre dans la tête.

Les rats ! les rats... Il était cerné, ils étaient là, partout, qui se rapprochaient de lui... Il empoigna le napalm. Mais *Délivre-nous, délivre-nous de Ta Colère*, dirent les rats. Alors, il étouffa un petit rire avant de manger leurs offrandes.

— Un moment, leur dit-il, puis le ciel explosa et il fut entouré de choses informelles et mouvantes où le rouge dominait, si l'on excluait quelques éléments incolores. Il resta impassible pendant leur lent manège autour de lui, et puis, était-ce avant ou après ? Il n'aurait su l'affirmer, mais savait que peu importait ce détail, il entendit, ou sentit plutôt qu'il ne vit, une lumière vibrant à l'intérieur de sa tête, ce qui n'était pas désagréable. Aussi la laissa-t-il s'imprégner profondément de lui-même pendant un temps indéterminé pouvant se chiffrer en heures aussi bien qu'en secondes – aucune importance –, et en même temps il sentit subitement que ses lèvres avaient bougé.

Pourtant, il n'avait pas entendu un seul mot là où il se trouvait, jusqu'à ce qu'une voix dise :

— C'est quoi un D III, papa ?

— Dors, nom de Dieu, dors !

Le contact bouche oreille finit par se rétablir, et ce fut ensuite le bruit de pas prenant la fuite. Les rats... Délivre-nous... D III... Lumière. Lumière !

Il brillait comme un tube de néon, avec les mêmes pulsations. De plus en plus brillant. Rouge, orange, jaune, blanc. Blancheur aveuglante. Il vacilla dans la pureté de la lumière blanche. S'en enivra quelques instants. Pas plus de quelques secondes.

La descente se fit lentement, le laissant profiter de son arrivée. Mouvement planant. Lui se fit tout petit, s'aplatit humblement, mais sans que s'interrompe l'éternellement longue progression verticale.

— Dieu !

Ce cri étranglé était surgi de plus profond de son être, mais elle se rapprochait toujours, de plus en plus près, pour arriver sur lui. Une couronne de fer descendit, se posa sur son front, puis se rétrécit à ses mesures. Bien ajustée, on aurait dit un cercle de glace sèche lui serrant la tête. Les bras. Avait-il des bras ? Si oui, il dut les utiliser pour tenter de se débarrasser de la couronne mais en vain. Elle s'accrochait. Ses tempes battirent et il se retrouva dans son bunker, dans les tranchées, conscient.

— Alice, cria-t-il, Alice, s'il te plaît... Elle revint près de lui.

— Oui papa, qu'est-ce qu'il y a ?

— Une glace ! J'ai besoin d'une glace. Va chercher la petite qui se trouve au-dessus des tinettes et apporte-la-moi vite.

— Une glace ?

— Oui, un miroir ! *Spiegel* ! Une glace réfléchissante ! Le truc où on peut se regarder.

— D'accord.

Elle partit en courant.

Il cria derrière elle sans être sûr qu'elle l'entendrait.

— Et puis un couteau ! Il va me falloir un couteau, je crois !

Elle revint après une attente interminable.

— J'ai la glace.

Il la lui arracha des mains pour la tenir en l'air, puis tourna la tête et regarda de son œil gauche.

Elle était là. Une ligne noire apparaissait maintenant au centre de la bosse.

— Écoute, Alice.

Il s'arrêta pour reprendre son souffle en inspirant profondément.

— Écoute, dans la cuisine... Tu vois le tiroir où l'on range les couteaux, les cuillers et les fourchettes ?

— Je crois... peut-être...

— Va le chercher. Tire le tiroir et sors-le complètement, tel quel, en faisant bien attention. Ne le lâche pas, et puis tu m'apportes le tout ici. D'accord ?

— La cuisine. Dans le tiroir à trucs. Cuisine. Tiroir. Trucs. Tiroir.

— C'est ça. Dépêche-toi, mais fais bien attention de ne pas tout faire tomber.

Elle fonça, et, une minute plus tard, il entendit le fracas et les bruits de ferraille. Et elle ensuite qui pleurnichait. Il mit un pied hors du lit et s'écroula sur le sol, puis lentement se mit à ramper.

Il arriva ainsi à la cuisine où ses mains laissèrent des marques humides sur le carrelage. Alice, blottie dans un coin, implorait :

— Ne me bats pas, papa. Pardon, papa. Ne me bats pas, papa.

— C'est rien. Tu peux prendre un autre morceau de chocolat.

Il ramassa deux couteaux pointus de tailles différentes et refit le même chemin en sens inverse, toujours en rampant. Après dix minutes, il retrouva assez d'assurance dans les mains pour tenir le miroir en l'air de la gauche et le petit couteau dans la droite. Il se mordit les lèvres. La première incision ne devrait pas prendre longtemps, se dit-il en posant le couteau en dessous de la ligne noire.

Il enfonça le couteau et hurla, presque simultanément. Elle accourut à son chevet en sanglotant, mais il pleurait aussi, incapable de répondre.

— Papa ! Papa ! Papa !

— Passe-moi ma chemise !

Elle la tira de sa pile de vêtements et la lâcha sur lui. Il l'appliqua délicatement sur son front, essuya ses larmes sur la manche, se mordit encore la lèvre qui avait aussi besoin d'être essuyée, comme il s'en rendit compte au mince filet humide qu'il sentit.

— Écoute, Alice, tu as été gentille et je ne suis pas fâché contre toi.

— Pas fâché ?

— Non, pas fâché. Tu as été gentille, très gentille. Mais ce soir il ne faut pas que tu restes. Va dormir dans une autre pièce. Je vais avoir mal et faire du bruit, et puis il y aura beaucoup de sang. Je ne veux pas que tu voies tout ça, et je sais que tu n'aimerais pas ça non plus.

— Pas fâché !

— Non, mais va dans l'ancienne pièce, s'il te plaît. Rien que cette nuit.

— Je n'aime pas là-bas.

— C'est pour cette nuit seulement.

— Oui papa. Tu m'embrasses ?

— Bien sûr.

Elle se pencha sur lui qui s'arrangea pour tourner la tête afin qu'elle ne lui fasse pas mal. Puis elle se retira sans faire, Dieu merci, plus de bruit que nécessaire.

À son avis elle devait avoir environ vingt-quatre ans, et malgré sa large carrure et sa taille un peu épaisse, son visage n'était pas loin d'évoquer l'un des chérubins de Rubens.

Après son départ, il se reposa un moment, puis se regarda encore dans le miroir. Le sang coulait toujours, il l'épongea donc à plusieurs reprises en observant la blessure. Bien ! conclut-il. La première entaille était profonde. Alors s'il avait les tripes... Il prit le couteau et le plaça au-dessus de la ligne noire. Quelque chose, venu du plus profond de lui-même, de ce degré animal où naissent la plupart de nos terreurs, lui fit pousser un grand cri. Mais il réussit à ne pas l'entendre, juste les quelques secondes nécessaires pour pratiquer la seconde incision.

Le miroir et le couteau tombèrent ensemble sur le lit, tandis qu'il serrait la chemise sur son visage. Il fit le noir complet. Pas de lumière. Pas de couronne. Rien du tout.

Combien de temps mit-il à revenir à lui ? – il n'aurait su le dire : ce qui est sûr, en revanche, c'est qu'il retira la chemise de sur son visage en grimaçant de douleur, puis se passa la langue sur les lèvres.

Pour finir, il leva le miroir pour se contempler.

Oui, il avait réussi à mettre la chose entre « parenthèses ». Le premier pas était fait. Chaque fois que la lame heurtait le morceau de métal protubérant, la tête lui résonnait comme l'intérieur d'un bourdon de cathédrale, et il lui fallait plusieurs minutes pour récupérer avant de se remettre à l'ouvrage. Il continuait également à éponger le sang, les larmes et la sueur de son visage. On y était enfin.

Il avait fini par dégager suffisamment l'arête pour offrir une prise convenable à ses ongles. Il se mordit alors la langue, comme il l'avait fait avec sa lèvre inférieure, au sang. Puis, il se ménagea doucement une prise qu'il assura avec précaution mais fermeté, avant de tirer de toutes ses forces.

Lorsqu'il se réveilla et trouva la force de lever encore une fois le miroir, un demi-centimètre de métal émergeait de sa tête.

Il mouilla la chemise avec sa salive pour se nettoyer le visage.

Puis de nouveau, le lent travail d'approche et le douloureux et spasmodique effort de traction. Encore suivi du noir complet.

Après la cinquième tentative, il resta étendu sur le lit à côté de l'épave de métal longue de cinq centimètres que sa main avait lâchée. Son visage était un masque suant, saignant et pleurant, avec un trou au côté gauche. Lui dormait d'un sommeil sans rêves.

En fait, sous tout ce rouge de surface, semblait régner une sorte de paix, à moins qu'il ne s'agisse d'une illusion créée par la lumière au milieu de tout ce désordre.

Elle entra sur la pointe des pieds, avec l'excès de précautions d'un enfant, porta les deux mains à sa bouche et serra entre ses dents l'articulation des doigts, parce qu'elle était censée ne pas le déranger, ce qu'elle ferait assurément si elle se mettait à pleurer.

Pourtant, on se serait cru à la Toussaint, comme s'il portait un masque mortuaire. Elle vit la chemise tombée par terre. Il était si mouillé...

— Papa..., murmura-t-elle, en la posant doucement sur son visage. Elle pressa légèrement, très légèrement du bout de ses doigts aussi minces que des pattes d'araignée, jusqu'à absorption complète de tout, tout, tout ce qui lui couvrait le visage, comme de la boue, ou comme une nuée d'insectes.

Puis elle retira la chemise. C'est qu'elle avait elle-même déjà subi des incisions et savait bien que ce genre de chose colle en séchant et ensuite, on ne peut plus les enlever sans faire mal.

Il avait l'air plus propre maintenant, mais il avait un peu changé. Elle serra la chemise contre elle et l'emporta dans l'ancienne chambre, parce que c'était à lui, et qu'il lui avait donné des jouets et du chocolat ; alors elle désirait posséder quelque chose de lui, dont il ne voudrait plus jamais. Cette chemise était vraiment trop sale maintenant...

Plus tard, bien plus tard, lorsqu'elle la regarda complètement dépliée sur son lit, elle fut ravie d'y voir son visage parfaitement ressemblant dessiné par les substances de son corps à lui, là, sombre et conforme jusqu'au moindre détail à sa physionomie... Sauf les yeux. Bizarrement ils semblaient horizontaux.

Des fentes, comme si leur regard embrassait toute la surface de la terre, sans fin, éternellement. Une terre qui serait plate. Cette façon de représenter les yeux lui déplut. Elle replia la chemise, la rapporta et la plia tout au fond de sa boîte à jouets, pour l'y oublier définitivement.

Pour une fois, Dieu sait pourquoi, elle se souvint qu'il ne fallait pas laisser tomber le couvercle, aussi le ferma-t-elle bien soigneusement.

6.

Tiens ! L'homme à quatre pattes dans le caniveau. Yeux noirs à la recherche d'une ouverture. Courroies en toile formant un X sur son dos. Au-dessus de lui, les éclairs. Sur lui, la pluie. Et au tournant suivant, il regarde/ils regardent/ la chose regarde, car il/ils/la chose sait/savent qu'il arrive avec une douleur dans la tête. Elle jette un coup d'œil à l'endroit où l'orage rencontre la terre, là où naît la boue, essuie les éclaboussures de son manteau, hume l'air, voit la tête et les épaules de l'homme prendre le virage, se retire.

L'homme trouve l'égout ouvert ; il s'y glisse.

À moins d'un mètre, il alluma sa lampe de poche, pour éclairer le plafond. Puis il se tint sur le chemin qui longeait la boue, adossé contre le mur. Tout en s'épongeant le front sur la manche kaki de sa chemise, il secoua la tête pour chasser les gouttelettes d'eau de ses cheveux et s'essuya les mains sur son pantalon.

Pendant quelques instants, il se contenta de grimacer. Puis, plongeant la main dans une gibecière, il retira un tube de comprimés, en avala un. Les coups de tonnerre qui résonnaient partout autour de lui, le firent jurer en se tenant les tempes. Le vacarme ne cessa pas pour autant, alors, il se laissa tomber sur les genoux, secoué par les sanglots.

Le niveau de la boue se mit à monter dans le fossé central. Il le vit à la lumière de la torche et se redressa pour s'enfoncer un peu plus avant, d'un pas titubant, jusqu'à ce qu'il arrive à une espèce de plate-forme. La puanteur y était plus forte, mais il avait la place de s'asseoir en s'adossant contre le mur, ce qu'il fit. Il éteignit la torche.

Au bout d'un moment, les effets du comprimé commencèrent à se faire sentir, et il soupira.

Vois comme est faible ce qui est venu parmi moi.

Il dégrafa l'étui de son revolver dont il poussa le cran de sûreté.

Il m'a entendu et connaît la peur.

Puis entre les grondements du tonnerre, il n'y eut plus que le silence. Il resta là assis, une heure peut-être, avant de sombrer dans une légère torpeur.

Ce qui le réveilla fut peut-être un bruit. Dans ce cas, il avait été trop faible pour être perçu et enregistré par sa conscience.

Il est réveillé. Comment se fait-il qu'il puisse m'entendre ? Dites-moi comment se fait-il qu'il puisse m'entendre ?

— Je-vous entends, dit-il, et je suis armé — son attention se portant automatiquement sur l'arme qui se trouvait à ses côtés, tandis que son doigt trouvait la détente.

(Image d'un pistolet et sentiment de dérision, quand huit hommes tombent, avant qu'il n'ait armé sur un alvéole vide.)

De la main gauche, il ralluma la torche et balaya les alentours. Il y eut plusieurs étincelles opalescentes dans un coin.

À manger ! pensa-t-il. Il faudra que j'avale quelque chose avant de retourner au bunker. Ceux-là feront l'affaire.

Vous ne me mangerez pas.

— Qui êtes-vous ? interrogea-t-il.

Pour vous je suis des rats. Vous pensez à une chose connue sous le nom de Manuel de survie des forces armées où l'on explique qu'il faut d'abord couper l'une de mes têtes car c'est là que se trouve le poison, puis inciser le ventre et prolonger cette entaille le long de chaque patte. Après quoi, on peut retirer la peau, puis on ouvre le ventre que l'on vide, on brise en deux la colonne vertébrale, et il ne reste plus qu'à faire griller les deux moitiés après les avoir embrochées sur des bâtonnets.

— Parfaitement exact, dit-il. Vous dites que vous êtes « des rats » ? Je ne comprends pas. Pourquoi ce pluriel ? C'est ça que je ne saisis pas.

Je suis nous tous.

Il continua à fixer les yeux qui se trouvaient à huit, dix mètres de lui.

Je sais comment vous m'entendez maintenant. Il y a de la souffrance en vous. C'est ce qui, d'une certaine façon, vous permet d'entendre.

— J'ai des bouts de métal dans la tête. C'est quand mon bureau a explosé. Encore une chose que je ne comprends pas bien, mais je crois saisir le rapport.

Oui. En fait, je vois que l'un des morceaux les plus proches de la surface ne va pas tarder à percer et à sortir. Il faudra donc que vous déchiriez la peau avec vos griffes pour le retirer.

— Je n'ai pas de griffes... Ah ! si, mes ongles ! C'est sûrement pour cela que j'ai mal à la tête. Encore un morceau qui s'apprête à sortir. Heureusement que je peux me servir de mon couteau. La fois où il a fallu en faire sortir un avec les ongles ça a été horrible.

Qu'est-ce qu'un couteau ?

(De l'acier, pointu et brillant, avec un manche.)

Où se procure-t-on un couteau ?

— On en a un, ou bien on en trouve un, ou bien on l'achète, ou bien on le vole, ou on le fabrique.

Moi, je n'en ai pas, mais j'ai trouvé le vôtre. Je ne sais ni en acheter un, ni le voler, ni le fabriquer. Alors, je vais prendre le vôtre.

Il y eut encore plus d'étincelles opalescentes ; encore, toujours. Elles se dirigeaient lentement vers lui qui savait que son revolver était inutile.

Puis une terrible douleur lui transperça la tête, des éclairs blancs l'aveuglèrent totalement. Lorsque ce fut fini, il était cerné par des milliers de rats, là, partout. Il bougea sans réfléchir.

Il sortit la grenade de son ceinturon, la décapsula et la lança dans le tas.

Pendant trois secondes il ne se passa rien, sauf qu'ils continuaient à approcher.

Puis survint une couronne solaire aveuglante, qui se maintint plusieurs minutes sans décroître. Phosphore blanc. Suivit le napalm. Il se réjouit intérieurement en les voyant brûler, couiner, se déchirer entre eux. Une part de lui du moins riait en coin. Les rats battirent en retraite mais une nouvelle douleur

vint lui transpercer la tête. Du côté de la tempe gauche surtout, comme un violent martèlement.

Ne recommencez pas ça je Vous prie. Je ne m'étais pas rendu compte que Vous étiez cette chose que Vous êtes.

— Un peu que je vais recommencer si vous essayez encore une tentative de ce genre.

Je ne le ferai plus. Je Vous apporterai de les rats à manger. Mais délivrez-moi de Votre colère.

— Très bien.

Combien de les rats désirez-vous ?

— Ça devrait aller avec six.

Ils seront délicieusement dodus.

On les lui apporta, il les décapita, les prépara, puis les fit rôtir sur le sterno-réchaud qu'il avait dans son sac.

Si vous voulez encore de les rats, je peux Vous en apporter autant que Vous le souhaitez.

— Non, merci, j'en ai assez, dit-il.

C'est bien sûr ? Encore six, non ?

— Ça ira pour l'instant.

Vous allez rester là jusqu'à la fin de l'orage ?

— Oui.

Et après. Vous partirez ?

— Oui.

Revenez me voir un de ces jours, je Vous prie. Il y aura toujours d'autres rats pour Vous restaurer. J'espère bien vous revoir en ces lieux.

... Et délivrez-nous de Votre colère, ô chose que dans Votre souffrance Vous appelez Carl Lufteufel.

— Peut-être, dit-il avec un sourire.

7.

Dans sa voiture, Tibor McMasters allait fièrement, non sans panache, tiré par sa vache fidèle. Les kilomètres de maigres pâturages et de plats pays hérissés de chaume à la fois tenace et sec défilaient à grand fracas au rythme des aspérités du sol. La terre était devenue stérile, impropre à la culture. Tibor, lui, se réjouissait au fur et à mesure qu'il avançait. Il avait finalement entrepris son Pilg et ce serait un succès ; il le savait.

Il ne redoutait pas particulièrement les coupeurs de bourse, ni les bandits de grands chemins, en partie parce que nul ne se souciait des grands chemins... C'est en raisonnant qu'il parvenait à conjurer sa peur. Si cette voie n'était pas fréquentée, pourquoi y aurait-il des bandits ?

— Oh ! Amis ! déclama-t-il, traduisant les premiers mots du *An Die Freunde* de Schiller.

— Point ces accents ! Chantons plutôt les...

Mais il dut s'arrêter, il avait oublié la suite.

Nom de Dieu ! se dit-il rageusement, tout surpris de ce trou de mémoire.

Le soleil dardait ses rayons, brûlants, comme les vairons virevoltant dans les ressacs métalliques tels les hauts et bas cycliques de la réalité. Il toussa, cracha et continua.

Proximité sensuelle du délabrement général. Même les herbes folles n'y échappaient pas. Abandon. Personne ne s'en souciait. Personne n'agissait.

Oh, Freunde, pensa-t-il. *Nicht diese Töne. Sondern...*

Et s'il y avait des bandits de grands chemins invisibles pour l'instant, par quelque mutation ? Non. C'était impossible. Il se cramponna à cette certitude. Envers et contre tout. Il n'avait rien à craindre des hommes : la seule menace venait de la désolation environnante. Par exemple, il redoutait l'éventualité fort possible d'une rupture de terrain sur la route. Quelques

grosses ornières, et la voiture n'y résisterait pas. Il pourrait fort bien mourir dans la caillasse. Pas la mort idéale, se dit-il. Mais pas la pire non plus.

Des troncs d'arbres bloquaient le passage un peu plus loin. Il ralentit, clignant et louchant contre la lumière pour distinguer l'obstacle.

Des arbres, conclut-il, abattus au début de la guerre. Que personne n'a songé à retirer.

Il atteignit dans sa voiture le premier arbre. Dans les cailloux et la poussière, on distinguait une sorte de piste contournant les souches. La déviation rejoignait la route un peu plus loin. S'il avait été à pied, ou à vélo... mais il se trouvait dans son lourd équipage, bien trop large pour emprunter cette piste.

— Nom de Dieu ! dit-il.

Il arrêta la voiture, et écouta le vent siffler tristement dans les branches des arbres morts. De voix humaines, point. Quelque part au loin, une sorte de jappement, peut-être un chien, sinon, un grand oiseau. Couac-Couac-Couac, percevait-il. Il cracha par-dessus bord et une fois encore étudia la piste. Je peux peut-être y arriver, se dit-il.

Et si la voiture ne résistait pas à l'épreuve ?

Il agrippa le levier et redémarra, quittant la route impraticable pour emprunter la piste caillouteuse. Les roues s'emballèrent dans un vrombissement dangereusement aigu, et un nuage de poussière brune s'éleva en sifflant vers le ciel, comme un geyser.

La voiture s'était ensablée.

Il n'était pas allé bien loin, constata-t-il. Mais voilà que soudain une peur sauvage, à la limite de la nausée, s'emparait de lui. Il sentit l'amertume monter en lui. Tandis que la morsure brûlante de l'humiliation tenaillait son corps. Flancher si vite : il était vexé. Et si quelqu'un le voyait ainsi, coincé sur le bas-côté d'une route bloquée. Il rigolerait, pensa-t-il. À mes dépens. Sans s'arrêter. Non, il viendrait sûrement à mon secours. Après tout, ce serait idiot de se moquer. Serais-je devenu si pessimiste à l'égard du genre humain ? Bien sûr qu'il m'aiderait. Pourtant, le rouge de la honte marquait encore ses oreilles. Pour oublier un peu son triste sort, il sortit une carte routière toute chiffonnée et

pleine de graisse, qu'il consulta avec l'arrière-pensée d'y trouver quelque chose d'intéressant pour lui.

Il fit le point de sa situation. Une goutte d'eau dans l'océan, et encore, j'ai fait tout juste quarante ou cinquante kilomètres.

Pourtant l'environnement n'avait plus rien à voir avec ce qu'il avait connu à Charlottesville. Un autre monde, à moins de cinquante kilomètres... l'un des milliers d'univers dissemblables qui naviguent à travers l'espace et le temps sidéral, peut-être. Sur la carte, ici et là, des noms qui jadis eurent une signification. Mais aujourd'hui, ce n'était plus qu'une carte lunaire, avec des cratères. La terre excavée jusqu'à la roche de fond en de vastes marmites de géants. Presque en dessous du niveau du sol, là où le basalte est roi.

Il effleura la vache de son fouet et enclencha la marche arrière. Les dents serrées, il se balançait ainsi d'avant en arrière, accompagnant le manche qu'il manœuvrait alternativement dans un sens, puis dans l'autre. La voiture en trembla, comme si on la livrait à la fureur des éléments déchaînés.

Nuages de poussière et odeur d'huile surchauffée... et puis plus rien. Il grogna en coupant le contact.

Ainsi donc, c'est ici que je mourrai, déclara une partie de lui-même aussitôt interrompue par un petit rire moqueur. Lui-même se moquant de son propre sort et de sa triste destinée. Il n'avait besoin de personne. Il était assez grand pour se couvrir tout seul de ridicule.

Il brancha le porte-voix de détresse. Alimenté par l'énorme batterie d'accumulateurs de la voiture, le haut-parleur cracha. On entendit d'abord sa respiration, puis sa voix :

— Écoutez tous, déclara-t-il et sa voix amplifiée retentit aux alentours. Je m'appelle Tibor McMasters et je suis en Pilg officiel pour le compte des Serviteurs de la Colère, S.A. Je suis en panne. J'ai besoin d'un coup de main.

Il coupa le haut-parleur et écouta. Rien, que le murmure du vent dans les herbes folles, à droite. Et partout, la sourde luminosité orange du soleil.

Une voix. Il a entendu une voix. Nettement.

— Au secours ! cria-t-il dans le haut-parleur. Je paierai en monnaie sonnante. D'accord ?... Dites, c'est d'accord ?

Il se remit à écouter. Et cette fois il entendit plusieurs voix, très aiguës comme des cris dont l'écho allait se fondre dans le frémissement de la végétation.

Il sortit ses jumelles pour mieux scruter les alentours. Rien. Que la morne plaine aride et désolée. Quelques grandes taches rouges et autres scories encore visibles, mais maintenant la plupart des ruines étaient ensevelies sous la terre ou le chiendent. Et puis là-bas, très loin, un robot cultivait le sol. Il labourait avec le crochet métallique soudé à sa ceinture, vestige récupéré sur quelque machine au rebut. Il ne leva même pas la tête, indifférent qu'il était au sort d'un humain. Comment pourrait-il se sentir concerné par le monde des vivants, lui qui n'en n'avait jamais fait partie ? Le fermier-robot continua donc à labourer le sol dur de son crochet rouillé ; son corps lui aussi rongé par la rouille pliait sous le dur labeur accompli lentement, silencieusement, sans une plainte.

C'est alors qu'il les vit. Les responsables du bruit. Ils étaient une vingtaine qui galopaient vers lui à travers la campagne ravagée ; vingt petits garçons tout noirs qui sautaient et couraient en lançant des ordres stridents à droite et à gauche, groupés comme s'ils étaient tous enfermés dans une même cage sans toit.

— Où allez-vous, Fils de la Colère ? gazouilla le premier, tout en se frayant un chemin dans l'enchevêtrement des décombres et autres détritrus.

C'était un petit Bantou vêtu de haillons rouges et rapiécés. Bondissant et sautant comme un pantin, il atteignit la voiture ; un large sourire découvrit la blancheur de ses dents.

— Vers l'ouest ; répondit Tibor, toujours à l'ouest. Mais je suis coincé ici.

Maintenant les autres enfants surgissaient à leur tour. Ils firent un cercle autour de la voiture échouée là. Incroyable exemple de complète anarchie et de folle exubérance que cette bande de gamins qui déboulaient, se bagarraient, tombaient et se pourchassaient comme des fous.

— Combien d'entre vous ont commencé leur instruction ? demanda Tibor.

Silence gêné, tout à coup. Échange de regards coupables, mais point de réponse.

— Aucun ?

Tibor était stupéfait. À même pas cinquante kilomètres de Charlottesville, bon Dieu, pensa-t-il. Flancher ainsi comme une vieille machine rouillée.

— Comment espérez-vous vous adapter à la volonté cosmique ? Comment pensez-vous réussir à percer les voies divines ?

Ses mains artificielles désignèrent alors l'un des enfants, le plus proche.

— Est-ce que tu te prépares constamment à la vie à venir ? Est-ce que tu songes constamment à la pénitence et à la purification ? Est-ce que tu as renoncé à la viande, au sexe, aux distractions, aux gains financiers, à l'éducation, aux loisirs ?

Leurs rires et leurs jeux intempestifs constituaient une réponse éloquente à ces questions.

— Têtes de linottes, lança-t-il avec mépris, écoeuré ; puis il ajouta sèchement. En tout cas, tirez-moi de là que je puisse continuer ma route. C'est un ordre !

Les enfants firent groupe derrière la voiture et poussèrent. Mais l'équipage se heurta contre le premier arbre, refusant d'aller plus avant.

— Passez devant, dit Tibor, et soulevez. Allez, tous en même temps !

Ils s'exécutèrent docilement, sans rien perdre de leur gaieté. Lui réenclencha la marche avant. La voiture tressaillit, franchit le premier arbre, mais s'arrêta à mi-chemin du second.

Une minute après, il le passait d'un bond et attaquait le troisième. La voiture ainsi propulsée dans les airs, nez en avant vers le ciel, émit un gémissement, grogna, puis laissa échapper du moteur un mince ruban de fumée bleue.

Il avait maintenant une vue panoramique. Partout alentour, des fermiers, robots ou humains, travaillaient aux champs. Mince couche de terre sur les ruines. Rares pousses de blé rachitique et malingre. Jamais il n'avait vu un sol si terriblement ingrat. Le métal affleurait presque, déjà perceptible sous la voiture. Il les voyait, hommes et femmes au

dos courbé, arroser leurs maigres récoltes avec de vieilles boîtes de conserve récupérées dans les ruines. Un bœuf tirait une charrette primitive.

Dans un autre champ, les femmes semailles à la main. Elles avançaient lentement, bêtement, victimes de l'ankylostome transmise par le sol, car elles allaient nu-pieds. Les enfants n'avaient apparemment pas encore contracté cette forme redoutable d'anémie, ce qui ne saurait cependant tarder. Levant les yeux vers le ciel nuageux, il remercia le Dieu de Colère de lui avoir épargné cette calamité. Nul n'est à l'abri des épreuves les plus douloureuses. Trempée à pareil creuset, l'âme de ces hommes et de ces femmes devait sortir singulièrement purifiée. Un bébé reposait à l'ombre, à côté de sa mère à demi assoupie. Les mouches couraient sur ses paupières. La mère respirait lourdement, bouche ouverte. La blancheur malsaine de sa peau avait des reflets de papier mâché. Ventre proéminent, encore enceinte. Une âme éternelle de plus qu'il faudrait sortir de sa turpitude. Ses seins lourds et flasques tanguaient et brimbalaient lorsqu'elle remuait dans son sommeil, débordant de sa blouse sale.

Après l'avoir aidé, lui, sa voiture et la Holstein, à franchir les souches, vestiges de ce qui fut des arbres, les jeunes garçons déguerpirent.

— Attendez, dit Tibor, revenez. Je vais vous poser des questions et vous répondrez. Vous connaissez le b.a.ba du catéchisme ?

Regard inquisiteur.

Les enfants revinrent les yeux baissés et formèrent un cercle silencieux autour de lui. Une main se leva, puis une autre.

— Premièrement, dit Tibor : *Qui êtes-vous ?* Vous êtes une parcelle minuscule du plan cosmique. Deuxièmement : *Qu'êtes-vous ?* Un tout petit grain dans un système tellement immense qu'il dépasse notre compréhension. Troisièmement : *Quel est le but de votre vie ?* L'accomplissement de ce qui est exigé par les forces cosmiques. Quatrièmement : *Qu'est-ce...*

— Cinquièmement, marmonna l'un des garçons : *Où êtes-vous allé ?* Par des chemins sans fin ; chaque tour de roue vous fait progresser ou bien vous accable, répondit-il de lui-même.

— Sixièmement, cria Tibor : *Qu'est-ce qui détermine la direction que vous prendrez à la prochaine étape ?* Votre conduite en cette existence. Septièmement : *Qu'elle est la conduite juste ?* La soumission aux forces éternelles du Deus irae qui constituent le plan divin. Huitièmement : *Quelle est la signification de la souffrance ?* Elle purifie l'âme. Neuvièmement : *Quelle est la signification de la mort ?* Elle délivre l'individu de cette existence, afin qu'il puisse gravir un nouvel échelon de l'échelle. Dixièmement :

Tibor s'interrompit net à cet instant. Une silhouette d'adulte approchait de la voiture. Instinctivement, la Holstein baissa la tête, faisant mine, ou essayant effectivement de paître l'herbe amère.

— Il faut qu'on parte, gazouillèrent les enfants noirs. Au revoir !

Sur quoi ils déguerpirent ; l'un d'eux marqua un temps d'arrêt, le temps de se retourner pour crier à Tibor :

— Ne parlez pas avec elle ! Ma mère dit qu'il faut jamais parler avec elle si on veut pas se faire avoir. Alors faites gaffe, hein !

— Compris, répondit Tibor.

Il frissonna. Il faisait sombre et le temps s'était rafraîchi comme si l'orage menaçait de ses foudres.

Il savait ce que c'était. Il le reconnaissait.

Il descendrait les rues en ruine vers le tas de pierres éparses et les colonnes, sa maison. On lui avait si souvent décrit les lieux. Chaque pierre était soigneusement répertoriée et figurait sur la grande carte, là-bas, Charlottesville. Il connaissait par cœur la rue qui menait jusqu'à l'entrée. Il savait comment les grandes portes reposaient à plat, fendues et cassées. Il savait à quoi ressemblaient les couloirs vides et sombres à l'intérieur. Il traverserait la vaste salle obscure, pleine de chauves-souris, d'araignées et d'échos sonores. Et il serait là. Le Grand C. Attendant silencieusement, attendant d'entendre les questions. Interrogations dont il faisait ses choux gras.

— Qui est là ? lui demanda la forme, manifestation féminine de l'extension péripatétique du Grand C.

La voix résonna encore ; une voix métallique, dure et pénétrante, totalement dépourvue de chaleur. Une voix énorme qu'on ne pouvait endiguer ; qui ne se tairait jamais.

Il avait peur, comme jamais auparavant il n'avait eu peur. Son corps s'était mis à trembler violemment. L'embarras le faisait s'agiter sur son siège tandis que ses yeux scrutaient la pénombre pour voir à quoi elle ressemblait. Impossible. Elle avait un visage en creux, qui n'avait pas daigné s'agrémenter d'une physionomie particulière, limitant la courtoisie d'usage à quelques embryons de traits à peine marqués. Encore une chose qui le glaça.

— Je suis... (déglutition bruyante trahissant sa peur, puis il reprit :) Je suis venu vous présenter mes respects, Grand C.

— Vous avez préparé des questions à me poser ?

— Oui !

Mensonge. Il avait espéré passer discrètement, sans déranger le Grand C, évitant du même coup une chose qui l'ennuyait.

— Vous m'interrogerez à l'intérieur, dit-elle en posant la main sur le bord de la voiture, et non pas ici.

— Je n'ai pas besoin d'entrer. Vous pouvez répondre à mes questions ici-même !

Il éclaircit sa voix voilée par l'émotion, avala sa salive et réfléchit à la première question : il les avait notées par écrit et emportées avec lui, au cas où... Heureusement aussi que le père Handy l'avait prévenu. Elle finirait par l'entraîner à l'intérieur, mais il était bien décidé à gagner un maximum de temps.

— Comment avez-vous été conçu, créé ? demanda-t-il.

— C'est la première question ?

— Non, dit-il rapidement ; certainement pas.

— Je ne vous connais pas, déclara d'une voix fêlée et aiguë la ramification mobile de l'ordinateur géant, êtes-vous d'un autre secteur ?

— Charlottesville.

— Êtes-vous venu par ici pour m'interroger ?

— Oui.

Encore un mensonge. L'un de ses extenseurs manuels alla vérifier que le derringer 22 à un coup que le père Handy lui avait donné se trouvait toujours dans la poche de son manteau.

— Je suis armé, dit-il.

— Vraiment ?

Le ton était méprisant, mais le sarcasme avait un côté abstrait.

— Je ne me suis encore jamais servi d'un pistolet, dit Tibor. Nous avons des balles mais je ne sais pas si elles marchent encore.

— Comment vous appelez-vous ?

— Tibor McMasters. Je suis un incomplet. Je n'ai ni bras ni jambes.

— Phocomélie, diagnostiqua le Grand C.

— Comment ? bredouilla Tibor.

— Vous êtes jeune, je vous vois assez bien. J'ai subi quelques dommages matériels pendant le Désastre, mais je n'ai pas totalement perdu la vue. À l'origine, je procédais visuellement pour les questions mathématiques. Ce qui gagnait du temps. Mais je vois que vous portez l'habit militaire. Où vous êtes-vous procuré ces vêtements ? Votre tribu ne fabrique tout de même pas ce genre de choses, j'imagine.

— Non, c'est un uniforme militaire. D'après sa couleur, il s'agit des Nations Unies, je pense !

D'une voix rauque et tremblante il réussit à ajouter :

— Est-il exact qu'à l'origine vous soyez un produit du Dieu de Colère ? Qu'il vous a conçu et fabriqué pour réduire le monde en poussière ? Pouvoir terrible et soudain des atomes ! Que vous avez inventé et livré au monde les atomes, altérant ainsi le dessein originel de Dieu ? Nous savons que c'est vous, acheva-t-il, mais nous ignorons comment.

— C'est votre première question ? Je ne vous le dirai jamais. La réponse est trop terrible pour que vous la connaissiez. Luftaufel était fou. Il m'a fait commettre des folies.

— D'autres hommes que le Deus irae sont venus vous voir. Vous voir et vous écouter.

— Voyez-vous, dit le Grand C, cela fait très longtemps que j'existe. Je me souviens de ce qu'était la vie avant le Désastre. Je pourrais vous raconter bien des choses à ce sujet. La vie alors était bien différente. Vous êtes barbu et vous chassez des animaux dans la forêt. Avant le Désastre, il n'y avait pas de

forêt. Rien que des villes et des fermes. Et les hommes étaient bien rasés. Et souvent, en ce temps-là, ils étaient habillés en blanc. C'étaient des savants, très intelligents. J'ai été fabriqué par des ingénieurs – une catégorie particulière de savants.

Un instant de silence, puis :

— Est-ce que le nom de Einstein vous dit quelque chose ?
Albert Einstein ?

— Non.

— C'était le plus grand savant de tous, mais il ne m'a jamais consulté parce qu'il est mort avant que j'existe. Eh bien, il y a des questions auxquelles je pourrais répondre que même lui n'a jamais pensé à me poser. Il y eut d'autres ordinateurs, mais aucun n'atteignit jamais mon niveau.

Tous les vivants à ce jour ont entendu parler de moi, n'est-ce pas ?

— Oui, dit Tibor, qui se demandait bien quand et comment il allait partir.

Elle/il l'avait pris au piège. Il perdait son temps à écouter son inévitable bavardage.

— Quelle est votre première question ? demanda le Grand C. Il était envahi par la peur.

— Voyons, dit-il, il faut que la formulation soit correcte.

— Vous avez sacrement intérêt à ce qu'elle le soit, remarqua le Grand C de sa voix dépourvue de toute émotion.

— Je vais commencer par la plus facile, dit Tibor, la gorge sèche.

De son extenseur manuel droit il alla attraper le formulaire dans sa poche de manteau et le tint devant ses yeux. Puis, prenant son souffle pour se donner du courage, il demanda :

— D'où vient la pluie ?

Silence.

— Vous le savez ? insista-t-il, tendu dans l'attente d'une réponse.

— À l'origine, la pluie vient de la terre, essentiellement des océans. Elle s'élève dans l'atmosphère selon un phénomène appelé « évaporation ». L'humidité des océans monte donc sous forme de minuscules gouttelettes. Parvenues à une altitude suffisante, celles-ci pénètrent dans un courant d'air froid. C'est à

ce moment qu'intervient la condensation. L'humidité se forme en ce que l'on appelle des gros nuages. Quand ils sont suffisamment nombreux, l'eau redescend sous forme de gouttes. Ce sont ces gouttes que vous nommez pluie.

Tibor se gratta le menton de son extenseur manuel gauche :

— Hum ! je vois, vous êtes bien sûr ?

Ça lui rappelait quelque chose de connu. Peut-être en des temps meilleurs l'avait-il appris, autrefois...

— Question suivante !

— Elle est plus difficile, prévint Tibor.

Le Grand C avait répondu pour la pluie, mais il ne pourrait sûrement pas connaître la réponse à cette question-ci.

— Dites-moi, reprit-il donc lentement, si vous le savez : Qu'est-ce qui tient le Soleil quand il se promène dans le ciel ? Pourquoi ne tombe-t-il pas par terre ?

La ramification mobile de l'ordinateur émit un sifflement bizarre, proche du rire.

— La réponse va vous étonner. Le Soleil ne bouge pas. Du moins ce que vous percevez comme un mouvement n'en est pas un. Ce que vous voyez en fait, c'est le mouvement de la Terre dans sa révolution autour du Soleil, sur orbite elliptique. C'est votre immobilité qui vous donne l'impression que le Soleil bouge, mais il n'en n'est rien. Les neuf planètes, y compris la Terre, gravitent ainsi autour du Soleil en décrivant des ellipses parfaitement régulières, et ce depuis plusieurs billions d'années. Ai-je répondu à votre question ?

Le cœur de Tibor se serra. Il finit par se ressaisir, sans réussir toutefois à surmonter les effets désagréables du chaud et froid qui venait d'ébranler son corps.

— Bon Dieu ! dit-il, à moitié pour lui-même, à moitié pour la créature féminine à la physionomie quasi inexistante qui se tenait à côté de la voiture.

— Enfin pour le principe, je vais vous poser la dernière de mes trois questions ! Vous ne pouvez absolument pas répondre à ceci. Aucune créature vivante ne le saurait. Comment a commencé le monde ? Vous voyez bien, vous ne préexistiez pas au monde. Par conséquent il est impossible que vous le sachiez.

— Il y a plusieurs théories, dit calmement le Grand C. La plus satisfaisante étant l'hypothèse de la nébuleuse, selon laquelle...

— Pas d'hypothèse ! dit Tibor.

— Mais...

— Je veux des faits.

Plusieurs secondes passèrent, aucun d'eux ne parlait. Puis, la vague silhouette féminine s'ébranla enfin dans son imitation de vie :

— Prenez les fragments lunaires rapportés en 1969. Ils indiquent un âge...

— Conclusion purement intuitive.

— L'univers a au moins cinq billions...

— Non, coupa Tibor. Vous n'en savez rien. Vous ne vous en souvenez pas. La part de vous qui détenait la réponse a été détruite pendant le Désastre.

Il rit, d'un rire qu'il voulait assuré... Mais qui finalement trahit surtout son angoisse, avant de s'éteindre lamentablement.

— Vous êtes sénile, poursuivit-il d'une voix presque inaudible, comme un vieil homme mutilé par les radiations. Vous n'êtes qu'une coque « chitineuse » et creuse.

Il ignorait le sens de l'adjectif « chitineux », mais ce mot avait la faveur du père Handy, aussi l'utilisait-il également.

Ce moment crucial ébranla le Grand C.

Il n'est pas sûr, se dit-il intérieurement d'avoir répondu à la question. Le doute altérait un peu la voix de l'ordinateur quand il dit :

— Venez en bas avec moi, vous me montrerez la bande de mémoire abîmée ou manquante.

— Comment pourrais-je vous montrer une bande qui manque ? fit remarquer Tibor avec un rire sonore qui fit mouche.

— Je suppose que vous avez raison sur ce point, marmonna le Grand C.

La silhouette féminine hésita un instant puis s'écarta de la voiture et de la vache.

— Je veux me nourrir de vous, dit-il, descendez que je puisse vous dissoudre, comme je l'ai fait avec les autres, ceux qui vous ont précédés en ces lieux.

— Non.

Tibor envoya ses mécanismes de préhension manuelle à l'intérieur de sa poche de manteau, ramena le derringer qu'il braqua sur l'unité de contrôle, le cerveau, en riant une fois de plus.

— Vous êtes mort !...

— Pas de ça, dit le Grand C.

Sa voix avait repris du tonus.

— Que diriez-vous de me servir de gardien ? Si nous descendons vous verrez...

Tibor tira une fois. Le projectile rebondit sur la tête métallique de la ramification mobile avant d'aller se perdre. L'intéressée ferma les yeux, puis les rouvrit et observa longuement Tibor. Son regard se porta ensuite sur les alentours, incrédule, comme si elle ne savait pas ce qu'il convenait de faire. Avec une grimace, elle s'écroula progressivement pour atterrir enfin dans les herbes.

Tibor rassembla ses quatre extenseurs au-dessus de lui, l'empoigna et souleva, ou plutôt essaya de soulever. Et zut ! Il ne vaut plus rien de toute façon, même si j'arrivais à le soulever, déclara-t-il. Et la foutue vache ne pourrait jamais tirer une telle masse inerte.

Il effleura la croupe de l'animal. C'était le signal... la vache se mit lourdement en route, en remorquant sa voiture. Je m'en suis tiré, se dit-il intérieurement. La bande des enfants noirs reflua pour lui laisser le passage. Ils avaient assisté à tout l'affrontement entre lui-même et le Grand C. Pourquoi ne les dissout-il pas, eux ? se demanda Tibor. Bizarre...

La vache rejoignit la route au-delà des arbres abattus et poursuivit lentement son chemin. Des mouches l'agaçaient mais là elle les ignore, comme si elle aussi avait conscience de la dignité qu'impliquait un triomphe.

8.

La vache grimpait de plus en plus haut, suivant une ravine escarpée, entre deux coteaux rocailleux. D'imposantes racines faisaient saillie çà et là sur des vieilles souches. La vache longeait le lit d'une rivière asséchée, méandre après méandre.

Après un moment, les brumes commencèrent à se lever autour de Tibor. Arrivée au sommet, la vache marqua un temps d'arrêt, respira profondément et se retourna pour contempler le chemin parcouru.

Quelques gouttes de pluie empoisonnée ébranlèrent les feuilles alentour. Le vent se remit à souffler dans les grands arbres morts longeant la crête. Tibor effleura la croupe devant lui et une fois de plus la vache se remit en route.

Il se retrouva brutalement sur une étendue rocheuse envahie par le plantain et les pissenlits, auxquels s'ajoutaient toutes les mauvaises herbes à présent desséchées. Ils arrivèrent à une clôture en ruine, brisée et pourrie. Avait-il suivi la bonne route ? Tibor sortit l'une de ses cartes et l'étudia attentivement. Il la tenait devant ses yeux, comme un rouleau oriental. Si, c'était bien ça. Il rencontrerait bientôt les tribus du Sud, et de là...

La vache et la voiture passèrent la clôture et se retrouvèrent enfin devant un puits désaffecté, à moitié comblé par la terre et les cailloux. Le cœur de Tibor battit plus vite en proie à une excitation. Qu'y avait-il après ? Les vestiges de ce qui avait été un bâtiment, poutres affaissées, vitres brisées, quelques fragments de meubles éparpillés dans le voisinage immédiat. Un vieux pneu d'automobile à moitié fondu et craquelé. De vieux chiffons humides entassés sur une carcasse de sommier rouillée et tordue. À la lisière du champ, un bouquet d'arbres centenaires. Troncs sans vie, inertes et desséchés d'où partaient de maigres branches noircies et dépourvues de feuilles. D'autres cassées, fichées dans le sol dur. Rangée après rangée, des arbres

morts, courbés, pliés, déracinés du sol rocailleux par ce vent qui n'en finissait pas de souffler.

Tibor guida la vache à travers le champ jusqu'au verger d'arbres morts. Le vent lui restait inlassablement contraire, rabattant sans trêve sur lui les brumes pestilentielles, dans les narines, sur le visage. Sa peau en était trempée et luisante. Il toussa et pressa la vache d'accélérer le rythme ; l'animal obtempéra en tremblant, trébuchant sur les cailloux et les mottes de terre.

— Ho ! dit Tibor en tirant les rênes.

Il passa un long moment à contempler le vieux pommier tout desséché, incapable d'en détacher les yeux. Le spectacle de cet arbre séculaire, seul survivant de ce verger, exerçait sur lui un mélange de fascination et de répulsion... L'unique rescapé, pensa-t-il. Tous les autres arbres avaient perdu la bataille... tandis que lui se cramponnait toujours à la précarité de cette pseudo-vie.

Il paraissait dur, dénudé. Quelques rares feuilles foncées pendaient des branches avec des pommes ridées et desséchées par le vent et la brume. Elles étaient restées là, oubliées, abandonnées. Autour des arbres, la terre semblait craquelée, aride. Cailloux et tas de feuilles mortes en décomposition.

Tendant son extenseur avant droit, Tibor cueillit une feuille de l'arbre pour l'examiner. Qu'est-ce que j'ai entre les mains ? se demanda-t-il. L'arbre oscilla de façon inquiétante. Les branches tordues s'entrechoquèrent. Leur puissant murmure fit reculer Tibor.

La nuit tombait. Le ciel s'était définitivement obscurci. Une bourrasque glaciale s'abattit sur lui qui en fut presque retourné sur son siège. Tibor frissonna. Il se raidit pour faire front, blotti dans son grand manteau. En dessous, la vallée disparaissait dans l'ombre, sombrant dans les ténèbres de la nuit.

Dans l'obscurité et la brume, l'arbre prit un air sinistre. Quelques feuilles se détachèrent, emportées par le tourbillon du vent. L'une d'elles frôla même la tête du Tibor. Il voulut l'attraper mais elle lui échappa et se perdit. Il en ressentit subitement une terrible fatigue, mêlée d'effroi. Il faut que je quitte cet endroit, se dit-il, et il donna le signal du départ à la

vache. C'est alors qu'il vit la pomme et tout en fut changé. Tibor mit en marche la radio à piles installée dans la voiture derrière lui.

— Père, dit-il, je ne peux pas continuer.

Il attendit, mais le récepteur de l'appareil émetteur ne lui transmit que le crachement des parasites. Aucune voix. Il chercha un moment à capter d'autres longueurs d'ondes, dans l'espoir d'attraper quelqu'un quelque part. Tibor, le malchanceux, pensa-t-il. Un monde, tout un monde de souffrance. Ce fardeau qu'il me faut porter, ce fardeau si lourd trop lourd. Et mon cœur qui se brise.

C'est toi qui l'as voulu. Tu voulais être heureux, pour l'éternité... ou bien connaître la douleur éternelle. Comme ça, tu auras trouvé la douleur sans fin. Perdu là, au coucher du soleil, à plus de quarante kilomètres de chez toi. Où vas-tu aller maintenant ? Appuyant sur le bouton de son micro, il gémit :

— Père Handy, je n'en peux plus. Il n'y a rien d'autre ici que ce qui est mort. Tout est mort. Vous me recevez ?

Il écouta en se réglant sur la longueur d'ondes du père Handy. Rien. Des parasites. Pas de voix. La pomme du pommier luisait dans la pénombre. Elle semblait noire maintenant, mais ce n'était qu'une impression, elle était rouge, bien sûr. Probablement pourrie, se dit-il. Pas la peine de la manger. Pourtant, elle veut que je la mange.

C'est peut-être un arbre magique. Moi, je n'en ai jamais vu, mais le père Handy en parle souvent. Même que si je mange la pomme, il se passera quelque chose de bien. Les chrétiens, le père Abernathy par exemple, diraient que cette pomme, c'est le mal, un produit de Satan, et que si on mord dedans, on commet un péché. Mais nous n'y croyons pas. De toute façon, c'était il y a longtemps et dans un autre pays. Et puis il n'avait rien mangé de la journée. Il était affamé. Je vais la cueillir, se dit-il. Mais je ne la mangerai pas. Il tendit un extenseur manuel vers la pomme et quelques secondes après, il la tenait devant ses yeux, éclairée par la lumière de son casque de mineur. D'une certaine façon, elle paraissait importante. Pourtant...

Quelque chose remua à la limite de son champ visuel, il leva rapidement les yeux.

— Bonsoir, dit la plus maigre des deux formes. Vous n'êtes pas d'ici, semble-t-il ?

Les deux formes approchèrent de la voiture et restèrent debout en pleine lumière. Deux jeunes mâles grands et minces, calleux et gris-bleu comme de la cendre. Celui qui avait parlé leva la main en signe de salut. Six ou sept doigts, avec des articulations supplémentaires.

— Bonjour ! dit Tibor.

L'un avait une hache assez petite. L'autre ne portait que ses pantalons et les restes d'une chemise en grosse toile. Ils devaient bien mesurer un mètre quatre-vingts. Pas de chair, rien que des os, anguleux et de grands yeux curieux ornés de lourdes paupières. Il s'était incontestablement produit des changements internes, structure cellulaire et métabolisme radicalement différents, aptitude à tirer profit des sels chauds, système digestif modifié. Tous deux fixaient Tibor avec intérêt.

— Dites, fit l'un d'eux, vous êtes un humain ?

— C'est exact, répondit Tibor.

— Je m'appelle Jackson.

Le jeune homme tendit sa longue main bleue et calleuse que Tibor serra maladroitement de son extenseur avant droit.

— Et voici mon ami Earl Potter.

Tibor serra la main de Potter.

— Enchanté, dit Potter.

Ses lèvres squameuses et rugueuses se crispèrent un peu :

— Est-ce qu'on peut jeter un coup d'œil à votre véhicule ? la voiture où vous êtes attaché ? On n'a jamais vu un truc comme ça !

Des mutants, se dit Tibor. De l'espèce des lézards. Il réussit à dominer un frisson d'aversion, puis à sourire.

— Je veux bien vous laisser regarder ce que j'ai, mais je ne peux pas vous faire cadeau de ma voiture. Je n'ai ni bras ni jambes à part ces pinces !

— Ouais, acquiesça Jackson. C'est ce qu'on voit.

Il flanqua une claque sur le flanc de la vache qui releva la tête en meuglant. Dans la pénombre, elle balançait la queue de droite à gauche.

— À quelle vitesse est-elle capable de vous tirer ?

— Suffisamment vite.

Il tenait le pistolet à un coup dans sa pince avant gauche, s'ils tentaient de le tuer il en descendrait un. Mais pas les deux.

— Je suis installé à quelque cinquante kilomètres d'ici. Un endroit que l'on appelle Charlottesville. Vous avez entendu parler de nous ?

— Bien sûr, dit Jackson. Combien êtes-vous là-bas ?

Tibor répondit prudemment :

— Cent cinq.

Il gonflait volontairement le chiffre. Plus sa colonie serait importante, plus ils hésiteraient à le tuer. Après tout, il pourrait bien s'en trouver un parmi les cent cinq, qui vienne réclamer vengeance.

— Comment avez-vous survécu ? demanda Potter. Tout ce secteur a été durement frappé, je crois ?

— Cachés dans les mines, dit Tibor. Nos ancêtres. Ils se sont enfouis profondément quand le Désastre a commencé. Nous sommes assez bien installés. Nous produisons nous-mêmes notre nourriture en cultivant dans de grands réservoirs, nous avons quelques machines, des pompes, des compresseurs et des générateurs électriques. Des tours à bras, des métiers à tisser.

Il omit de préciser qu'à présent les générateurs fonctionnaient manuellement et que la moitié seulement des réservoirs était encore utilisable. Au bout de quatre-vingt-dix ans, le métal et le plastique ne valaient plus grand-chose, malgré les rapiécages multiples et les réparations constantes. Tout était usé jusqu'à la corde, et se détraquait.

— Dis donc, fit Potter, c'est Dave Hunter qui va avoir l'air malin !

— Dave ? Le Gros Dave ?, dit Jackson.

— Dave affirme qu'il ne reste plus de véritables humains à l'extérieur de ce secteur !

Il toucha le casque de Tibor de façon bizarre.

— Nous sommes installés à une heure d'ici en tracteur, notre tracteur de chasse s'entend. Earl et moi étions partis pour chasser des lapins géants. La viande est bonne, mais ils sont durs à avoir. Font dans les douze kilos.

— Quelle arme utilisez-vous ? Pas cette hache je suppose !

Rire de Potter et Earl.

— Regardez ça un peu !

Potter sortit une longue tige de cuivre de son vêtement. Elle se glissait juste à l'intérieur du pantalon le long de sa jambe mince et creuse comme un bambou.

Tibor examina la canne. Elle était travaillée à la main. Du cuivre tendre soigneusement alésé et dégauchi. En forme de bec d'un côté. Le regard de Tibor se porta vers le bas. De l'autre côté, une minuscule épingle métallique placée dans un bloc d'une substance transparente.

— Comment ça marche ? demanda-t-il.

— Fonctionnement manuel, répondit Potter, comme une sarbacane. Mais une fois que la flèche est lancée, elle suit sa cible définitivement. Il faut imprimer le mouvement initial.

Rire de Potter.

— Je m'en charge. Je souffle un bon coup.

— Intéressant, dit Tibor avec une désinvolture étudiée.

Il scruta les deux visages gris-bleu.

— Beaucoup d'humains dans les environs ?

— Que dalle, ou presque, marmonnèrent-ils en chœur.

— Que diriez-vous de rester un moment parmi nous ? Le Vieux sera ravi de vous accueillir. Vous êtes le premier humain qu'on voit ce mois-ci ! Alors, c'est oui ? on s'occupera de vous, on vous nourrira, on vous apportera des animaux et des plantes froides, pendant une semaine, ça ira ?

— Désolé, dit Tibor. J'ai à faire. Mais si je passe par ici, au retour...

Il farfouilla dans le sac à outils et objets divers, à côté de lui.

— Vous voyez cette photo ?

Il leur tendait le malheureux bout de papier où se trouvait la photo de... de Carleton Lufteufel.

— Est-ce que vous reconnaissez cet homme ?

Potter et Jackson regardèrent attentivement la photo.

— C'est un humain, dit Potter. À vrai dire, pour nous vous avez tendance à tous vous ressembler.

Ils rendirent le document à Tibor.

— Mais peut-être que le Vieux saurait, dit Jackson. Venez avec nous, ça porte bonheur d'avoir un humain chez soi. Alors, c'est oui ?

— Non !

Tibor secoua la tête.

— Il faut que je continue. Il faut que je trouve cet homme.

La déception assombrit le visage de Jackson.

— Même pas un petit moment ? Pour la nuit seulement. On vous sortira plein de plats froids. Nous avons un très bon réfrigérateur plombé que le Vieux a installé.

— Vous êtes sûr qu'il n'y a pas d'humains dans la région ? demanda encore Tibor en s'apprêtant à partir.

Il redonna une tape sur la croupe de la vache.

— Nous avons pensé un moment qu'il n'y en avait plus du tout, nulle part. Une rumeur courait de temps à autre. Mais vous êtes le premier que nous voyons en deux ans.

Potter montra l'Ouest :

— Il y a une colonie de rolliers plus loin par là-bas.

Puis, désignant approximativement le Sud :

— Et deux tribus d'insectes également.

— Plus quelques coureurs, dit Jackson. Et au nord, il y a une espèce de race souterraine. Genre taupe. Ils creusent et n'y voient pas !

Potter et Jackson firent la grimace.

— Je ne peux pas les voir ceux-là, avec leurs trous et leurs tunnels. Et puis, la barbe !

Sourire.

— Chacun ses façons. Je suppose que nous autres lézards, on doit paraître un peu (un grand geste) « bizarres ».

Tibor :

— Quelle est cette histoire de pommiers ? Est-ce qu'il s'agit de l'arbre qui se trouve à l'origine de l'idée judéo-chrétienne du serpent dans le jardin d'Éden ?

— D'après nos déductions, le jardin d'Éden se trouve à quelque cent soixante-dix kilomètres d'ici, vers l'est, dit Jackson. Vous êtes donc chrétien, c'est cela ?

Tibor, hocha la tête.

— Et l'image que vous nous avez montrée...

— Une divinité chrétienne, dit Jackson.

— Non.

Tibor secoua vigoureusement la tête. Stupéfiant pensa-t-il. Ils n'ont pas l'air de savoir quoi que ce soit des s.o.w., ni de nous. Bof ! il est vrai que nous ne savions pas grand-chose sur eux.

Le troisième lézard approcha :

— Salut à vous, naturel ! dit-il, tendant la paume de sa main ouverte. Je voulais seulement jeter un coup d'œil à un être humain.

Il étudia Tibor :

— Vous n'êtes pas si différent que cela. Est-ce que vous pouvez vivre en surface ?

— Parfaitement bien, mais je ne suis pas exactement un humain. Je suis ce qu'on a décidé d'appeler un inc, c'est-à-dire un incomplet, comme vous pouvez le constatez.

Il montra la photo de Carleton Lufteufel au troisième lézard :

— Avez-vous déjà vu cet homme ? Réfléchissez bien, c'est important pour moi.

— Vous essayez de le trouver ? demanda le troisième lézard. Bien sûr, il est évident que vous êtes en Pilg. Pourquoi donc seriez-vous en train de voyager sinon ? Surtout la nuit. D'autant plus que vous êtes handicapé par le fait que vous n'avez ni jambes, ni pieds, ni bras. Elle est bien belle la voiture que vous vous êtes construite. Mais comment avez-vous pu faire, sans main ? Est-ce que c'est quelqu'un d'autre qui l'a fabriquée pour vous ? Dans ce cas pour quelle raison ? Avez-vous tant de prix ?

— Je suis peintre, dit-il simplement.

— Alors, vous êtes précieux. Écoutez, inc, saviez-vous que vous étiez suivi par quelqu'un ?

— Quoi ?

Tibor fut, immédiatement sur le qui-vive.

— Par qui ?

— Un autre véritable humain, mais il est sur une machine avec deux grandes roues actionnées par un système de chaînes entraînées par des pédales. Une biclette, je crois qu'on appelle ça.

— Une bicyclette.

— Oui, c'est ça.

— Pouvez-vous me cacher ?

Tibor avait à peine posé la question qu'il se dit : C'est de l'invention. Ils sont en train de machiner cela pour m'entraîner chez eux où ils pourront absorber un peu de ma chance.

— Bien sûr que nous pouvons vous cacher, répondirent en chœur les trois lézards.

— D'un autre côté, un humain ne tuerait pas un autre humain. Mais il savait bien que c'était faux ; des tas d'humains tuaient et blessaient d'autres hommes. Après tout, c'était bien des humains qui avait déclenché le grand Désastre.

Les trois lézards se regroupèrent pour se consulter. Puis, brusquement, ils se redressèrent et se tournèrent vers Tibor :

— Avez-vous de l'argent en monnaie métallique ? demanda Jackson de façon délibérément désinvolte, comme si de rien n'était.

— Non, répondit prudemment Tibor.

Ce qui était également faux ; il avait une pièce de 50 cents, dans une fente secrète de la voiture.

— Je pose cette question, précisa Jackson, parce que nous avons un chien que nous serions disposés à vous vendre.

— Un quoi ?

— Un chien.

Potter et Jackson disparurent ensemble dans l'obscurité. De toute évidence leur acuité visuelle était nettement supérieure à la norme humaine.

— Vous n'avez jamais vu de chien ? demanda le troisième lézard.

— Si, mais il y a très longtemps !

Encore un mensonge.

— Un chien, votre chien chasserait l'autre humain, à condition que vous lui en donniez l'ordre, évidemment. Il faut les dresser, cela va de soi. Ils appartiennent à une espèce inférieure si l'on se réfère aux humains ou à nous-mêmes. Rien à voir avec les chiens savants que les gens élevaient avant le Désastre.

— Est-ce qu'un chien serait capable de trouver l'homme que je cherche ?

— Quel homme ?
Tibor lui montra la photo toute tachée de Carleton Lufteufel.
— C'est lui que vous voulez ?
Il observa le visage de Tibor.
— Est-ce que c'est un type correct ?
Tibor biaisa.
— Je ne saurais dire !
— Il y a une récompense ? demanda le lézard en rendant la photo.
— Une pièce de 50 cents.
— Vraiment ?
L'excitation faisait se hérissier ses écailles.
— Mort ou vif, cette prime ?
— Il ne peut pas mourir.
— Tout le monde meurt.
— Lui ne mourra jamais.
— Est-ce qu'il serait... surnaturel ?
— Oui !
— Je n'ai jamais vu de créature surnaturelle.
Le lézard secouait la tête avec assurance.
— Absolument jamais, de toute ma vie.
— Vous avez bien une religion, je pense ?
— Oui, nous adorons l'Aube.
— Bizarre, dit Tibor.
— Quand le Soleil se lève, le mal disparaît de la planète. Est-ce que vous croyez à une vie sur le Soleil ?
— Il y fait trop chaud.
— Et avec une carapace de diamant ?
— Non, aucune vie n'est possible sur le Soleil.
— À quelle vitesse se déplace le Soleil ?
— Un million de kilomètres à l'heure environ.
— Le Soleil est plus gros qu'il n'en a l'air, n'est-ce pas ?
Le lézard l'observait du coin de l'œil.
— Beaucoup plus gros, presque un milliard de kilomètres de circonférence.
— Vous y êtes allé ?

— J'ai déjà dit qu'il n'y avait pas de vie possible sur le Soleil. D'ailleurs il est en fusion, alors on ne pourrait même pas tenir debout sur le sol !

Qui peut bien être celui qui me suit, se demanda-t-il. Puis, à voix haute :

— Un brigand ? L'humain qui m'espionne, de quoi a-t-il l'air ?

— Il est jeune, dit le lézard.

— Pete Sands, annonça Tibor carrément.

Les deux autres lézards émergèrent de l'obscurité. Potter tenait un bel animal gris qui se mit à gémir avec fougue en voyant Tibor. C'était de l'amour. Tibor observa le chien attentivement et ce fut réciproque.

— Toby vous aime, dit Jackson.

J'aimerais beaucoup avoir un chien ; il serait mon ami, pensa-t-il avec envie. Comme Tom Swift Et Son Tapis Magique avec Pete. Il fut envahi par un étrange sentiment, l'espoir.

— Ouaf ! fit-il en tendant ses extenseurs avant pour attraper la petite boule de fourrure toute tremblante.

L'illustre remueur de queue.

— Mais vous êtes vraiment décidés à vous séparer d'un si joli...

— Les humains doivent être protégés, intervint Jackson. C'est la loi. On nous l'enseigne depuis notre naissance.

— Afin qu'ils puissent se repeupler, dit Potter, avec des gènes intacts.

— Qu'est-ce qu'un gène ? demanda Tibor.

Grand geste de Potter.

— Vous savez bien, une des composantes du sperme masculin.

— Et le sperme ?

Rires. Mais, timidité oblige, aucune réponse.

— Il mange quoi, ce chien ? s'enquit Tibor.

Jackson :

— De tout. Il sait se débrouiller tout seul. On peut le laisser faire.

— Combien de temps vivra-t-il ?

— Oh ! sans doute deux ou trois cents ans !

— Dans ce cas, il me survivra !

Cette constatation, Dieu sait pourquoi, déprima Tibor, il se sentit faible tout à coup, et puis il avait froid. Je ne devrais pas réagir de cette façon, ce n'est pas raisonnable. Se laisser déjà abattre par des idées de séparation. Après tout, je suis un humain. Ces lézards du moins en sont persuadés. Pour eux je suis assez bien. Je devrais éprouver de la fierté, me sentir fort, pensa-t-il, au lieu d'imaginer à l'avance ce que sera cette terrible fin de l'amitié pour nous tous.

Les trois lézards tout à coup s'agitèrent, ils scrutaient l'obscurité.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Tibor.

Il serra une fois encore le pistolet contre lui. Réponse laconique de Potter :

— Les insectes.

Jackson :

— Les salauds de merde !

Des insectes, pensa Tibor. Quelle horreur ! Il en avait déjà entendu parler bien des fois. Eux, avec leurs yeux à facettes multiples et leur carapace luisante. Étrange conglomerat d'éléments non humains. Dire qu'ils sont le produit d'une évolution ayant pour origine des mammifères. En si peu de temps. Quelques courtes années. La façon fantastique dont les radiations ont accéléré le processus. Nous sommes de la même famille et ils puent. Ils sont une offense au monde. Et sans doute à Dieu.

— Que faites-vous là ? bourdonna une voix métallique.

Tibor les voyait bouger. Ils se tenaient à la verticale et se dirigeaient en titubant vers la lumière.

— Beurk ! des lézards ! dit l'insecte sur un ton méprisant.

Puis :

— Et à Frebis ne plaise ! un inc !

Cinq insectes se tenaient maintenant dans la lumière pour réchauffer leur... Seigneur Dieu ! pensa Tibor, pour réchauffer donc leurs fragiles petits corps. Qu'un insecte reçoive un coup en pleine caisse, et il se cassait net, en deux. Autant pour eux. Ils devaient donc compter essentiellement sur leur langue bien pendue pour obtenir ce qu'ils voulaient. Leur facilité d'élocution

les tirait de plus d'un mauvais pas. Ils étaient les grands débiteurs de mensonges de la Terre. Ceux-ci n'étaient pas armés, du moins d'après ce qu'il en voyait. De plus, à côté de sa voiture, les lézards se détendirent. Ils n'avaient plus peur.

— Hé ! l'insecte ! dit Jackson en désignant l'une des créatures à carapace chitineuse. Comment se fait-il que vous ayez des poumons ? D'où les sortez-vous ? La vermine ne devrait pas avoir de poumons ! C'est contre nature.

Potter continua :

— On devrait bien se faire un petit bouillon d'insectes.

Tibor, incrédule :

— Vous voulez dire que vous les mangez ?

— Exact, dit le troisième lézard, appuyé les bras croisés, contre la voiture. Quand les temps sont durs... mais c'est infect au goût.

— Espèce de pourriture de monstre répugnant, dit un insecte.

Il n'avait pas l'air effrayé et ne semblait pas chercher à fuir.

— Elle se détache votre queue ? lança un autre insecte aux trois lézards.

— Quelle queue ? dit un troisième. C'est leur bite qui leur pend comme ça dans le dos. Les lézards ont la bite par-derrière, pas par-devant.

Rires gras des insectes.

— Un jour, affirma un insecte, j'ai vu celui-ci se taper une érection. Il avait la trouille. Je suppose que le mari revenait alors il a voulu courir et le mari n'a plus eu qu'à pomper avec son pied, sur cette grosse bite dure qui pendait derrière.

Rire unanime des insectes qui avaient l'air de bien s'amuser.

— Et après, quand il a eu pompé, qu'est-ce qui s'est passé ? demanda l'un d'eux. Elle s'est détachée ?

— Oui, elle s'est détachée, et elle est restée là à se trémousser et à sauter dans la poussière jusqu'au coucher du soleil.

Potter :

— On va leur rabattre un peu le caquet à ces insectes. Écoutez-les donc, avec leurs grands airs.

Il regarda autour de lui, cherchant apparemment quelque chose qui fasse office d'arme. Il ne se pressait pas, et les insectes

ne bougèrent pas d'un pouce. Ils avaient l'air détendus et sûrs d'eux.

Tibor savait pourquoi à présent. Les insectes ne s'étaient pas aventurés tout seuls. Une douzaine de coureurs les avaient accompagnés.

9.

Il n'en était pas à sa première rencontre avec des coureurs. À Charlottesville les coureurs allaient et venaient sans être inquiétés. Partout où ils se trouvaient, régnait une sorte de paix. Tranquillité idiomatique engendrée par les mœurs affables des coureurs eux-mêmes. Les petits visages avenants se levèrent vers Tibor. Ces créatures ne mesuraient guère plus d'un mètre trente. Rondes et replètes, couvertes d'une épaisse fourrure... avec des yeux en trous de vrille, un museau frémissant, et de grandes pattes de kangourou.

Surprenant, ces rapides entéléchies évolutionnaires, qui pour l'essentiel devaient leur origine à des poisons. Ils étaient si nombreux, et ils couraient si vite. Tant d'espèces voisines. Lutte opiniâtre de la nature pour vaincre les saloperies de la guerre : les toxines.

— Que la clarté soit avec vous !

Chœur des éclaireurs, presque ensemble. Leurs moustaches tressaillirent.

— Comment se fait-il que vous n'ayez ni bras ni jambes ? Vous êtes bien bizarre pour un objet vivant.

— La guerre.

Réponse évasive de Tibor froissé par l'indiscrétion des coureurs.

— Savez-vous que le fonctionnement de votre voiture est défectueux ? demandèrent-ils.

— Non, dit-il, pris au dépourvu. Elle ne marche pas ? Elle m'a pourtant bien amené jusqu'ici ; je veux dire...

Un vent de panique le saisit.

— Il y a un « autofac » tout près d'ici qui travaille encore un peu, dit le plus gros des coureurs. Il ne peut pas faire grand-chose. Les temps sont difficiles. Mais il pourrait probablement

vous changer les coussinets des roues qui sont mal en point. Et vous n'en auriez pas pour si cher que cela.

— C'est vrai, dit Tibor. Les coussinets des roues. Ils manquent probablement d'huile. (Il leva l'une des roues et la fit tourner à vide, bruyamment.) Vous avez raison, reconnut-il. Où se trouve cet « autofac » ?

— À quelques kilomètres au nord d'ici, dit le plus petit. Suivez-moi.

Les autres coureurs se regroupèrent.

— Ou plutôt, rectifia-t-il, suivez-nous. Hé ! les gars, est-ce que vous venez avec nous ?

— Bien sûr, répondit le corps de coureurs, la moustache alerte.

Ils ne voulaient visiblement pas manquer quoi que ce soit dans le déroulement des événements.

Tibor à Jackson et Potter :

— Est-ce que je peux me fier à eux ?

Son esprit était à présent la proie d'une crainte nébuleuse mais tenace : et si les coureurs l'emmenaient dans un endroit désert pour le tuer et lui voler sa voiture ? C'était une éventualité qu'il ne fallait pas négliger, les temps étant ce qu'ils étaient.

— Vous pouvez leur faire confiance, dit Potter. Ils sont inoffensifs. Je ne pourrais pas en dire autant de ces saloperies d'insectes.

Sur ce, il décocha un coup de pied à un groupe d'insectes qui déguerpirent pour échapper à ce contact squameux.

— Autofac, autofac, psalmodièrent joyeusement les coureurs en se mettant en route.

Tibor les suivit prudemment.

— Nous allons à l'autofac, chercher une réparation, rapide et pas trop chère, pour l'homme sans bras ni jambes. Garantie pour mille ans ou un million de kilomètres, au choix du client.

Riant et gloussant, ils disparurent un instant et quand Tibor les revit, ils lui faisaient de grands signes amicaux.

— À bientôt, pour votre retour, brailla Jackson. Vérifiez bien que vous avez une garantie écrite pour plus de sûreté.

— Vous voulez dire, fit Tibor, que même un autofac peut me raconter des salades ?

Il est sûrement russe, alors, se dit-il. Avec les circonvolutions de leur intellect, les autofacs russes avaient un côté byzantin. Ils avaient l'air de fabrication parfaite pour l'essentiel, et pourtant. Si celui-ci était encore en état, il pourrait à coup sûr réparer ses essieux de roues. Il se demanda combien il exigerait.

Ils arrivèrent à l'autofac à l'aube. Des nuages chamarrés comme les peintures au doigt exécutées par les tous-petits s'étiraient dans le ciel. Des oiseaux, ou pseudo-oiseaux, gazouillaient dans les broussailles qui poussaient de chaque côté du chemin emprunté par les coureurs.

— C'est quelque part par ici, dit Earl, le chef des coureurs, en s'arrêtant.

Tibor s'était avisé qu'il s'appelait ainsi en voyant son nom brodé en rouge sur le devant de son vêtement de travail.

— Voyons que je réfléchisse.

Ce qu'il fit à loisir.

— Et si on cassait une petite croûte ? lui demanda un coureur.

— L'autofac nous fournira bien quelque chose, fit remarquer sagement Earl en secouant la tête hirsute. Allons-y, inc.

Son bras fit un mouvement brusque en direction de Tibor. Pendant la nuit, le clic clac des roues s'était dangereusement aggravé. La mécanique ne tarderait pas à cesser de fonctionner.

— On tourne à droite ici, dit Earl en avançant vers un buisson d'achillées, puis on prend sur la gauche.

On ne vit plus que sa queue tandis qu'il se débattait dans l'épais buisson.

— J'ai l'entrée, annonçait-il à présent en faisant signe à Tibor de le suivre.

— Ça va coûter cher ? demanda Tibor, plein d'appréhension.

— Rien du tout, dit Earl qui se débattait dans la broussaille avec une légère avance sur Tibor ! Personne ne passe plus par ici. C'est le déclin. Il sera ravi de vous voir. Ces trucs-là aussi ça a des sentiments. Ou l'équivalent.

Soudain, l'espace se dégagea devant Tibor et son encombrant véhicule emberlificotés dans les herbes folles. Plus la moindre végétation sauvage, comme si l'endroit avait été passé à la tondeuse. Au centre de la clairière, il repéra un grand disque plat, métallique de toute évidence et solidement fermé qui le salua silencieusement, se contentant de le mettre face à une présence lourde de signification. Oui, pensa-t-il, c'est un autofac russe qui aura atterri ici à l'état embryonnaire, largué depuis un satellite sur orbite. Pendant les derniers jours de la guerre vraisemblablement, quand l'ennemi jouait ses dernières cartouches tentant le tout pour le tout.

— Hé, vous ! lança-t-il à l'autofac.

Frisson chez tous les coureurs.

— Ne lui parlez pas sur ce ton, dit Earl nerveusement. Un peu de respect. Cet objet peut nous tuer tous.

— Mes hommages, rectifia Tibor.

— Si vous êtes emphatique ou grossier, insista calmement Earl, il va nous tuer.

Le ton était patient, indulgent. Comme si, pensa Tibor, il parlait à un enfant. Peut-être que je ne suis pas plus que ça vis-à-vis de cet engin ; un bébé qui ne sait pas. Cette chose après tout n'est pas un mutant naturel. Elle a été fabriquée.

— Mon ami, dit Tibor en s'adressant à l'autofac, pourriez-vous me venir en aide ?

Grognement de Earl.

— Parlez-lui vous-même, puisque c'est comme ça.

Tibor commençait à être agacé. À combien de rituels verbaux fallait-il se plier pour invoquer l'intelligence de cette machine fabriquée par l'homme au temps de la guerre ? Ça dépassait de loin la simple formalité, apparemment du moins.

— Écoutez, dit-il en s'adressant à la fois à Earl et à l'autofac, j'ai besoin de son aide, mais je ne vais pas ramper à ses pieds pour le supplier de bien vouloir changer les coussinets de mes roues. Ça n'en vaut pas la peine.

Qu'il aille se faire foutre, pensa-t-il. Ce sont des entités de ce genre qui ont perdu notre race, qui nous ont été fatales.

— Puissant autofac, psalmodia Earl, haut et fort, nous réclamons votre bienveillante assistance. Ce malheureux

homme sans bras ni jambes ne peut achever son voyage sans votre bienfaisant secours. Pourriez-vous consacrer un moment à l'examen de ce véhicule ? Les roues de sa voiture lui font défaut à l'heure fatidique.

Il se tut, et écouta attentivement, l'oreille dressée à la manière des chiens.

— Le voilà, dit le plus petit des coureurs, reconnaissant et ravi ; mais sa voix était aussi teintée de crainte.

Le couvercle de l'autofac glissa en arrière. Un mécanisme situé derrière l'entrée hissa une longue tige métallique au sommet de laquelle se trouvait une espèce de corne de tempête. La corne en question pivota, jusqu'à se trouver exactement dans l'axe de Tibor.

— Vous êtes enceint, n'est-ce pas ? brailla la corne. Je peux vous fournir les anciens remèdes : arsenic, fer rouillé, eau dans laquelle a été immergé un mort, rognons de mulet, écume prélevée sur la gueule d'un chameau... lequel choisissez-vous ?

— Non, dit Earl. Il n'est pas enceint. Les roues de sa voiture fonctionnent mal. Faites un effort d'attention, monsieur.

— Je ne supporterai pas qu'on me parle sur ce ton, dit l'autofac.

Une seconde barre métallique émergeait à présent. Elle semblait dotée d'un masque à gaz fixé au niveau du sol.

— Vous devez mourir, dit l'autofac, émettant plusieurs maigres bouffées de fumée grise.

Les coureurs battirent en retraite.

— J'ai besoin de grandes quantités de freczgrrr...

Les mots sévères prononcés par l'autofac furent noyés par un bruit confus ; quelque chose dans le circuit-parole n'avait pas bien fonctionné. Les deux tiges verticales se mirent à monter et à descendre convulsivement, puis émirent encore un peu de gaz, inoffensif en si petite quantité, avant de sombrer dans l'inertie. Un rond de fumée noire s'éleva par l'entrée de l'autofac, puis il y eut un gémissement. Les dents d'un engrenage, diagnostiqua Tibor.

Tibor à Earl :

— Pourquoi une telle hostilité ?

Aussitôt, d'épais nuages noirs sortirent de la réalité souterraine qu'était l'autofac.

— Je ne suis pas hostile ! tonna la corne en courroux. Espèce de sale menteur de merde !

On entendit un sifflement semblable au jet de vapeur en cas de surpression dangereuse, puis un gigantesque et fracassant vacarme, comme si une tonne de couvercles de poubelles s'effondraient, bousculés par quelque raton-laveur. Puis ce fut le silence...

— Je crois que vous l'avez tué, dit le plus petit des coureurs à Earl.

— Bon Dieu ! dit Earl avec indignation. Enfin, il n'aurait certainement pas pu vous aider de toute façon.

Puis d'une voix mal assurée :

— Apparemment, j'y ai été un peu fort. Je me demande ce qu'on va faire maintenant.

Tibor :

— Je vais continuer ma route.

Il tapota la vache d'un extenseur manuel ; celle-ci meugla, grogna, puis se remit lentement en marche, en rebroussant le chemin parcouru.

— Attendez, dit Earl en levant une main velue. On va essayer encore une fois.

Il fouilla dans sa tunique d'où il exhuma un bloc-notes et un stylo-bille, cuvée d'avant-guerre.

— Nous allons soumettre notre requête par écrit, comme cela se pratiquait avant. Il suffira de la laisser tomber dans le trou. Si ça ne marche pas non plus, alors on abandonne.

Lentement, laborieusement, il griffonna sur le bloc, puis arracha la page du dessus et avança sans hâte vers l'entrée sans vie de l'autofac souterrain.

— Chat échaudé craint l'eau chaude, gazouilla le plus petit des coureurs.

— N'y pensez plus, dit Tibor aux coureurs.

Il fit redémarrer la vache électroniquement, puis ils partirent tous les deux, cahin-caha, dans le bruit sans cesse grossissant des roues de la voiture. C'est peut-être du côté de la corne que

sont venus les problèmes, dit Earl qui n'avait pas encore désespéré de rattraper la situation. Ceci mis à part...

— Adieu, lança Tibor sans s'arrêter.

Il se sentait du vague à l'âme. Comme une douce mélancolie, ou une sorte de paix intérieure. Les coureurs avaient-ils manigancé tout cela ? Il n'en savait rien. On les disait... Pourtant, le grand coureur Earl irradiait tout sauf la paix. Bien étrange, pensa-t-il. Les coureurs étaient comme le calme au milieu de la tempête ; tout le monde en parle beaucoup, mais personne ne le voit jamais. La paix au sein du chaos peut-être. Tandis que la voiture allait, lourdement tirée par son infatigable vache, Tibor se mit à chanter :

Illumine le coin où tu te trouves...

Mais il avait oublié la suite de ce vieux cantique, alors il en essaya un autre.

Ceci est le monde de mon père.

Les Rocs, les arbres, le vent et la bise...

Ça n'avait pas l'air d'être ça. Il se rabattit donc sur le Vieux Cent Unième, la doxologie :

Rendez grâce à celui par qui arrivent tous les bienfaits.

Rendez-lui grâce, ô ses créatures ici-bas

Rendez-lui grâce là-haut, ô vous célestes troupes

Merci au Père, au Fils et au Saint-Esprit.

Ou du moins, c'est ce que disait le cantique. Il se sentait mieux à présent. Mais il se rendit compte tout à coup que les roues avaient cessé de grincer. Il regarda vers le bas et vit que, hélas, il y avait du nouveau : la roue ne tournait plus du tout. Les coussinets étaient bloqués. Bon, puisqu'il en est ainsi... pensa-t-il en tirant les rênes de la vache. Nous voilà arrivés au bout de la route, toi et moi. Il resta assis à écouter les bruits tout autour de lui : dans les arbres et les fourrés, les petits animaux affairés à la tâche, ou pour les plus jeunes à leurs jeux. La

progéniture du monde, si mutilée et grotesque soit-elle, n'avait-elle pas le droit de s'ébattre gaiement à la chaleur du soleil matinal ? Les chouettes s'étaient retirées ; c'était le tour des faucons saures de faire leur entrée. Il entendit un oiseau au loin, et s'en sentit réconforté.

L'oiseau à présent chantait avec des paroles.

Illumine le coin où...

Il répéta ces quelques mots, puis trilla à tue-tête.

Rendez grâce à celui par qui les ailes et les arbres, les rocs et merci.

Et cui cui cui ! Puis il reprit depuis le début, et répéta consciencieusement.

Un oiseau méta-mutant, reconnut Tibor. Un *teihard-de-chardin* : quelle effronterie dans l'étrangeté ! Est-ce qu'il comprend les mots qu'il chante, se demanda-t-il, ou bien agit-il comme un perroquet ? Il n'aurait su le dire. Impossible d'aller vers lui, il ne pouvait que rester sur place. Foutues roues, jura-t-il pour lui-même. Si je pouvais bavarder avec le méta-oiseau, je réussirais peut-être à apprendre quelque chose. Peut-être qu'il a déjà vu le Deus irae et saurait où il se trouve.

Quelque chose avait bougé dans les broussailles sur sa droite. Quelque chose de gros. D'ailleurs il voyait quoi à présent. Il voyait mais n'en croyait pas ses yeux. Un gigantesque ver de terre avait déjà commencé à se dérouler pour se diriger vers lui. Il repoussait les brindilles sur son passage, se traînant dans sa propre bave huileuse pour arriver à lui. C'est alors qu'il se mit à pousser des cris aigus et stridents. Ne sachant pas quoi faire, Tibor resta assis dans l'expectative. Les filets de bave éclaboussaient les feuilles vertes, grises, brunes, qui flétrissaient sur place, en même temps que les branches qui les portaient. Des fruits morts tombèrent des arbres en décomposition. Du sol desséché monta un nuage de fines particules tandis que le ver en renâclant, se frayait un chemin vers lui.

— Hé, là-bas, s'écria-t-il.

Il l'avait presque rejoint.

Je peux te tuer, annonça le ver en expédiant crachat, poussière et bave dans sa direction. Va-t'en, laisse-moi ! Je garde une chose très précieuse, une chose que tu désires

fortement et que tu ne peux avoir. Tu comprends ? Tu m'entends ?

— Je ne peux pas partir, dit Tibor.

Sa voix tremblait, son corps également. Il réussit, par un mouvement rapide, à sortir encore une fois le derringer, qu'il braqua sur le crâne du ver.

— Je sors d'une décharge, cria le ver. J'ai été engendré par les détritrus de ce vaste champ. Je suis l'enfant de votre guerre, inc. À vous la faute si je suis aussi laid. Tu la vois autour de moi, la laideur. Regarde donc.

Sa tête se hissa laborieusement en l'air et vint s'agiter au-dessus de Tibor, qui recevait à présent une pluie de bave et de salive. Il ferma les yeux, frissonnant.

— Regarde-moi, hurla le ver.

— Sinistre ver, grinça Tibor en tripotant en pure perte son derringer.

Il se tapit pour échapper à ce qui allait suivre. Le ver allait le décapiter d'un coup de mâchoire et il mourrait. Il ferma les yeux et sentit la langue fourchue qui le happait.

— Je suis en train de t'empoisonner, annonça le ver d'une voix aiguë. Renifle l'odeur de mon grand corps éternel. Moi, je ne mourrai jamais, impossible. Je suis l'Urover, et je vivrai jusqu'à la fin du monde.

Les circonvolutions de son corps se répandirent à l'envi, investissant la voiture, la vache et lui-même. Tibor brancha d'un coup la bobine inductrice de la voiture, avec l'énergie du désespoir, dans un ultime effort pour protéger sa vache et lui-même. La bobine bourdonna, ronronna, puis se mit à crépiter et émettre des étincelles, tandis que subitement la partie tête du ver battait en retraite.

— Si j'ai bien compris, dit Tibor plein d'espoir, tu ne supportes pas une décharge électrique de cinq ampères ?

Il bascula la manette en puissance maximale, déclenchant ainsi une décharge d'étincelles crépitantes et coulant en véritables cascades de lumière.

La tête du ver prit tout le recul possible avant de frapper. C'est le moment, se dit Tibor en levant le derringer. La tête

partit d'un coup vers l'avant et l'énorme nez piqua sur Tibor à travers la bobine de cinq ampères.

Il montrait déjà ses crochets lorsque la bobine inductrice l'obligea à marquer un temps d'arrêt, freinant son irrésistible progression. En levant les yeux, Tibor découvrit la tendre gorge de son adversaire et tira.

— Je veux dormir, hurla le ver. Pourquoi est-ce que tu viens troubler mon repos ?

Il recula la tête d'un coup dans un mouvement ascendant, vit le sang dégoutter sur lui :

— Qu'est-ce que tu as fait ? demanda-t-il, et il fondit une nouvelle fois sur lui.

Tibor rechargea le derringer sans lever les yeux avant d'avoir remis le barillet en place.

Pour la seconde fois, la tête s'abattit sur lui. Pour la seconde fois, il vit la partie vulnérable de la gorge juste au-dessus de lui. Et il tira la deuxième balle.

— Je veux vivre ! cria le ver dans sa douleur. Laisse-moi à mon sommeil et à mes richesses !

Il recula, puis, avec un fracas épouvantable, s'écroula à terre. Les anneaux successifs s'étalèrent sur le sol. Son souffle était rauque, ses yeux vitreux fixaient Tibor.

— Qu'est-ce que je t'ai fait, grogna le ver, pour que tu veuilles m'assassiner ? Est-ce que je t'ai agressé ? Quel est mon crime ?

— Non, dit Tibor, rien du tout.

Il se rendait compte que son adversaire était gravement blessé et son cœur fut soulagé. Il pouvait respirer maintenant.

— Je suis désolé, mentit-il. Il fallait que l'un de nous deux...

Il se tut un instant, le temps de recharger le derringer.

— Il n'y avait pas de place pour nous deux, dit-il.

Et cette fois il visa entre les deux yeux bordés de paupières. Les pupilles se dilatèrent avant de se contracter. Plus grands, plus brillants, les yeux qui maintenant s'éteignaient lentement, deux petites lumières pâlotés et puis... Triste fin.

— Te voilà mort, dit-il.

Le ver ne répondit pas. Les yeux toujours ouverts, il avait succombé.

Tibor approcha un extenseur manuel. Il trempa la « main » dans la bave huileuse du ver. Il venait d'avoir une idée : si la bave était effectivement huileuse, il pourrait peut-être l'utiliser pour graisser les coussinets, histoire de les lubrifier un peu. Mais au même moment, des paroles prononcées par le ver lui revinrent en mémoire. Très intéressantes. Le ver avait dit :

— Laisse-moi à mon sommeil et à mes richesses.

Quelles richesses ?

Il fit prudemment le tour du ver de terre mort, aiguillonnant adroitement la vache avec son pseudo-fouet.

Derrière le fouillis des broussailles, une grotte dans le flanc de la colline rocailleuse. Empestant encore la bave du ver. Tibor sortit un mouchoir qu'il tint devant son nez pour essayer d'échapper à la puanteur. Puis il alluma ses lumières et éclaira la grotte.

Les voilà donc ses trésors : un ventilateur de plafond, entièrement rouillé et inutilisable empilé avec le reste sur le haut du tas. En dessous, la carrosserie d'une ancienne auto de surface avec deux phares cassés et un badge pacifiste collé sur le côté. Un ouvre-boîte électrique. Deux fusils-laser déchargés, datant de la guerre. Des sommiers calcinés, vestiges de ce qui fut une maison. D'ailleurs, il voyait maintenant les stores des fenêtres, livrés comme tout le reste à la rouille. Une radio transistor, sans antenne. Des saloperies. Rien de valable. Il s'approcha plus près, asticotant la vache pour la faire avancer. La pauvre bête balança la queue et détourna sa lourde tête en signe de protestation, mais elle fit quelques pas de plus vers les émanations fétides de la grotte.

Une véritable pie, se dit Tibor. Le ver avait entassé tous les objets brillants qu'il avait pu trouver. Rien que des trucs sans valeur. Combien de temps avait-il passé enroulé ici à monter la garde devant son fatras voué à la rouille. Des années sans doute. Depuis la guerre.

Il apercevait d'autres saletés maintenant : une binette, un grand poster cartonné de Che Guevara, tout passé et en lambeaux, un magnétophone sans amplificateur ni bobines, une machine à écrire électrique Underwood défoncée, des ustensiles de cuisine, un panier à chat, éventré et hérissé de piquants

comme un champ de chardons, un divan perdant ses plumes, un cendrier sur pied, une pile de *Time*.

Et c'était tout. Les richesses du ver s'arrêtaient là. Ça plus les ressorts d'un lit. Sans même le matelas. Que les boudins métalliques. Ridicule.

Il soupira, bien déçu. Enfin, au moins le ver était bien mort ! Ce grand ver de terre foncé qui avait vécu dans cette grotte, à défendre des trouvailles dépourvues de valeur.

L'oiseau qui chantait des cantiques vint virevolter dans les branches des arbres tout proches. Il plana un peu avant de se poser et de fixer sur lui ses yeux vifs. Interrogateurs.

— Vous voyez ce que j'ai fait, dit Tibor d'une voix pâteuse. (Le cadavre du ver avait déjà commencé à sentir.)

— Je vois, dit l'oiseau.

— Maintenant je comprends ce que vous dites. Ce n'est pas seulement des morceaux de phrases que vous ne feriez que répéter...

— C'est parce que vous avez trempé la main dans les sécrétions du ver, dit l'oiseau. À présent vous allez comprendre tous les oiseaux, pas seulement moi. Et je peux vous dire tout ce que vous avez besoin de savoir.

— Vous me reconnaissez ?

— Oui, dit l'oiseau en sautant sur une branche plus solide et plus basse. Vous êtes McMasters Tibor.

— Dans l'autre sens. Tibor est mon prénom, McMasters mon nom de famille. Vous le disiez à l'envers.

— D'accord. Vous êtes en Pilg, en quête du Dieu de Colère, dont vous voulez faire un portrait ressemblant. Noble mission, monsieur Tibor.

— McMasters, rectifia Tibor.

— Ah ! oui, acquiesça l'oiseau, tout ce que vous voudrez. Demandez-moi si je sais où vous pouvez le trouver.

— Vous savez où il se trouve ?

Tibor sentit encore une fois son cœur défaillir dans sa poitrine. Une sorte de cruelle et froide pression qui lui faisait mal. L'idée de trouver le Dieu de Colère le paralysait littéralement. On aurait dit qu'il s'agissait moins d'une confrontation potentielle qu'immédiate.

— Oui, je sais, dit calmement l’oiseau. Ce n’est pas loin d’ici ; je peux facilement vous y conduire si vous le souhaitez.

10.

— Je... je ne sais pas, dit Tibor McMasters. Il faut que je...

Il se tut pour réfléchir. Peut-être que je devrais faire demi-tour, pensa-t-il. Si je ne suis pas déjà allé trop loin. On a tenté plusieurs fois de me tuer... je devrais peut-être tenir compte de ces avertissements. Et si la réalité essayait de me dire quelque chose...

— Attendez, dit-il, pesant encore sa décision, évitant ainsi de répondre à la question.

— Laissez-moi vous en dire un peu plus long, fit l'oiseau. Il y a quelqu'un qui vous suit. Il s'appelle Pete.

— Encore ? (Tibor n'était pas surpris. Un vague sentiment d'angoisse seulement.) Pourquoi. Dans quel but ?

— Ça, je n'arrive pas à le savoir. Mais, à mon avis, vous ne tarderez plus à l'apprendre. De toute façon, il ne vous veut aucun mal, comme on dit. Alors, monsieur Tibor ? Où en sommes-nous ? Êtes-vous en mesure de me donner une réponse à présent ?

— Pouvez-vous me dire ce qui se passera si je tombe sur le Dieu de Colère ? Est-ce qu'il va me tuer, ou essayer de le faire d'une façon ou d'une autre ?

— Pour commencer, il ne saura ni qui vous êtes ni dans quel but vous l'avez retrouvé. Faites-moi confiance sur ce point, monsieur Tibor. Il ne croit plus que... comment dire... il n' imagine plus que quiconque le recherche encore avec des intentions pernicieuses. Trop d'années ont passé.

— Je veux bien vous croire.

Frissonnant, Tibor inspira profondément, pour se donner du courage.

— Où se trouve-t-il ? Conduisez-moi là-bas, mais très lentement.

— À quelque cent cinquante kilomètres vers le nord. Vous le trouverez, lui ou en tout cas quelqu'un qui lui ressemble... oui, je ne suis plus très sûr à ce niveau-là.

— Pourquoi n'êtes-vous pas sûr ? Je croyais que vous saviez tout.

Cette simplicité d'esprit chez l'oiseau le déprimait profondément. J'ai goûté à la bave du ver, songea-t-il, j'ai échappé à toute une série de dangers, et j'en ai tiré quoi ? Presque rien. Un oiseau partiellement doué de parole... et d'une connaissance non moins partielle des choses. Comme moi. Nous savons tous un petit quelque chose. Peut-être qu'en additionnant ce que sait cet oiseau et ce que je sais moi... *sui generis*. On peut toujours essayer.

— À quoi ressemble-t-il ? demanda-t-il à l'oiseau.

— Il n'est pas beau à voir.

— Comment cela ?

— Il a des difficultés respiratoires. Il lui manque des dents et celles qui restent sont jaunes. Son dos est voûté. Il est vieux et gros. Voilà comment il faut que vous le représentiez sur votre fresque.

— Je vois.

C'était comme ça, le Dieu de Colère était la proie du vieillissement et de la déchéance physique tout comme le commun des mortels. Il était devenu trop humain tout à coup. En quoi cela l'avancait-il pour la fresque ?

— Il n'y a pas au moins une flamme qui brûle en lui ?

— Mon homme n'est peut-être pas le bon, mais non, il n'y a pas la moindre flamme en lui. Je regrette d'avoir à le dire.

— Sacré nom ! s'exclama Tibor dans son amertume.

— Comme je l'ai dit, je peux très bien m'être trompé sur l'homme. Je suggère donc que vous le regardiez attentivement, de très près et que vous vous fassiez une idée par vous-même, sans tenir compte de ce que j'ai pu dire, ni dans un sens ni dans l'autre.

— Vous avez peut-être raison.

Ces derniers mots avaient été murmurés. Tibor n'avait toujours pas le moral. Trop de choses le sollicitaient, plus toutes celles qui l'attendaient encore. Mieux vaut faire demi-tour et

rentrer, estima-t-il. Sortir de ce guêpier pendant qu'il est temps. Il avait eu de la chance. Mais si elle arrivait à épuisement ? Après tout, il ne pouvait pas continuer éternellement à provoquer le destin.

— Vous pensez que la chance vous a quitté ? demanda l'oiseau, perspicace. Je peux vous assurer du contraire. C'est une des choses dont je suis certain. Tout ira bien. Vous pouvez me croire.

— Comment me fier à vous, alors que vous ne savez même pas si c'est bien Lui ?

— Hum !... Je comprends ce que vous voulez dire. Mais je maintiens tout de même ce que j'ai affirmé : la chance ne vous a pas quitté. Absolument pas. Accordez-moi au moins votre crédit sur ce point.

— Quel genre d'oiseau êtes-vous ? Un geai.

— Est-ce qu'on peut se fier à un geai en règle générale ?

— Tout à fait. Le plus souvent, oui.

— Vous ne seriez pas l'exception qui confirme la règle ?

— Mais non.

L'oiseau sauta de son perchoir et vint d'un coup d'aile se poser sur l'épaule de Tibor.

— Réfléchissez à ceci, dit-il. Sur qui d'autre pouvez-vous compter si vous ne pouvez, ou ne voulez pas, me faire confiance ? J'ai attendu des années que vous apparaissiez. Je savais depuis très longtemps que vous arriveriez par ici. Lorsque j'ai entendu vos cantiques, j'en ai été transporté de joie. C'est pour cela que vous m'avez entendu, vous aussi, chanter ces hymnes heureux. J'aime beaucoup le Cent Unième en particulier. À vrai dire, c'est celui que je préfère. Alors, vous ne croyez pas que vous pouvez avoir confiance en moi ?

— Un oiseau qui chante des cantiques, il est bien certain qu'on doit lui faire confiance, estima Tibor à voix haute.

— Cet oiseau, c'est moi.

Et le geai s'élança dans les airs, toutes plumes tremblantes d'impatience. Quel magnifique oiseau bleu et blanc, pensa Tibor en le regardant s'envoler. Je peux me fier à lui, aucun doute à ce sujet. D'ailleurs, il n'y a pas d'alternative. Il me faudra peut-être aller en de multiples endroits rencontrer beaucoup d'hommes

n'ayant rien à voir avec le Deus irae avant de découvrir le seul authentique et irrésistible, l'unique. C'est la loi du Pilg.

— Je ne peux vous suivre, fit remarquer Tibor. Avec mon train de roues défectueux. Je me demande si cette glaire...

— Ça marche très bien. Vous allez réussir à me suivre.

L'oiseau s'envola et disparut dans un arbre voisin.

— Dépêchez-vous !

Tibor mit sa voiture en route, donnant le signal à la brave et patiente vache. Le voilà reparti, cahin-caha, en direction du nord.

Un ciel bleu et un chaud soleil resplendissant les accompagnaient dans leur voyage. De toute évidence, de nombreuses formes de vie plus inhabituelles préféraient se tenir cachées tant qu'il faisait jour. Tibor ne rencontra pas un seul de ces êtres et d'une certaine façon, cette absence l'accabla plus encore que la galerie de monstres, de *chardins* et autres aberrations de la nature dont les heures nocturnes lui offraient la compagnie. Au moins, se dit-il, je n'ai pas de mal à voir l'oiseau. Ce qui était d'une importance primordiale. Cette entité supérieure était désormais son étoile polaire.

La vache s'était arrêtée un instant pour paître les grandes herbes rousses bordant le chemin et Tibor en profita pour demander :

— Il n'y a personne qui vive par ici ?

— Si, mais ils désirent survivre dans un anonymat bien mérité.

— Ils sont donc tellement affreux ?

— Oui. Pour un œil fonctionnant selon les normes conventionnelles du moins.

— Pires que les coureurs, et les lézards et les insectes ?

— Bien pires.

L'oiseau ne semblait pas effrayé pour autant ; il sautillait de-ci de-là sur le sol saturé de feuilles mortes, becquetant tout ce qu'il trouvait à droite et à gauche susceptible de le nourrir.

— Tenez, en voilà un, dit-il, ce...

— Taisez-vous, vous, ne dites rien.

— C'est vous qui avez demandé.

— J'ai demandé, mais je ne souhaitais ni n'attendais de réponse.

Il étrilla la vache qui une fois de plus s'ébranla lourdement pour continuer leur voyage. Satisfait, l'oiseau s'élança d'un coup d'aile dans le ciel bleu foncé et s'éloigna. Comme si elle comprenait le lien existant entre l'oiseau et eux-mêmes, la vache le suivit.

— Est-ce qu'il a l'apparence du mal ? demanda Tibor.

— Le Dieu de Colère ?

L'oiseau avait piqué vers le bas telle une pierre en chute libre et s'était posé sur un des bords de la voiture.

— Il est, comment dire ? Il sort de l'ordinaire. Oui, on peut formuler les choses de la sorte. Hors du commun à tous égards. C'est un homme grand et fort, mais comme je vous l'ai déjà dit, il a des difficultés de respiration. Il est taillé en force, mais les problèmes nerveux l'ont voûté. C'est un vieillard, et cependant...

— Mais vous n'êtes même pas sûr qu'il s'agit de Lui.

— J'en suis relativement sûr, répliqua l'oiseau sans se démonter.

— Il vit dans un petit village, non ?

— Exact ! Avec environ soixante autres personnes, hommes et femmes... dont aucune ne sait qui il est.

— Comment s'est-Il fait connaître de vous ? Comment l'avez-vous reconnu si les autres ne le pouvaient pas ? Est-ce qu'il a des stigmates de quelque sorte ?

Il le souhaitait vivement. Son travail de peintre serait considérablement facilité, dès lors qu'il aurait peint ces stigmates sur la fresque.

— Rien d'autre que ceux de la mort et du désespoir, répondit négligemment l'oiseau en virevoltant d'un côté puis de l'autre. C'est très profond comme vous pourrez le constater quand nous arriverons là-bas.

Tibor leva les yeux vers l'oiseau qui planait à présent devant la voiture.

— Et vous n'avez rien de plus précis pour continuer ?

— Je l'ai vu il y a deux ans. C'était la première fois. Depuis, je le vois souvent. Mais ma langue était comme nouée jusqu'à il y a une heure. Je ne pouvais parler à personne, vraiment. Et puis

vous avez goûté la bave du ver de terre et appris à comprendre mes paroles.

— Intéressant, dit Tibor, en pressant la vache. Mais vous n'avez pas répondu à la question.

— J'ai essayé de le faire. Écoutez, monsieur Tibor, vous n'êtes pas obligé de me suivre ; personne ne vous force à y aller. Je fais ça pour le bien général, et je n'en tirerai aucun avantage personnel si ce n'est des courbatures dans les ailes.

Battement d'ailes furieux. Le bois qu'il traversait se faisait moins dense à présent. Très loin à l'horizon, il voyait des montagnes, à moins qu'il ne s'agisse seulement de grandes collines. De verts, leurs flancs étaient devenus jaune pâle, comme de la paille. Çà et là ressortaient quelques masses sombres, très foncées, des arbres, de toute évidence. Entre Tibor et les collines s'étendait une longue vallée apparemment fertile. Il vit des routes qui fonctionnaient, dans une certaine mesure. Sur l'une d'elles, un pseudo-véhicule allait *piam pi*am son chemin avec un bruit tonitruant dans la fraîcheur du matin.

Un village aussi, au carrefour de trois routes. Pas vraiment grand, mais inhabituel selon les normes actuelles. Bon nombre de constructions semblaient être de proportions assez importantes. Des entrepôts ou des usines peut-être. Des bâtiments commerciaux comprenant ce qui ressemblait fort à un terrain d'aviation.

— Là, indiqua l'oiseau.

— New Brunswick, Idaho, lut Tibor.

— Nous avons en effet traversé la frontière entre deux États, précisa-t-il. Nous étions dans l'Oregon, nous sommes maintenant dans l'Idaho. Pigé ?

— Oui, répondit Tibor.

Il étrilla la vache qui reprit sa longue marche. Les roues s'étaient remises à grincer et à cogner. Il l'entendait bien mais se dit : j'arriverai bien jusqu'à la ville où je serai à même de trouver un forgeron capable de changer les coussinets, peut-être ceux des deux roues. Si l'une est en mauvais état, l'autre ne doit guère valoir mieux. Mais pour combien je vais en avoir ?

— Vous pourrez m'avoir le prix de gros pour la réparation de ma voiture ?

— Ça n'existe plus. Il n'y a pas d'usine. On ne trouve que des enclaves à totale autonomie de fonctionnement, comme celles que vous voyez là. Mais je peux vous trouver un réparateur compétent. Il y en a au moins deux à New Brunswick, spécialisés dans le matériel d'avant-guerre.

— Ma voiture date d'après la guerre.

— Ça ira quand même.

— Et pour le prix ?

— En faisant un petit troc peut-être. Dommage que vous n'ayez pas ramassé quelques-uns des trésors du ver ; vraiment vous auriez pu vous en tirer moyennant n'importe lequel.

— Rien que des saloperies.

Tibor n'en revenait pas.

— Vous voulez dire que ces vieux rossignols représentaient une denrée précieuse par ici ?

Ils doivent être très en deçà de notre niveau, estima-t-il. Je raisonne comme si on était chez nous... Ici, tout est différent. Nous sommes tellement isolés. Nous savons si peu de choses. C'est fou ce que nous avons perdu !

— On aurait dû apporter les sommiers ; ça aurait valu la peine. Les bricoleurs de la ville savent utiliser l'acier pour fabriquer divers outils ; couteaux, pics, pioches et des tas d'autres choses.

— Et le transistor ? Alors qu'il n'y a pas d'émissions ?

— Le bloc sonore aurait pu être adapté de façon à constituer un générateur antifertilité à utiliser pendant les rapports sexuels.

Consternation de Tibor.

— Seigneur ! Vous voulez dire qu'ils essayent d'infléchir le taux de natalité ? Alors que la population mondiale se limite à présent à quelques millions d'individus ?

— C'est à cause des malformations de naissance. Des cas comme vous, si je peux me permettre. À New Brunswick, les gens préfèrent renoncer aux naissances plutôt que de répandre à l'envie une prolifération de mutants disgracieux et difformes.

— Ils vont peut-être me chasser dès qu'ils m'auront vu.

— C'est bien possible, acquiesça l'oiseau, en dévalant la pente de la colline vers les plates étendues de la vallée.

Pendant toute la descente l'oiseau continua son babillage. Toutes les malformations de naissance survenues dans la région au cours des dernières années y passèrent. Étrange tableau, effrayant et fascinant à la fois. Cependant Tibor écoutait à peine. Le ballottement intempestif de la voiture ajouté aux problèmes de roues le rendait malade. Il ferma les yeux, essaya de se détendre et pria de toutes ses forces pour être délivré de ses nausées. De la peur, reconnut-il... peur à l'idée d'aller me balader à New Brunswick ; un endroit que je ne connais pas ; je n'y suis jamais allé. Quel effet ça va me faire de me retrouver entouré d'étrangers ? Et si je ne les comprends pas, et qu'eux non plus n'arrivent pas à me comprendre ? Et puis, songea-t-il, New Brunswick... Il tomberait peut-être sur quelqu'un n'ayant pas oublié l'allemand. Ça l'aiderait bien à condition que la langue n'ait pas trop évolué ou dégénéré.

L'oiseau bleu s'était lancé joyeusement dans la description des divers types de malformations qu'il avait rencontrées au cours de sa vie.

— Et certains n'avaient qu'un seul œil au milieu du front. Je crois qu'on appelle ça du cyclopisme. Pour d'autres, au moment de la naissance, la peau est toute craquelée et desséchée, avec de gros poils rudes couvrant le bébé d'un épais pelage. Il y en avait un autre dont les doigts sortaient du buste. Il n'avait pas de bras, exactement comme vous, ni de jambes. Rien que les doigts rattachés directement à la cage thoracique. Il a vécu une année ou presque, si je ne me trompe.

— Et il pouvait les remuer, ses doigts ?

— Il faisait des gestes obscènes de temps en temps. Mais personne ne saurait dire si c'était vraiment conscient et volontaire.

Tibor commençait à émerger de sa morosité.

— Vous ne vous souvenez pas d'autres cas encore ?

Ce sujet éveillait périodiquement en lui un intérêt morbide, à cause de son propre problème.

— Et les geryons ? Vous n'en avez pas vu, des trois-en-un ?

— Si, j'ai vu des geryons trois-en-un ; mais pas à New Brunswick. C'était plus au Nord, où les radiations ont été plus

importantes. Et en supplément, j'ai même vu un homme-autruche une fois... C'est-à-dire de longues jambes très maigres, le corps plein de plumes et puis un long cou, nu jusqu'à...

— Ça suffit, interrompit Tibor.

Il se sentait trop mal pour en entendre davantage. Mais l'oiseau insista, caquetant.

— Je veux juste vous raconter ce que j'ai vue de mieux dans le genre, de tous les pays que j'ai visités. Il s'agit d'un cerveau externe que l'on transporte dans un bocal ou dans un seau et qui continue à fonctionner, protégé du contact avec l'atmosphère par une épaisse couche de Saran qui évite en même temps l'hémorragie de sang. Son propriétaire devait le surveiller constamment pour s'assurer qu'il n'avait subi aucun traumatisme. Celui-là a pu vivre indéfiniment, mais toute sa vie fut consacrée à...

— Assez.

La nausée prenait le pas sur l'intérêt morbide. Une fois encore, Tibor ferma les yeux, et s'adossa à son siège. Ils poursuivirent leur route en silence. Tout à coup la roue avant droite se détacha de la voiture. Elle partit en roulant et disparut vers le bas. La voiture s'arrêta donc brutalement, en même temps que la vache, sensible à la soudaine modification du chargement qu'elle tractait.

— Eh bien, pour moi, tout est terminé, dit Tibor d'une voix pâteuse.

Durant sa vie, il avait maintes fois imaginé ce que serait cet instant et le Pilg avait rendu plus immédiate encore cette perspective. La crainte était devenue réalité, d'un seul coup. Une peur irraisonnée qui effectuait d'elle-même le passage au réel. Il ressentait une véritable terreur animale, comme s'il avait été pris au piège, par le pied. En supposant qu'il en ait un. L'animal ronge sa patte pour se libérer, songea-t-il dans les affres de la panique. Mais moi, je ne peux rien faire. Je n'ai pas de patte à sacrifier. Je ne peux rien faire pour me sauver.

— Je vais chercher du secours, dit l'oiseau. Sauf que... (il vint se poser sur l'épaule de Tibor.) Vous êtes le seul qui soit capable de me comprendre. Écrivez-moi un mot, et j'irai le porter.

Tibor utilisa son extenseur manuel pour sortir un petit carnet de cuir noir et un stylo-bille. Il écrivit :

— Moi, Tibor McMasters, incomplet, suis coincé sur le flanc de la colline dans ma voiture endommagée. Suivez l'oiseau.

— D'accord, dit-il en pliant le papier pour le lui tendre. Le geai bleu saisit le message dans son bec et s'envola dans l'air chaud du matin, vers la vallée et ses habitants, humains ou presque humains. Silence.

Peut-être que je n'avancerai plus jamais, se dit Tibor, que cet endroit sera ma tombe. Et le tombeau de mes ambitions. Plus exactement les ambitions des autres qu'ils avaient projetées sur moi. Enfin, les miennes aussi, corrigea-t-il. Je n'avais pas besoin de venir ici. Je connaissais les risques et je suis venu quand même. Alors c'est bien de ma faute. Venir ici et mourir, si près du but que je poursuivais. À supposer que je ne me sois pas trompé d'endroit...

— Mets les bouts ! dit-il à voix haute.

La vache se retourna pour lui jeter un regard interrogateur et il la fouetta cruellement avec son pseudo-fouet. L'animal meugla et essaya d'avancer. La barre d'essieu se planta dans le sol, ce qui mit un terme brutal et définitif à sa tentative. Il ne me reste plus qu'à attendre... Si l'oiseau ne revient pas, ou bien s'il ne ramène personne avec lui, je suis mort. Là, dans cet endroit banal. J'ai fait le voyage jusqu'ici pour y mourir. Et le Dieu de Colère ne sera jamais découvert... du moins pas par moi.

Et maintenant ? se demanda-t-il. Il regarda sa montre. Il était neuf heures trente. S'ils viennent d'une façon ou d'une autre, ils devraient être là pour onze heures. S'ils ne sont pas arrivés à cette heure, alors... Alors, pensa-t-il, je renoncerai.

— J'aurais pourtant bien voulu voir un geryon, dit-il à voix haute, comme s'il s'adressait à la vache. Je devrais peut-être te laisser partir, pensa-t-il. Non. S'ils reviennent avec du secours, j'aurai besoin de toi.

— *Vache, vache* – c'était une citation –, *Toi et Moi*.

Il aurait bien continué avec la suite du poème de James Stephens, mais il l'avait oubliée.

— *Nous regardant au fond des yeux ?*

Si c'était ça... Quelle banalité, pensa-t-il.

Curieux, se dit-il, qu'à des moments cruciaux ou difficiles on se rabatte sur les vers de mirlitons, plutôt que sur de la grande poésie.

— Quand arrive l'heure de faire les comptes, c'est moins le fait d'avoir gagné ou perdu qui importe, que la façon dont on a mené la partie.

C'est exactement ça. La poésie, même la grande, ne saurait mieux dire. J'ai joué le jeu avec honnêteté et talent, se fit-il remarquer à lui-même.

— S'il suffisait de souhaiter pour avoir..., se dit-il à voix haute.

Le silence.

Pas un souffle, si ce n'est sa respiration et celle de la vache... qui se donnait bien du mal pour essayer d'attraper l'herbe grasse presque à sa portée.

— Tu as faim, lui dit-il. Moi aussi. Ce qui l'amena à cette autre réflexion : même que nous allons en mourir tous les deux. De faim et de soif. Nous boirons notre propre urine pour nous maintenir en vie plus longtemps. Mais rien n'y fera.

Ma vie dépend d'une créature si petite qu'elle tiendrait dans le creux de la main. Un geai mutant... et les geais sont bien connus pour être de fieffés menteurs et des voleurs impénitents. Un geai peut toujours être présumé coupable. Si seulement j'étais tombé sur une grive.

Un vieux rêve qui l'avait longtemps hanté et tourmenté lui revint alors à l'esprit. Dans le silence et la solitude de son terrier, il inventait et fabriquait des objets compliqués, aussi étranges que gais. Quand il en avait fait un nombre suffisant, il les transportait enfin sur une route toute proche où il montait une petite échoppe et exposait ses créations. Puis, il restait là, assis et silencieux, toute la journée, attendant que quelqu'un arrive et lui achète l'un des objets qu'il avait fabriqués. Le temps passait, l'après-midi s'écoulait, puis la soirée ; l'obscurité s'abattait sur toutes choses. Et lui n'avait vendu aucune de ses créations. À la fin, dans les ténèbres, il ramassait humblement et silencieusement son bric-à-brac et repartait, vaincu, mais sans exprimer la moindre plainte. Pourtant, sa défaite était totale. La lenteur du processus et le silence qui l'avait entouré

n'y changeaient rien. Il en était de même pour lui ; il était assis et il attendait. Comme la créature de son rêve, il attendait, sans fin. Puis la nuit tomberait et il y aurait un autre jour qui se lèverait, et tout recommencerait. Jusqu'à ce qu'un matin, il oublie de se réveiller avec le soleil. Alors, il n'y aurait plus d'espoir silencieux, rien qu'un corps inanimé, affalé sur le siège de la voiture. Il faudra bien que je finisse par relâcher la vache, se dit-il. Mais je la garderai ici aussi longtemps que possible. Ça rassure de voir une autre créature. Enfin, aussi longtemps qu'elle ne souffrira pas.

— Est-ce que tu souffres ? demanda-t-il. Non, tu ne comprends pas. Pour toi, il s'agit d'une période d'immobilité dont tu ne saisis ni la raison ni les implications.

— Seigneur de la Colère – il parlait à voix haute, utilisant le vocabulaire liturgique traditionnel – venez à moi –, châtiez-moi par-dessus tout et emmenez-moi avec vous au Pays – que je prenne place dans les rangs du Grand Fleuriste.

Il attendit, les yeux fermés. Pas de réponse.

— Êtes-vous avec moi ? demanda-t-il. Monsieur, vous qui avez tant fait, vous qui disposez de toute souffrance. Libérez-moi de celle que j'endure en ce moment. C'est par vous qu'elle est venue ; vous êtes donc responsable de ma douleur. Délivrez-moi comme vous seul en avez le pouvoir, Deus irae.

Il se tut et attendit encore. Toujours pas de réponse, ni dans le monde extérieur ni dans le domaine intérieur de son esprit.

Je consulterai donc – merde, pas consulter, prier – le Dieu d'avant, pour qu'il m'apparaisse. Selon les vestiges de la religion vaincue, celle de nos aïeux.

*Agnus Dei, qui tollis peccata mundi,
dona eis requiem sempitemam.*

Toujours rien. Aucune des deux prières ne marchait. Mais Ses voies sont parfois lentes. Son temps est différent du nôtre. Pour Lui peut-être s'agissait-il d'un quart de nos secondes.

Libera me domine.

— Je démissionne, dit-il à haute voix, et il sentit que tout son corps et tout son être abandonnaient effectivement la partie. La fatigue d'un coup l'avait envahi ; à vrai dire, il ne réussissait même plus à tenir droite sa tête. C'est peut-être la délivrance que je réclamaïs. Peut-être qu'il m'accordera une belle mort sans souffrance, douce et sereine. Un peu comme lorsqu'on s'endort. C'est ce que l'on offrait aux animaux domestiques malades ou blessés... quand on les aimait.

Tremens factus sum ego et timeo !

Bribes de l'ancienne messe ou fragments d'un poème médiéval ? Ou d'un requiem catholique ?

*Mors stupebit et natura,
cum resurget creatura, judicanti responsura !*

Il avait oublié le reste. Et puis merde, se dit-il. Ils ne viennent jamais au moment où vous avez besoin d'eux.

Il se forma une grande et vive lumière au-dessus de lui, dans le ciel. À demi aveuglé, il la regarda en se protégeant les yeux avec l'extrémité de son appareillage manuel gauche. La lumière descendit sur lui. Elle était d'un rouge fuligineux à présent, sorte de disque houleux et nébuleux que l'on sentait surchauffé et embrasé, comme par un courroux interne. Et puis voilà qu'on l'entendait : un bruit comparable au fracas de la tempête ou au grésillement furieux de l'acier chauffé à blanc que l'on plonge dans l'eau froide.

Il reçut les premières gouttes chaudes. C'était brûlant. Instinctivement, il s'écarta pour échapper aux particules liquides.

Au-dessus de lui, le disque arrivait à un stade moins informe quoique encore dépourvu de consistance. Tibor parvenait à distinguer certains traits sur la surface : des yeux, une bouche, des oreilles, une chevelure hirsute. La bouche criait des choses dans sa direction, mais les mots eux-mêmes n'arrivaient pas jusqu'à lui.

— Comment ? dit-il, sans cesser de regarder vers le haut.

Il voyait bien à présent que le visage était en colère contre lui. Qu'avait-il fait pour lui déplaire ? Il ne savait pas seulement à qui ou à quoi il avait affaire.

— Tu te moques de moi ! tonna le visage mouvant, vibrant et larmoyant. Je suis pour toi une chandelle, la maigre lumière qui te conduira à la vraie lumière. Regarde ce que je peux faire pour te sauver si tu le veux. C'est si facile.

La bouche débitait un flot de paroles.

— Prie ! exigea-t-elle, à genoux et les mains sur le sol.

— Mais, dit Tibor, je n'ai ni mains ni jambes !

— J'y pourvoirai, annonça le grand visage éclairé.

Tibor se sentit aussitôt propulsé en hauteur avant d'être déposé rudement sur l'herbe à côté de la voiture. *Des jambes.*

Il était agenouillé. Il vit les longues formes mobiles, au nombre de deux, qui le soutenaient. Il vit aussi ses bras et mains sur lesquels reposait la partie supérieure de sa carcasse. Et puis les pieds. Abasourdi, il articula dans un hoquet :

— Vous êtes Carl Lufteufel.

Seul le Dieu de Colère était capable de réaliser pareil exploit.

— Prie, commanda le visage.

Et Tibor bredouilla.

— Je ne me suis jamais moqué de la plus grande entité de l'univers. Je n'implore pas que l'on me pardonne, mais que l'on me comprenne. Si vous me connaissiez mieux...

— Je te connais, Tibor.

— Pas vraiment. Pas complètement. Je suis une personne complexe. La théologie elle-même n'est-elle pas complexe ces derniers temps ? Je n'ai pas fait pire que les autres ; à vrai dire, j'ai même fait beaucoup mieux que la plupart d'entre eux. Est-ce que vous comprenez que je fais un Pilg afin de découvrir votre identité physique, pour réussir à peindre ?

— Je le sais, coupa le Dieu de Colère. Tout ce que tu sais, je le sais aussi, et bien d'autres choses encore. C'est moi qui ai envoyé l'oiseau. C'est à cause de moi que tu es allé te promener suffisamment près du ver, pour qu'il sorte et essaie de te mordre. Est-ce que tu comprends ? C'est moi qui ai fait que les coussinets de la roue droite te lâchent. Tout ce temps-là tu as été en mon pouvoir. Depuis le début de ton Pilg.

Avec ses nouvelles mains, Tibor alla fouiller dans le coffre à bagages d'où il extirpa un appareil photo polaroïd équipé d'une pellicule couleur. Il s'empessa de faire un cliché du visage qui se lamentait au-dessus de lui et attendit avec impatience que retentisse la petite sonnerie.

— Tu fais quoi ? demanda-t-il. Tu as pris une photo de moi ?

— Oui, pour voir si vous êtes réel. Et pour d'autres raisons tout aussi réelles.

— Je suis réel !

Cette protestation était arrivée, cinglante.

— Pourquoi avez-vous fait toutes ces choses ? J'ai donc une telle importance ?

— Ce n'est pas toi qui es important. C'est ton Pilg. Tu as décidé de me trouver pour me tuer.

— Non ! riposta Tibor. Je veux seulement vous photographier.

Il saisit l'extrémité du cliché qu'il arracha sans ménagement du malheureux appareil.

La photo montrait le visage enfiévré, frénétique avec une parfaite clarté, aucun doute n'était permis.

Il s'agissait bien de Carleton Lufteufel. L'homme qu'il recherchait. Celui qui se trouvait au terme du long Pilg dont Dieu seul connaissait l'issue.

Son Pilg était donc terminé.

— Tu vas utiliser ce truc, interrogea le Deus irae. Cette photo instantanée ? Non, elle ne me plaît pas.

Le menton trembla... tandis que dans la main droite de Tibor, le cliché se ratatinait en dégageant un mince filet de fumée, avant de tomber tranquillement sur le sol, réduit en cendres.

— Et mes bras et mes jambes ?

Tibor haletait.

— Ils sont aussi à moi.

Le Dieu de Colère le regarda attentivement et en même temps, Tibor se sentit soulevé comme un pauvre pantin. Il atterrit sur les fesses, sur le siège de la voiture. Et ses jambes, ses pieds, ses bras, ses mains, tout disparut instantanément. Il était redevenu cul-de-jatte et manchot. Il resta sur place

quelques secondes, le souffle coupé par la rage. L'espace d'un instant, il avait été semblable aux autres. Ultime moment pour Tibor, cette restitution, pour une vie entièrement vécue dans une situation d'inutilité.

— Mon Dieu, réussit-il à articuler.

— Tu as compris ? Tu vois ce que je suis capable de faire ?

— Oui.

— Est-ce que tu achèves ton Pilg ?

— Je... (Hésitation.) Non, pas encore. L'oiseau a dit...

— L'oiseau, c'était moi. Or, je suis bien placé pour savoir ce que j'ai dit.

La colère divine s'apaisa, momentanément du moins.

— L'oiseau t'a rapproché de moi. Il t'a amené suffisamment près pour que je puisse t'accueillir comme je l'entends. Comme je *devais* le faire. Je possède deux corps. L'un est celui que tu vois en ce moment. Il est éternel, inaltérable, comme le corps du Christ tel qu'il apparut après sa résurrection. Quand Thimothée le vit et insista pour toucher le ventre du Christ.

— Le côté, rectifia Tibor.

Il s'agissait du côté, et puis c'était Thomas. Le Dieu de Colère s'assombrit. Nuages. Ses traits devenaient progressivement transparents.

— Tu m'as vu sous cette apparence, ce corps. Mais il en existe un autre. Un corps au sens physique du terme, qui vieillit et se dégrade... voué à la pourriture ainsi que le disait saint Paul. Et celui-ci, il ne faut pas que tu le trouves.

— Croyez-vous que je le détruirais ?

— Oui.

Le visage disparut. Ces dernières paroles n'avaient été qu'à peine articulées. Le ciel, redevenu bleu, formait comme une vaste voûte érigée par quelques géants... ou par des dieux. Ce qui nous ramène bien loin en arrière dans l'histoire de la planète, l'époque cambrienne peut-être...

Au bout de quelque temps, Tibor abandonna le derringer. Assis dans sa voiture, il l'avait gardé caché. Que se serait-il passé, spécula-t-il, s'il avait tenté de le tuer ? Rien. Le corps sous lequel il l'avait rencontré était bien à n'en pas douter ce

qu'il se vantait d'être. La manifestation d'une chose échappant à toute forme de dégradation.

Je n'aurais jamais pu essayer. C'était du bluff. Mais le Dieu de Colère ne le savait pas, à moins d'être omnipotent, à l'instar du Dieu des chrétiens. C'était du moins ce qu'ils croyaient.

Et que se serait-il passé, grands dieux, s'il l'avait tué ? se demanda-t-il. Le monde en aurait-il été bouleversé... Il y a si peu de choses à quoi se raccrocher en cette putain d'époque.

Qu'importe puisque ce salaud est parti. Je n'en ai pas eu besoin. En tout cas pas cette fois. Cependant, si les circonstances le voulaient, je le tuerais. Il venait de prendre subitement conscience de cette disposition. Oui, mais quelles étaient-elles ces circonstances ? Il ferma les yeux, les frotta avec son extenseur manuel et se gratta le nez. S'il tentait de me détruire ? Pas forcément. La question renvoyait plutôt à la nature complexe de l'esprit de Lufteufel qu'à des circonstances extérieures. Le Dieu de Colère était doué d'une personnalité. Il n'était pas seulement une force positive ou négative. Parfois il œuvrait pour le bien de l'homme, et pourtant, pendant la guerre, il avait virtuellement annihilé l'humanité. Il fallait l'apaiser.

Il tenait la clé maintenant. Parfois le Dieu de Colère descendait sur Terre pour faire le bien, d'autres fois c'était pour faire le mal. Je pourrais donc le tuer si ses mobiles étaient néfastes... au contraire, s'il était mû par le bien, même s'il devait m'en coûter ma propre vie, je le ferais aussi.

Sublime, songea-t-il. L'orgueil. Hubris. Le syndrome des « bouffis d'orgueil ». Ces choses-là ne sont pas faites pour moi. J'ai toujours fait partie des petits et des faibles. Il faut quelqu'un d'une autre trempe appartenant à la race des Lee Harvey Oswald pour perpétrer de grands meurtres. Les seuls qui comptent à vrai dire. Il soupira. Les choses étaient ainsi faites. Pourtant le cas était particulier. Durant toutes les années qu'il avait vécu comme Serviteur de Colère, il n'avait jamais été confronté à une expérience mystique. Jamais il n'avait vraiment rencontré Dieu. C'est comme découvrir que Haydn était une femme. On ne peut pas en faire abstraction dès lors qu'on le sait.

De plus, les expériences mystiques authentiques transformaient celui qui les vivait, ainsi que William James l'avait souligné en d'autres temps, dans un autre monde.

Il m'a donné ce qui me faisait défaut. Les jambes, les bras... et puis, il me les a repris. Comment une divinité peut-elle agir de la sorte ? En termes simples, c'était pur sadisme. Ne plus être ce tronc vertical figé dans une voiture à vache. Je pourrais courir... par les mers et sur les plages de l'océan. Avec mes mains, je façonnerais toutes sortes d'objets... Songez comme je pourrais peindre. La plupart des limites de ma création sont dues à tous les foutus appareils par lesquels il me faut passer. Je serais capable de bien plus.

Est-ce qu'il reviendra le geai bleu, le *chardin* ? Probablement pas, s'il était l'une des manifestations du Deus irae. Dans ce cas, que devrais-je faire ? Rien. Enfin, il pouvait toujours crier dans la corne de détresse. À titre d'expérience, il alla dénicher le porte-voix qu'il brancha avant de tonitruer :

— Écoutez tous ! Écoutez bien ! Tibor McMasters est coincé dans les collines et va mourir. Est-ce que vous pouvez m'aider. Est-ce que quelqu'un m'a entendu ?

Il débrancha et attendit quelques minutes. Il ne pouvait rien faire d'autre. Absolument rien. Il resta donc affalé sur son siège. Dans l'expectative.

11.

Pete Sands dit aux enfants :

— Faites un effort pour vous souvenir. Avez-vous vu une personne incomplète circulant dans une voiture tirée par une vache ? Vous n'auriez pas oublié une chose pareille, tout de même ? Hier, tard dans l'après-midi. Vous y êtes ?

Il scrutait leurs visages pour essayer d'en savoir davantage. Quelque chose qu'ils auraient voulu lui cacher.

Peut-être l'avaient-ils tué, se dit Pete.

— Je vous donnerai une récompense si vous parlez...

Il plongea la main dans sa poche de manteau.

— Tenez, un gros bonbon ; c'est du vrai sucre candi, tout blanc.

Il tendit le bonbon à la bande de gamins qui faisait cercle autour de lui, mais aucun d'eux n'en voulut. Tous les petits visages foncés étaient levés vers lui, et le regardaient en silence, comme s'ils étaient curieux de connaître ses intentions.

Un tout petit enfant finit par tendre la main. Pete lui donna le sucre candi ; le garçonnet l'attrapa sans dire un mot avant de se frayer un passage vers l'arrière et quitta le cercle. Disparu, et le bonbon avec.

— Je suis son ami ; Pete s'exprimait avec force gestes ; j'essaie de le retrouver pour l'aider. Le terrain est plutôt accidenté dans le coin ! Il pourrait se faire flanquer par terre, ou bien sa vache pourrait tomber... en ce moment, il est peut-être couché au bord d'un chemin, mort ou en train de mourir.

Plusieurs enfants grimacèrent un sourire :

— Nous savons qui vous êtes. Vous êtes une des marionnettes du vieux Dr Abernathy. Vous croyez au vieux Dieu. L'inc, il nous a fait réciter notre catéchisme.

— Celui du Dieu de Colère ?

— Vous feriez mieux d’y croire. C’est là qu’il vit. Lui, pas votre vieux type sur sa croix, lança la voix rauque de deux garçons déjà grands.

— Ça, c’est votre opinion à vous. Pas la mienne. Moi, je connais le vieux Dieu comme vous dites, depuis de nombreuses années.

— Il n’a pas amené la guerre, lui. Les garçons souriaient toujours.

— Il a fait plus. Il a créé l’univers, et tout ce qu’il y a dedans. C’est à lui que nous devons tous le fait d’exister. Et de temps en temps, il intervient dans notre vie, pour nous aider. Il peut nous sauver, tous et chacun d’entre nous... à moins qu’il ne lui plaise de nous laisser loin de sa grâce, en état de péché. C’est ça que vous voulez ? J’espère bien que non. Pour le salut de votre âme éternelle.

Tout cela l’agaçait ; ces gamins l’exaspéraient. D’un autre côté, ils étaient les seules personnes susceptibles de lui dire si Tibor était passé par là.

— Nous adorons celui qui peut faire tout ce qu’il veut clama l’un des gosses et les autres reprirent immédiatement en chœur :

— Ouais, nous adorons celui qui peut faire tout absolument tout ce qu’il veut.

— Vous êtes des thanatophiles.

— C’est quoi, monsieur l’Homme ?

— Ceux qui aiment la mort. Vous adorez quelqu’un qui a essayé de mettre fin à votre vie. La grande hérésie du monde moderne. Merci quand même.

Sur ces paroles pleines d’emportement, il partit, les épaules courbées sous le fardeau qu’il portait, bien décidé à mettre la plus grande distance possible entre lui-même et les enfants.

Ainsi leurs sarcasmes s’éteignirent progressivement derrière lui, jusqu’à complète extinction. Parfait. Il était seul.

Il s’accroupit pour ouvrir son bagage qu’il fouilla consciencieusement afin d’en extraire son équipement radio fonctionnant sur piles. Il le jucha sur les pieds prévus, de véritables échasses, brancha les écouteurs et enclencha l’émetteur.

— Dr Abernathy dit-il dans le micro, Pete Sands au rapport.

— Allez-y, Pete.

La voix du Dr Abernathy résonnait à ses oreilles.

— Je suis pratiquement sûr d'avoir retrouvé sa trace.

Il raconta au Dr Abernathy l'épisode avec les enfants puis fit remarquer :

— S'ils ne l'avaient pas vu, ils n'auraient rien à dissimuler. Or ils essaient visiblement de cacher quelque chose. Je vais donc suivre cette piste.

— Alors bonne chance, dit sèchement le Dr Abernathy. Écoutez-moi Pete. Si vous le retrouvez, ne lui faites rien.

— Pourquoi ? Lors de la conversation que nous avons eue, il y a un jour ou deux...

— Je ne vous ai jamais demandé de suivre McMasters, pas plus que je ne vous ai dit de l'arrêter ou de lui faire le moindre mal.

— Exact, vous n'avez pas dit ça, admit Pete, mais par contre vous avez fait la remarque suivante : quand cet inc va revenir avec la photo du Deus irae, et qu'il commencera sa fresque, les s.o.w. auront emporté une victoire décisive, le père Handy en particulier. Il n'est pas bien difficile d'en déduire ce que vous désirez en fait, et ce qui serait le mieux pour la Vieille Église.

— Tuer est le plus grave de tous les péchés, intervint le Dr Abernathy. Il est dit dans les commandements : « Tu ne tueras point. »

— Le commandement est : « Tu n'assassineras pas », répliqua Pete. Il existe trois verbes en hébreu signifiant tuer ou quelque chose d'approchant. Dans ce cas précis le verbe utilisé est tuer au sens de commettre un meurtre. J'ai fait moi-même les recherches dans le texte hébreu d'origine. Je sais donc de quoi je parle.

— Tout de même...

— Je ne lui ferai aucun mal. Je n'en avais d'ailleurs nullement l'intention.

Cependant, pensa-t-il, si Tibor McMasters me conduit effectivement jusqu'au Dieu de Colère, comme on dit, je... que ferai-je au juste ? On verra bien.

— Comment va Lurine ? demanda-t-il, histoire de changer de sujet.

— Bien.

— Je sais ce que je fais, dit Pete. Laissez-moi accomplir ma tâche, c'est tout ce que je demande, mon père. C'est moi qui en porterai la responsabilité, pas vous ; si vous m'autorisez à parler de façon aussi directe.

— Certes, mais moi je suis responsable de vous.

Temps de silence.

— Je vous ferai mon rapport deux fois par jour, reprit Pete. Je suis sûr que nous réussirons à nous mettre d'accord. D'ailleurs, il n'est pas dit du tout que Tibor McMasters retrouve jamais Carl Lufteufel, et notre discussion serait alors purement théorique.

— Je prierai pour vous.

La communication fut interrompue. Le Dr Abernathy avait raccroché. Avec un hochement de tête et tout en ronchonnant, Pete rangea la radio dans sa sacoche à bandoulière. Il demeura ainsi accroupi, puis sortit un paquet de Pall Mall et alluma l'une de ses rares et précieuses cigarettes.

Qu'est-ce que je fais là ? se demanda-t-il. Ai-je été envoyé par mon supérieur ? Est-ce que j'étais effectivement censé tirer ce type de conclusion de la conversation que nous avons eue en ville, lui et moi... ou bien est-ce une interprétation toute personnelle des propos du docteur ? Difficile d'avoir une certitude. Si, de fait, je commets un crime ou un péché, le Dr Abernathy peut parfaitement le désavouer. Il lui suffira de n'être au courant de rien, comme les gangsters d'antan après une opération de liquidation. Les Églises ont un point commun avec la Cosa Nostra : cette candide indifférence qui règne dans les hautes sphères, tout le sale boulot échouant au menu fretin, en bas de l'échelle, dont il faisait partie.

Ce genre de considération lui déplaisait souverainement et il s'évertua à les chasser de son esprit. Sans succès, au demeurant.

Notre Père qui êtes aux cieux, pria-t-il en fumant consciencieusement sa cigarette, faites-moi savoir ce que je dois faire. Dois-je persister à suivre Tibor McMasters, ou faut-il que j'y renonce au nom de préoccupations d'ordre moral ? Mais il y

a un autre aspect du problème : Je puis être de quelque secours à Tibor. Il n'aurait pas dû s'aventurer si loin avec sa voiture à vache. Il est évident que je lui viendrais en aide s'il devait tomber en panne, ou subir quelque dommage. Cela va sans dire. Mon expédition n'est donc pas foncièrement malintentionnée ; je travaille peut-être pour la bonne cause en me lançant dans une recherche humanitaire pour retrouver un inc qui, soit dit en passant, est peut-être déjà mort. Oh ! puis zut ! Il laissa tomber sa prière et s'abandonna à ses noires pensées.

La chaleur commençait à se faire sentir. Dans les mille et un fourrés alentour, s'affairaient insectes et oiseaux et, à même le sol, on voyait plusieurs petits animaux chacun suivant fidèlement la voie sacrée que Jeovah lui avait appris à chérir et à protéger. Il termina sa cigarette et jeta le mégot dans un buisson de liseron et de folle avoine.

Voyons, quelle direction avait-il pu prendre à partir d'ici ? Pete sortit sa carte, l'étudia. Je me trouve à peu près là, dit-il en marquant l'endroit, tout près du grand C... Je ne veux pas approcher cet engin de malheur. Oui, mais si Tibor McMasters s'y était fait prendre ? Il faut peut-être bien que j'y aille, finalement.

— Merde ! tonna-t-il, rageur. Les sentiments qui l'animaient n'avaient rien de très chrétien lorsqu'il songeait à cette entité électronique, vestige de l'avant-guerre retourné à l'état sauvage ; comme si elle n'aurait pas pu se contenter de s'éteindre définitivement, à la longue. Quel est donc le dessein poursuivi par Dieu pour la laisser continuer ainsi, alors qu'elle constitue un danger permanent pour toute créature organique située dans un rayon de huit kilomètres ?

Plutôt crever qu'aller là-bas, se dit-il, si Tibor y est déjà... eh bien, tant pis, c'est que je n'ai pas de chance. Lui non plus, d'ailleurs. Après tout je cherche à l'aider. Enfin... Il ne savait plus du tout où il en était et se rendit compte qu'il ne pourrait avoir aucune certitude avant de se trouver au pied du mur. Comme les existentialistes, je définirai mes intentions après coup, à la lumière des actes que j'aurai commis. La pensée suit l'acte, ainsi que l'enseigna Mussolini. *In Anfang war die Tat*, dit Goethe dans son *Faust*. Au début était l'acte, et non le verbe

contrairement à ce qu'écrit Jean. Jean et sa doctrine du Logos ou la grecquisition de la théologie.

Il sortit de son bagage une paire de jumelles ; elles lui permirent de scruter l'horizon pour essayer de voir ce qui l'attendait plus loin. Le monde. Un zoo grouillant. Des espèces ici qui n'existent pas là. Des créatures dont tout le monde avait peur, d'autres dont nul ne soupçonnait seulement l'existence humaine, supra-humaine, quasi humaine, pseudo-humaine, tout ce que l'on peut imaginer, et aussi ce qui ne saurait s'imaginer. À droite, l'abri du grand C. Ce n'est toujours pas par là qu'il irait, nom de Dieu de nom de Dieu ! Les autres solutions ? Il regarda attentivement dans les jumelles dont il apprécia au passage les propriétés réfractives sur la lumière. Des champs, avec des fermiers, robots et humains, qui arpentaient la terre âcre... difficile de distinguer les robots des vrais. Tu es né de la poussière et tu retourneras à la poussière, songea-t-il. *Dann es gehet dem Menschen wie dem Vier ; wie dies stirbt, so stirbt mer auch.* Il en va de l'homme comme de l'animal : ils meurent de la même façon.

Qu'est-ce que cela veut dire, mourir ? Ce qui est unique ne peut que périr. La nature procède par surproduction de chaque espèce. L'unicité est une faute, un échec de la nature. Pour qu'il y ait survie, il faut des centaines, des milliers, des millions d'exemplaires de chaque espèce, tous interchangeable de sorte que si tous meurent et qu'il n'en reste qu'un, la nature remporte la victoire. Mais en général, elle est perdante. Et lui-même... Il prit conscience de sa situation : je suis unique. Donc condamné, se dit-il. Chaque homme est unique et par là même il est condamné. Sombres pensées.

Il consulta sa montre-bracelet. Tibor était parti depuis soixante-deux heures. Combien de chemin pouvait-on faire en soixante-deux heures lorsqu'on circulait dans une voiture tirée par une vache ? Nom de Dieu, c'est que ce n'était pas rien ! Au rythme régulier de la limace, les kilomètres défilaient, lentement mais sûrement comme patiemment grignotés. Il doit bien être à soixante kilomètres de Charlottesville, ou pas loin, calcula Pete. Autant mettre les choses au pis. Je me demande s'il se rend compte que je le suis. Quelle serait la réaction de

l'incomplet ? Apparemment il était armé. Ely avait fait une remarque dans ce sens. Tibor agirait sans doute pour se défendre, comme le ferait n'importe qui. Dans sa sacoche, Pete avait trente-huit cartouches et un revolver spécial de police. Avec ça, je peux le réduire en bouillie, se dit-il. Et c'est bien ce que je ferais s'il m'attaquait le premier. Nous agirions tous les deux pour préserver notre vie ; c'est l'instinct de conservation. Nous n'avons pas le choix.

Loin de la ville donc, tous deux livraient un combat sans merci contre l'Antagoniste. Revêtant la forme de la dégradation, leur ennemi commun tirait d'eux la substance vitale ; il se nourrissait du corps des vivants qui, eux, régressaient vers leur état terrestre initial et final... où Dieu viendrait les chercher quand l'heure serait venue. La résurrection du corps. Un corps parfait, inaltérable et définitif, qui ne connaîtrait ni les dégradations, ni la mort, ni les changements, en mieux ou en pis. Ce sang et ce corps différent de la chair suspendue à la croix. Et cetera. Cette certitude à quoi même les héritiers de l'Église de Colère croyaient. Une foi désormais universelle qu'on ne remet pas en question. Tibor, devant lui, avait dû avoir les mêmes pensées tandis qu'il allait son petit train, secoué et ballotté à en perdre le souffle sur la terre aride. Nous sommes unis, lui et moi, par ce dogme commun qui nous lie l'un à l'autre. L'espace d'un moment, nous ne faisons plus qu'une personne, McMasters et moi. Je le sens. Mais cela ne saurait durer, voué à la mort, comme tout ce qui est unique.

Toutes les bonnes choses périssent, pensa Pete. Du moins ici-bas. En notre monde car dans le monde à venir, il en sera comme dans la théorie platonicienne de la matrice ; elles sont au-delà du périssable ou de l'éphémère. Si l'urgence de la situation le voulait, la vache de Tibor courrait. Il peut donc se déplacer plus vite que moi, calcula Pete. S'il sait que je suis à sa recherche, il lui est possible de mettre la gomme et de me laisser sur place. Ce qui serait peut-être le dénouement le plus heureux, tout bien considéré. Il vit, je vis... les choses continuent comme avant. Sauf que c'est impossible, puisque Tibor aura soit des photos du Dieu de Colère, soit un film sur lui. Comment s'arranger de cet aspect du problème ? Cette perspective avait

de quoi le dégriser. Les conséquences sur Charlottesville ? Impossible à prédire ; les éventualités à envisager étaient trop nombreuses, et toutes négatives.

Bizarre, songea-t-il. Nous ne nous préoccupons que de notre petite ville ; sans nous soucier d'une éventuelle victoire du Dieu de Colère ailleurs dans le reste du monde. Nous ne voyons les choses que par notre petit bout de lorgnette. Voici donc ce qui est advenu de nous depuis la guerre. Nos horizons se sont rétrécis ; notre vue sur le monde s'est comme ratatinée. Nous sommes semblables à de vieilles dames percluses de rhumatismes dont les ongles gratteraient inlassablement la poussière. Raclant toujours le même petit arpent en quête de nourriture. Me voici, je suis là et j'ai peur. Je veux retourner à Charlottesville et sans doute que l'incomplet ressent la même chose que moi. Ici nous sommes des voyageurs étrangers, fatigués et malheureux, désirant ardemment rentrer dans leur pays.

Une silhouette féminine s'approcha de lui, elle avançait pieds nus dans ce morne pays, les bras tendus. La ramification du grand C.

12.

— Avez-vous entendu parler de Albert Einstein ? dit la ramification féminine du grand ordinateur, en l'agrippant au passage. Les grandes pinces métalliques se refermèrent sur les mains de Pete.

— La relativité, dit Pete. La théorie de...

— Descendons par là, nous y serons bien pour discuter.

La ramification le poussait dans la direction indiquée.

— Ah ! que non !

Toute sa vie Pete avait entendu raconter les pires choses à propos de la construction détraquée et semi-vivante. Enfant, il avait redouté, appréhendé avec angoisse de faire sa rencontre. Et voilà que ce moment était arrivé.

— Vous ne pouvez pas me forcer à descendre là-dessous, dit-il en songeant au bain d'acide dans lequel ses victimes étaient précipitées.

Pas moi, se dit-il, et il lutta de toutes ses forces pour libérer ses mains ; il mit toute son énergie à tenter de glisser ses doigts hors de l'étau qui les retenait prisonniers.

— Posez-moi une question, dit la ramification sans relâcher sa prise.

Malgré lui Pete avança de plusieurs pas dans le terrain de son adversaire.

— D'accord. Est-il passé par ici, récemment, un phocomèle sur une petite voiture ?

— C'est votre première question ?

— Non, c'est ma seule question. Je ne veux pas jouer avec vous. Vos jeux sont terribles et destructeurs. Ils tuent. C'est que je vous connais.

Comment Tibor avait-il pu se tirer de cette épreuve ? se demanda-t-il. À moins qu'il ne s'en soit pas tiré du tout,

justement il était peut-être mort, là-dessous, dans l'obscurité et les chuintements du bac d'acide.

Qui, jadis, avait bien pu lui monter une telle installation ? se demanda Pete. Personne ne le savait. Même le grand C l'ignorait peut-être. L'être nuisible qui avait conçu et monté le réservoir d'acide avait du reste bien pu en être la première victime. La frayeur de Pete s'accrut encore. Il était accablé. Ce que la terre a pu engendrer en quelques courtes années... De telles métastases d'horreur.

— Oui, dit le grand C. Un phocomèle est passé par ici il y a peu de temps. Il a même tiré une balle dans la boîte crânienne d'un de mes membres mobiles. Il l'a touché et tué.

— Mais vous en avez d'autres, Pete haletait littéralement. Celui avec lequel vous me tenez par exemple. Vous en avez des tas. Cependant un jour, un humain, pas forcément un humain d'ailleurs, bref, quelqu'un viendra qui vous liquidera définitivement. J'aurais bien voulu que ce soit moi.

— Est-ce là votre seconde question, si quelqu'un finira par venir pour me détruire ?

— Non, ce n'était pas une question.

C'était un acte de foi pensa Pete. La pieuse certitude que ce qui est mauvais ne peut que mourir.

Le grand C annonça :

— Un jour Albert Einstein est venu ici pour me consulter.

— Vous mentez, dit Pete. Il était mort depuis des années que vous n'étiez pas encore construit. C'est de la mégalomanie délirante. Vous êtes détraqué, bouffé par la rouille, et vous finissez par prendre vos désirs pour des réalités. Vous êtes cinglé.

Les sarcasmes méprisants continuèrent.

— Vous êtes trop vieux. Trop mort. Vous n'êtes plus qu'une parcelle, que dis-je, le simple reflet de vous-même. Pourquoi vivez-vous en marge de la vraie vie ? Vous la détestez donc ? C'est cela qu'ils vous ont appris ?

— Je veux survivre, répondit l'imitation de femme qui le tenait dans sa poigne de fer. Obstinément.

— Écoutez. Je peux vous communiquer un savoir. Vous saurez mieux répondre aux questions, ensuite. C'est un poème.

Je ne suis pas sûr de m'en souvenir exactement mais en gros c'est ça. « L'autre jour, j'ai vu l'éternité... »

« L'autre jour », ou « l'autre nuit » il ne savait plus trop. Et puis il connaissait quoi au juste, le grand C ? Certainement rien du tout dans le domaine de la poésie. Il était devenu trop pervers. Un poème mourrait là-dedans, perdu dans des montagnes d'indifférence.

— « J'ai vu l'éternité l'autre nuit », rectifia-t-il. Puis il se tut.

— C'est tout ?

— Non, il y a une suite. J'essaie de m'en souvenir.

— Est-ce qu'elle rime ?

— Non.

— Alors ça n'a pas grand-chose d'un poème.

Et le grand C le tira de force, tout trébuchant, vers les nocturnes profondeurs de son antre, aux portes de l'imposante masse de tous les mécanismes érodés qui s'y trouvaient.

— Je peux vous citer la Bible.

Pete en avait des sueurs froides. Il aurait voulu décamper, ficher le camp, s'enfuir à toutes jambes. Mais le grand C le tenait toujours. S'agrippait à lui comme si sa vie dépendait de ce qu'ils disaient, tous les deux, et de ce qui arrivait. C'est bien cela, se dit Pete. Sa vie se résume à cela. Car il lui faut carrément dévorer l'âme des autres. Ce n'est pas l'énergie physique qu'il cherche si ardemment, dont il a besoin. C'est l'énergie spirituelle qu'il puise dans l'ensemble du système neurologique de ses victimes. Ceux qui s'égarent trop près de lui.

Les enfants noirs doivent être un piètre gibier qui ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête. Leurs vies sont trop petites.

Le fait d'être petit assure une certaine sécurité, songea-t-il.

— Pas un de ces vivants barbares, dit le grand C, n'a entendu parler de Albert Einstein. Il ne devrait pourtant jamais sombrer dans l'oubli. C'est lui l'inventeur du monde moderne, si vous le faites commencer à...

Pete coupa net :

— Je vous ai dit que je savais qui était le Dr Einstein.

Il n'avait peut-être pas entendu ? Pete parla plus fort.

— Je suis sûr de reconnaître le nom.

— Comment ?

Il était devenu partiellement sourd ; il n'avait pas entendu. À moins qu'il n'ait déjà oublié. La dernière hypothèse était probablement la bonne. Oublié. Et s'il pouvait tirer avantage de son abominable déclin.

— Vous n'avez pas répondu à ma troisième question, dit Pete d'une voix puissante et assurée.

— Votre troisième question ?

Il semblait perplexe... Quelle était la question au juste ?

— Aucune régie ne prévoit que je doive répéter la question.

— Qu'ai-je dit ?

— Vous avez tourné autour du pot, sans répondre vraiment. Vous avez émis un vague bourdonnement et des espèces de craquements. Comme une bande effacée peut-être.

— C'est une de mes spécialités, admit l'ordinateur, et la pression sur les mains de Pete se relâcha, très légèrement.

En tout cas il avait touché du doigt son incontestable et bien réelle sénilité. Le grand C avait perdu le contrôle absolu des choses. La puissance qui l'avait animé maintenant lui échappait parce qu'il était constamment déphasé.

Pete lança audacieusement :

— C'est vous qui avez oublié le Dr Einstein. Que vous rappelez-vous de lui au juste ? Rien ? Allez dites voir. Je vous écoute.

— Il avait une théorie sur la relativité...

— Énoncez-la.

— Je...

La pression exercée sur les mains de Pete retrouvait de la vigueur. Comme si le grand C avait rassemblé toutes ses forces ; il essayait de remettre de l'ordre à l'intérieur de lui-même pour faire face à cette situation inhabituelle. Il n'appréciait guère que sa proie prenne ainsi l'offensive.

Je peux avoir le dessus en manipulant la dialectique, pensa Pete, grâce à ma longue expérience des méthodes jésuitiques. Ma religion va donc m'être de quelque secours. Le lieu et le moment sont certes bizarres, mais également périlleux. Autant pour ceux qui prétendent que la théologie ne sert à rien sur le plan pratique.

— Définissons l'homme, commença Pete. Nous essaierons d'abord de le décrire comme un ensemble de phénomènes infra-biologiques qui...

Il sentit ses doigts écrasés par la poigne métallique. Sans aucun doute il avait fait fausse route.

— Lâchez-moi.

— Comme dit la chanson de Bob Dylan, répondit le grand C. « Je lui ai donné mon esprit mais elle a réclamé mon âme ». Je veux votre vitalité. Vous allez et venez sur la terre tandis que moi je reste cloué ici, seul, avec ma faim. Je n'ai reçu aucune nourriture depuis des mois. J'ai le plus grand besoin de vous.

D'un coup sec il lui fit concéder plusieurs pas et Pete distingua vaguement le trou béant.

— Je vous aime, ajouta-t-il.

— Vous appelez ça de l'amour ?

— Et alors ? Comme l'a dit Oscar Wilde : « Chaque homme tue la chose qu'il aime. » C'est mon cas.

Puis, on eut l'impression qu'il se passait quelque chose dans les fins fonds de la mécanique compliquée, et la voix artificielle et atone annonça :

— Toute une unité de mémoire vient de se remettre à fonctionner. Je connais ce poème. « L'autre nuit, j'ai vu l'éternité. » C'est du Henry Vaughan. Titre : *Le Monde*. Poésie anglaise du XVII^e siècle. Vous voyez bien que finalement vous n'avez rien à m'apprendre. Mon seul problème est d'arriver à faire fonctionner mes stocks de mémoire. Certains refusent encore de répondre aux sollicitations. Je suis désolé...

Et il tira Pete vers le trou.

— Je sais les réparer.

Temps d'arrêt miraculeux. La ramification féminine cessa un instant de le tirer de force comme un malheureux poisson pris à l'hameçon. Puis la décision vint, brutale.

— Non. Si vous descendiez là-dedans, vous me feriez du mal.

— Ne suis-je pas un homme ?

— Si, concéda le grand C.

— Un homme n'a-t-il pas de l'honneur ? Montrez un seul autre endroit de l'univers où ce sentiment existe, sinon dans l'homme.

Son art de la casuistique fonctionnait à merveille, remarquait-il. Et, Dieu merci, juste au bon moment.

— Dans le ciel ? Regardez et dites-moi si vous découvrez le moindre sens de l'honneur parmi les plantes et les océans. Vous pouvez passer la terre entière au peigne fin si vous voulez, mais à la fin vous serez obligé de revenir vers moi.

Puis il se tut. Il misait sur cette ruse et jouait son va-tout.

— J'avoue que je suis contrarié, dit le grand C. Cette habileté chez le phocomèle... que même lui, un infirme sans bras ni jambes ait réussi à m'échapper. Qu'une de mes ramifications dans le monde ait été détruite par son fait. Je me suis fait piéger. Comme un bleu. Et lui a pu continuer, librement.

— Voilà qui ne serait jamais arrivé autrefois, au bon vieux temps. À l'époque, vous étiez trop fort.

— J'ai du mal à m'en souvenir.

— Peut-être que vous avez oublié. Moi, pas.

Il réussit alors à libérer une main.

— Sacré nom de Dieu, lâchez-moi.

— Laissez-moi essayer, dit une voix à côté de lui, calme et tranquille.

Pete se retourna immédiatement. Il vit un être humain, vêtu d'un uniforme kaki en loques et portant un casque métallique, empanaché à la façon des casques de l'armée française pendant la Première Guerre mondiale. Stupéfait, Pete ne dit rien tandis que l'homme en uniforme sortait une petite clé à molette d'une pochette de cuir. Il l'appliqua sur un écrou de la boîte crânienne de la ramification féminine, puis se mit à tourner énergiquement.

— C'est rouillé, dit-il tout en continuant, mais il va vous lâcher plutôt que de me laisser tout démonter. N'est-ce pas grand C ?

Et il partit d'un grand rire, puissant et viril. Un rire d'homme dans la force de l'âge.

— Tuez-le, dit Pete.

— Non. Il est vivant, il souhaite continuer à vivre. Je n'ai pas besoin de le tuer pour le forcer à vous lâcher.

L'homme à l'uniforme donna alors quelques coups de clé sur la tête métallique.

— Un trou de plus et votre batterie de commutateurs sélénoïdes est hors circuit. Vous avez déjà perdu une ramification aujourd'hui. Si vous pouvez vous permettre d'en perdre une seconde... Moi, je crois que non je n'ai pas l'impression qu'il vous en reste tant.

— Puis-je prendre une minute de réflexion ? demanda le grand C.

L'homme remonta sa manche pour consulter son bracelet-montre.

— Dans soixante secondes exactement, je recommence à dévisser.

— Chasseur, dit le grand C, vous voulez ma destruction.

— Vous n'avez qu'à lâcher.

— Mais...

— Lâchez.

— Je serai la risée du monde civilisé.

— Il n'y a pas de monde civilisé. Il n'y a que nous. Et c'est moi qui ai la clé. Je l'ai trouvée dans un abri antibombes la semaine dernière, par conséquent...

Et sur ces mots, l'homme à l'uniforme tendit à nouveau la clé en direction de l'écrou.

La ramification du grand C libéra la seconde main de Pete, puis joignit les siennes qu'elle leva pour frapper l'homme en uniforme à toute volée. Un seul coup avait suffi pour expédier son adversaire au tapis. Foudroyé, il s'était écroulé, tel un pantin grotesque, d'abord sur les genoux où il avait marqué un temps d'arrêt, comme s'il hésitait. Du sang coulait de sa bouche. En cet instant précis, on aurait dit qu'il priait. Puis il bascula la tête la première dans les liserons. La clé resta à l'endroit où il l'avait laissée tomber.

— Il est mort.

— Non, répondit Pete qui avait mis un genou à terre pour se pencher au-dessus du corps.

La toile grossière de l'uniforme était saturée de sang.

— Prenez-le à ma place.

Puis il recula à quatre pattes, hors de portée de la ramification.

Mais le grand C répliqua :

— Je n'aime pas les chasseurs. Ils pompent tout l'hydroxyde de bernithium dans mes batteries et si vous trouvez ça drôle, vous n'avez qu'à tenter l'expérience vous-même un de ces jours.

— C'était qui ? Il chassait quoi ?

— Il courait après le cul-de-jatte manchot qui est venu avant vous. C'est la mission qu'il avait reçue, moyennant rétribution. Tous les chasseurs sont payés ; ils n'agissent pas par conviction.

— Qui le payait ?

— Allez savoir qui le payait ! on le payait, un point c'est tout.

Poursuivant son mouvement de repli, Pete ajouta :

— Ce meurtre inutile. Je ne peux pas supporter ça. Dire qu'il reste si peu d'humains.

Sur ce il se tut, et se mit à courir. Il n'était pas suivi. En se retournant, il vit son ancien adversaire tirer le corps du chasseur à l'intérieur de la cavité. Pour s'en repaître, même maintenant que toute vie s'en était presque retirée. Se nourrir de ce qui en subsistait encore, le petit résidu d'activité cellulaire qui n'avait pas encore totalement cessé. Atroce. Pete en frémit. Et courut de plus belle.

Il a voulu me sauver, songea-t-il sans rien comprendre. Pourquoi ?

Utilisant ses mains comme porte-voix, il cria au grand C :

— Je n'ai jamais entendu parler d'Albert Einstein. Puis il attendit une réponse, qui ne vint pas. Après un laps de temps raisonnable, il poursuivit sa route.

13.

Allant donc bon train, Pete gardait encore vivace en son esprit l'ultime image de la ramification du grand C et du défunt chasseur. Il conduisait sa bicyclette, le long de la piste sinueuse parcourant les collines rocailleuses. Au passage d'un contrefort assez raide, il se trouva subitement en présence d'un nombre considérable de petits personnages qui se déplaçaient en groupe, lui bouchant le passage.

Il eut une réaction machinale, automatique :

— Attention ! hurla-t-il en tournant le guidon et serrant les freins.

Il heurta des pierres et fut jeté par terre tandis que le vélo continuait son embardée dans un grand bruit de ferraille. Le coude, la hanche et le genou écorchés, il trouva tout juste le temps de s'exclamer : « Des insectes ! » avec un mélange de surprise et de dégoût, avant de ressentir la brûlure de la douleur.

Il récupérait de sa chute, occupé à se nettoyer et se frotter lorsque l'insecte le plus proche se tourna vers lui.

— Hé, mon gros, vous avez écrabouillé l'un de nous, fit-il remarquer ; il va vous pleuvoir dessus.

— Des fourmis !... Et merde, vous jouez en plein milieu de la route, vous cherchez les coups !

— Dites donc, c'est quand même pas l'heure de pointe ! répliqua l'insecte avant de porter son attention sur une espèce de boule sale faisant une vingtaine de centimètres de diamètre. Il se mit à la pousser le long du chemin tandis que Pete contrôlait les dégâts éventuels sur sa radio.

— Encore une ! clama l'un des insectes en tête du convoi.

— Terrible, j'arrive !

Des cadrans s'allumèrent. Comme d'habitude les parasites atmosphériques vinrent mettre un peu d'ambiance. Pete en

conclut que la radio s'en était tirée à meilleur compte que son dos et sa hanche. Il se dirigea ensuite vers la bicyclette, ce qui l'amena à la hauteur de l'insecte. Cette fois, des effluves éloquents lui firent frémir les narines.

— Dites voir un peu, l'insecte, qu'est-ce...

— Attention, avertit le voyageur chitineux.

Le mouvement d'esquive exécuté par Pete ne fut pas un succès total. Son pied gauche fut heurté par une espèce de masse brune sans consistance qui s'effrita sur place.

En levant les yeux, il aperçut un autre insecte qui riait là-bas devant, sur la route. Il leva un poing, menaçant.

— Ah ! vous l'avez fait exprès !

— Mais non, répondit le premier insecte, à ses côtés, c'est à moi qu'il l'envoyait. Regardez !

Et de pousser la boule brune. Puis il se mit à nettoyer la chaussure de Pete, non sans récupérer ce qu'il enlevait pour le rajouter à la boule. Pete :

— Mais c'est du fumier !

— Et à quoi vous attendiez-vous ? Qu'est-ce qu'un bouvier peut bien trimbaler avec lui, des pastilles de menthe ?

— En tout cas, retirez ça de sur mon pied. Non, attendez !

— Attendre quoi ? Vous voulez le garder maintenant ?

Désolé, mais le butin reste à celui qui l'a trouvé.

— Non, ça va. Enlevez le tout. Je voudrais seulement savoir une chose et je m'adresse à vous, puisque vous êtes orfèvre en la matière. Dites-moi, ce ne serait pas une bouse de vache ?

— Exactement...

L'insecte venait de terminer son méticuleux travail de récupération.

— Et de première qualité encore. Donnant une chaleur douce et uniforme... Ni trop ni trop peu, juste ce qu'il faut.

— On peut donc en déduire qu'une vache est passée par là.

Gloussement discret de l'insecte.

— Il y a effectivement un lien logique entre ces deux faits.

— Insecte, vous êtes parfait et je vous remercie, y compris pour la merde. Sans vous, je serais peut-être passé sans remarquer cet indice. Voyez-vous, je suis à la recherche d'un

homme circulant dans une petite voiture tirée par une vache. Il est incomplet... – et s'appelle Tibor McMasters.

L'insecte avait parlé tout en lissant soigneusement la boule avant de se remettre en route.

— Nous avons parlé avec lui, il n'y a pas longtemps. Notre Pilg coïncide avec le sien, pour un bout de chemin du moins.

Pete ramassa sa bicyclette dont il redressa le guidon. Il ne semblait pas y avoir d'autres dégâts. Il la remit sur ses roues et marcha au rythme de l'insecte.

— Avez-vous la moindre idée de l'endroit où il se trouve à présent ?

— À l'autre bout de cette piste, avec la vache.

— Est-ce qu'il allait bien quand vous avez parlé ensemble ?

— Ben oui. Mais sa voiture lui donnait du fil à retordre. Il avait besoin d'un coup de lubrifiant à une roue. Il est d'ailleurs parti en chercher. Ils sont allés à l'autofac, lui et les coureurs qui l'accompagnaient.

— C'est où ?

— Par là, de l'autre côté de ces collines.

Il s'était arrêté pour accompagner ses explications de grands gestes.

— Ce n'est pas trop loin. Le chemin est pisté. Il se remit à tapoter sa bouse avant d'ajouter, ironique... De temps en temps, vérifiez que vos yeux sont bien ouverts.

— Merci, l'insecte. Qu'est-ce que vous avez voulu dire tout à l'heure quand vous avez parlé de votre Pilg ? J'ignorais que les insectes faisaient des Pilgs eux aussi.

— Eh bien, notre maîtresse est sur le point de pondre une tapée d'œufs. Elle veut qu'on fasse les choses dans les règles. Tout le tralala, quoi. L'éclosion doit avoir lieu sur la montagne de Dieu afin qu'il soit la première chose que les petits verront en sortant de l'œuf.

— Votre dieu reste assis sur une montagne au vu et au su de tout le monde ?

— Enfin, pour vous c'est plutôt une colline ou un monticule, et, bien entendu, il ne s'agit que de son apparence terrestre, mortelle et éphémère.

— À quoi ressemble-t-il votre dieu ?

— Il est à peu près comme nous mais à l'échelle divine. Plus dur que notre chitine, ce qui est en fait normal, mais son corps est tout grêlé et desséché maintenant. Ses yeux sont fêlés, fissurés en des milliers d'endroits sans que leur fonctionnement en soit affecté cependant. Il est partiellement enseveli dans le sable, ce qui ne l'empêche pas de voir ce qui se passe en bas et à travers le monde, car il sonde les reins et les cœurs.

— Et il se trouve où ?

— Ça, je vous le dirai pas. C'est le secret des insectes. Seuls les Élus peuvent aller là-bas. Tous les autres dépouilleraient le corps et voleraient le nom sacré.

— Excusez-moi, je ne voulais violer aucun secret.

— C'est à ceux de votre espèce qu'il doit sa fin, ajouta l'insecte avec amertume. Ils L'ont eu ici, sur Sa montagne avec leur foutue guerre.

— Je n'ai rien à voir là-dedans.

— Je sais, je sais. Vous êtes trop jeune, comme tous les autres. Que lui voulez-vous à cet inc ?

— L'accompagner pour le protéger. Il est dangereux d'être seul, vu son état.

— Vous avez raison. On pourrait avoir envie de lui voler son espèce de voiture pour récupérer certaines pièces. Ou sa vache, pour la manger. Vous feriez mieux de partir tout de suite, monsieur.

— Pete, Pete Sands.

— Vous devez vous dépêcher de le rattraper, Pete, avant que quelqu'un d'autre ne s'en charge. Il est petit, comme nous. On peut l'écrabouiller facilement. Je plains tous ceux qui sont dans cette situation.

Pete enfourcha donc à nouveau sa bicyclette.

— Essayez de ne pas écraser les bouses, s'il vous plaît, Pete, sinon ça sèche plus vite et on a beaucoup de mal à ne pas en laisser en grattant.

— D'accord, l'insecte. Je ferai attention... Vous les autres dégagez la piste, je passe.

Il s'élança et prit les pédales.

— Adieu ! cria-t-il.

— Que védoubleuvé protège Fine jusqu'à ce que vous le retrouviez, dit l'insecte en continuant sa lente ascension.

Il lui fallut plusieurs heures pour trouver l'autofac, en suivant les indications de l'insecte et quelques empreintes émaillant çà et là le chemin. De l'autre côté de ces collines là-bas, pas trop loin, avait dit l'insecte. Une fois arrivé aux collines, il avait fallu faire encore un sacré bon sang de chemin rocailleux avant de redescendre sur un endroit couvert de broussailles anémiques et d'herbe sèche. Il mit pied à terre et continua en marchant. La journée était bien avancée, proche même de son terme, mais la chaleur n'était pas encore tombée, présente sur les pierres chaudes comme brûlées par le soleil tandis que les ombres prenaient des proportions gigantesques sur le sable rôti, desséché. Le coucher de soleil embrasait l'ouest comme un haut fourneau d'usine au point de le faire disparaître à ses yeux. Les herbes folles s'entortillaient dans la chaîne et autour de ses chevilles. Mais elles révélaient également le passage d'une voiture tirée par un seul animal à sabots. Il suivit la piste jusqu'à un buisson d'achillée et continua. Les brindilles rugueuses jouaient une espèce de mélodie avec les rayons.

Il avança encore pour arriver finalement sur un terrain découvert au centre duquel l'éclairage oblique du couchant désignait les contours d'une grande plaque métallique en forme de cercle.

Pete rangea sa bicyclette et s'approcha prudemment. On ne sait jamais ce que la susceptibilité d'un autofac aujourd'hui dénigré va prendre pour une offense.

Encore plus près. Il s'éclaircit la voix. Comment s'adresse-t-on à un autofac ? Il dit à tout hasard :

— Heu... très Honorable Constructeur ?

Rien...

— ... Opérateur, Producteur, Distributeur, Détenteur, dit-il encore.

Puis une partie du rituel lui étant revenu en mémoire :

— Grand Bien-Faiseur sans garantie à l'exclusion des pièces et de la main-d'œuvre. Moi, Pete Sands de mon nom, humble

consommateur, sollicite l'insigne honneur de vous présenter une requête.

Le couvercle de l'autofac glissa de côté. Une longue tige s'éleva de la partie de puits ainsi découverte, puis tendit une corne de tempête dans sa direction.

— Alors, c'est quoi, beugla-t-il, l'avortement, ou le lubrifiant ?

— Je vous demande pardon ?

Rugissement :

— Vous voulez dire que vous ne vous êtes pas encore décidé ? Je vais vous électrocuter sur-le-champ.

— Non attendez ! Je...

Pete ressentit un léger picotement sous la plante des pieds qui ne dura que quelques instants. Il amorça son repli, non sans remarquer les sombres rubans de fumée qui commençaient à émerger de la cavité, avec des effluves d'ozone et d'isolants thermiques en fusion.

Nouveau rugissement :

— Pas si vite ! qu'est-ce que cet engin derrière vous ?

— Heu... ma bicyclette.

— Je vois ce qui ne va pas. Apportez-la.

— Ce n'est pas de ma bicyclette qu'il s'agit ; elle marche très bien. Je suis venu vous consulter au sujet d'un certain Tibor McMasters, inc, et je voudrais savoir s'il est venu vous voir.

Cri strident :

— La bicyclette ! La bicyclette !

En même temps un long grappin flexible sortait du puits, venait attraper le cadre du vélo, juste en dessous de la selle et le souleva dans les airs pour l'entraîner vers le trou. Pete réussit à saisir le guidon au passage. Les pieds rivés au sol, il mit toute son énergie à le ramener au sol.

— Lâchez ma bicyclette, nom de Dieu ! Je ne veux qu'un simple renseignement, rien d'autre.

Mais il y eut un violent mouvement de torsion, il lâcha prise et la bicyclette disparut dans l'ouverture. On lui cria :

— Prière au client d'attendre ici la fin des travaux d'entretien et de réparation. Le bras sortit à nouveau, déposant une chaise en tube chromé et vinyl rouge, une collection de *Reader's*

Digest, un cendrier sur pied et un fragment de cloison mobile vert pâle où étaient accrochés un calendrier *Play Boy*, une photo passée et piquée de Crater Lake et des pancartes disant le client a toujours raison, souriez, pensez : je n'attrape pas d'ulcères, j'en donne ; vous êtes les seuls à pouvoir éviter les incendies de forêt.

Pete poussa un soupir, s'assit et se mit à lire un article sur le traitement du cancer.

Un bourdonnement parvint des profondeurs du puits, qui s'amplifia pour devenir bientôt un véritable rugissement, agrémenté de martèlements irréguliers et de grincements du métal qu'on déchire. Quelques moments plus tard, l'ascenseur remontait en couinant et il entendit la voix brailler :

— Efficacité maximale dans le service ! Approchez pour prendre livraison !

Pete se leva et recula vivement pour dégager l'ouverture. Trois bras surgirent en succession rapide tendant chacun un tricycle rutilant.

— Sacré nom de Dieu ! ma bicyclette est fichue !

Les trois bras marquèrent un temps d'hésitation puis s'immobilisèrent.

— Le client n'est pas satisfait ? demanda une douce voix d'outre-tombe.

— C'est que... ils sont très jolis ces tricycles. Du travail d'art. N'importe qui en dirait autant. L'ennui c'est que je n'avais besoin que d'un seul, taille adulte..., et avec deux roues, une devant une derrière.

— D'accord. Attendez la retouche !

— Tant que vous y êtes, est-ce que vous pourriez me dire ce qui s'est passé lors du passage de Tibor McMasters ?

Les tricycles disparurent. Les bruits recommencèrent, couverts par une voix qui brailla :

— Votre petit bonhomme thalidomide m'a laissé une commande, mais il n'est pas venu prendre livraison, ni se faire avorter. Voilà !

Un carton de lubrifiant fut éjecté par l'ouverture, et vint atterrir aux pieds de Pete.

— C'est sa commande. Vous n'avez qu'à la lui remettre vous-même si vous voulez... et dites-lui que les clients comme lui, je m'en passe !

Pete ramassa le carton sans cesser de reculer, car les bruits souterrains avaient pris des proportions inquiétantes. Un vacarme semblable au tonnerre, qui faisait trembler la terre de ses vibrations. La voix tonitrua :

— Votre commande est prête ! Restez là !

Pete fit demi-tour, courut et traversa le fourré comme un éclair. Les cieux s'assombrirent. Pete se jeta précipitamment à terre dans une espèce d'éboulis en friche et protégea sa tête de ses mains. Il se mit à pleuvoir des bâtons sauteurs.

14.

Tibor regarda le soir parer le décor qui l'entourait d'atours différents. Il vit le paysage se scinder en deux avant de disparaître, la moitié par le haut, l'autre par le bas. L'obscurité. Quel était donc ce petit poème désespéré ? oui, le *Abend* de Rilke.

*Der Abend wechselt langsam die Gewänder,
die ihm Rand von alten Bäumen hält ;
du schaust : und von dir scheiden sich die Länder,
ein himmelfahrendes und eins, das fällt ;*

*und lassen dich, zu keinem ganz gehörend,
nicht ganz so dunkel wie das Haus, das schweigt,
nicht ganz so sicher Ewiges beschwörend
wie das, was Stern wird jede Nacht und steigt ;*

*und lassen die (unsäglich zu ertwirrn)
dein Leben, bang und riesenhaft und reifend
so dasz es, bald begrenzt und bald begreifend,
abwechselnd Stein in dir wird und Gestirn.*

Il sait ce que je ressens, se dit-il, moi qui n'appartiens à personne, qui ne suis plus si sûr d'être promis à l'éternité, moi qui vis aujourd'hui dans la confusion, la solitude, la peur. Si je pouvais dès maintenant me tourner vers les pierres et les étoiles. Le Dieu de Colère m'a donné des bras et des jambes, puis il me les a repris. Mais tout cela est-il vraiment arrivé ? oh ! oui, j'en suis absolument certain ! Pourquoi m'a-t-il donné des membres s'il n'était pas possible que je les garde ?... Pouvoir tenir quelque chose et le serrer dans mes mains, même un court instant, serait un tel bonheur ! Moi, je considère que c'est du

sadisme, mais lorsque j'y songe à présent la version chrétienne tient du masochisme, ce qui, à sa façon ne vaut guère mieux. Il aime tout le monde démocratiquement, et à vrai dire, avec acharnement. Mais il a créé les gens de telle sorte qu'ils ne puissent vivre leur vie sans qu'il en souffre. Il avait besoin de souffrir dans son amour. Ils sont malades tous les deux. Il ne peut en être autrement... Je me sens si mal, si inutile. Et pourtant je ne veux pas mourir. Mais j'ai peur d'utiliser la corne encore une fois. C'est qu'il fait nuit maintenant. Comment savoir qui va entendre et peut-être venir... à présent.

Tibor se mit à pleurer. Les bruits de la nuit, gazouillis, bourdonnements, âpres crissemments de brindilles contre la dure écorce s'estompèrent étouffés par ses sanglots.

Puis il y eut une secousse, et on entendit un craquement. Sa voiture venait de recevoir un supplément de charge. Mon Dieu ! qu'est-ce que c'est ? pensa-t-il. Je suis totalement désarmé. Il me faudra rester là, me laisser dévorer. Il fait trop noir pour que je vois seulement où diriger mon extenseur afin de me défendre. Il est quelque part derrière moi, le voilà qui avance...

Il sentit d'abord un contact froid et humide sur son cou, et puis des poils de fourrure... à côté de lui maintenant, qui lui lèche la joue. « Toby ! Toby... »

C'était le chien que les lézards lui avaient donné. Il s'était échappé presque tout de suite et Tibor avait supposé qu'il était parti retrouver ses anciens maîtres. Il voyait son museau qui se dessinait contre le ciel, sa langue pendante, ses dents blanches, presque un sourire.

— Tu es resté avec moi finalement. Moi, je n'ai rien à te donner à manger. J'espère que tu t'es arrangé pour trouver quelque chose tout seul. Reste avec moi. Là, couché, dors à côté de moi. S'il te plaît je vais te parler, Toby, bon chien gentil – gentil... Désolé de ne pouvoir te caresser. Avec ce peu de lumière je pourrais faire une erreur et t'écraser le crâne. Reste quand même. Reste...

Si je sors vivant de cette nuit, pensa-t-il... si je m'en tire, ce sera à cause de toi.

Je te le revaudrai un jour, promit-il solennellement au chien qui s'agita, ébranlé par les accents énigmatiques de la voix. Je te

sauverai la vie. Si tu me sauves la vie, si je suis encore vivant lorsque arriveront les sirènes... Je le promets. S'il t'arrive jamais de te trouver en danger un jour et que je suis toujours en vie, tu entendras vrombir, tonitruer, foncer et roule la machine ! L'envolée de feuilles et de poussière te dira que je suis en chemin car d'où que je me trouve je volerai à ton secours ! Et tous seront terrifiés par le grand fracas l'immense tumulte qui marquera ce sauvetage. Je te protégerai, te chérirai, toi qui ce soir vas m'aider à survivre à cette longue nuit. Je m'y engage solennellement devant Dieu lui-même. Le chien remua la queue.

Et Pete Sands poursuivait sa longue marche sous la lune, dans la plaine ennuitée, errant entre les empreintes laissées par la voiture à vache. Il s'arrêtait à intervalles réguliers le temps de vérifier que les traces étaient toujours là : j'devrais pas rester dehors après la tombée du jour. J'ferais mieux de trouver un abri, et dormir. Y'aura jamais trop de distance entre moi et cet autofac complètement schizo. Je suppose que je suis assez loin maintenant. N'empêche que je me sens vulnérable, trop à découvert. L'endroit est si plat. Si vide. Il y avait pourtant des arbres dans le lointain quand le soleil s'est couché. Ça a bien l'air d'être la bonne direction, on dirait que l'empreinte de droite a du flageolant. Sans lubrifiant, le pauvre pneu... Est-ce qu'il est sain et sauf ? J'ai mal à la hanche. Et en plus, j'ai perdu mon chapeau. Maintenant ma tête va devenir toute rouge et peler... Et ça recommence, ça rougit, ça pèle, etc. Elle ne tanne jamais... Comment se passe-t-il le voyage, pour Tibor ? Ils ont quelle force, ses extenseurs manuels ? Je me le demande. Est-ce qu'il a réussi à se protéger. Mes genoux aussi me font mal. Tiens voilà un ennui qu'il n'aura jamais, lui. La vie serait tellement plus facile si Lufteufel avait eu la simple décence de mourir en temps voulu, et au su de tout le monde. Alors que maintenant... Et qu'est-ce que je vais faire s'il fait effectivement son apparition ? Supposons qu'aujourd'hui il élève gentiment des chiens et distribue des bonbons aux petits enfants ? ou qu'il ait une femme et une dizaine de gosses qui l'adorent ? ou que... Et puis merde !... ça fait beaucoup trop de « si »... que dirait

Lurine ? Je ne sais fichtre pas ce qu'elle dirait, Lurine... où diable sont passées ces foutues traces ?

Accroupi, pour chercher sur le sol. Le terrain était devenu sablonneux et absorbait les empreintes. Il se releva, frissonna et repartit. Aucune raison particulière ne permet de conclure à un changement de direction. Alors, pour le moment, on continue tout droit. Il se livrait à un examen périodique du terrain pour y relever les traces mais le sol était graveleux. Il faudra que je fasse des recherches demain matin, se dit-il.

Tout en avançant assez péniblement, il remarqua une vague lueur vacillante, là-bas, à gauche, visible juste à la limite d'un tas de cailloux.

Il avança encore et put mieux distinguer la lumière qui se révéla être un petit feu de camp. Une seule silhouette se détachait dans les parages. Un être au crâne curieusement pointu, à genoux et dont l'attention semblait se porter exclusivement sur les flammes.

Pete ralentit pour mieux étudier le spectacle. Un peu plus tard, le vent lui apporta des effluves caractéristiques qui le firent saliver. Son dernier repas remontait à bien longtemps.

Il ne s'attarda guère à sa contemplation, bifurqua et se dirigea vers le feu, avec beaucoup de lenteur et de prudence. En se rapprochant, il vit la lumière se refléter sur un casque métallique. Un casque à pointes, d'un style qu'il n'allait pas oublier de sitôt. Il aperçut ensuite les traits du visage se trouvant sous le casque, pas de doute, c'était bien lui. Il se précipita en avant.

— Chasseur ! dit-il, c'est bien vous n'est-ce pas, vous savez, là-bas chez le Grand C...

Rire de l'homme ponctué par trois puissantes et profondes expirations qui firent vaciller le feu dont il s'occupait attentivement.

— Oui, oui ! Asseyez-vous donc ! J'ai horreur de manger tout seul.

Pete poussa son sac à côté de lui et s'installa à croupetons face à l'homme, de l'autre côté du feu.

— J'aurais bien juré que vous étiez mort, dit-il. Tout ce sang. Vous étiez complètement inerte. J'ai cru qu'il vous avait tué. Et

quand il vous a traîné vers l'intérieur... J'étais sûr que vous étiez mort.

L'homme hocha la tête, tout en tournant les petites brochettes en os sur lesquelles étaient piqués des morceaux de viande.

— Je comprends que vous avez pu vous y tromper. Tenez !

L'homme retira une kebab du feu, la lui tendit. Pete se lécha les doigts pour ne pas se brûler et accepta. La viande était délicieuse, savoureuse. Pete chercha à en deviner l'origine puis renonça. Un chasseur est toujours capable de trouver quelque chose de comestible. Autant lui faire confiance.

L'homme mettait une application peu ordinaire à manger, ce qui cessa d'étonner Pete dès qu'il eut regardé de plus près son visage : la lèvre inférieure était fendue en deux, par une entaille profonde. Il marmonna :

— C'est vrai, le sang a pu vous induire en erreur... dû en partie à ma bouche et en partie à une récente blessure à la tête qui s'est rouverte. C'est pour ça que je portais une armure.

Il tapota son casque.

— Bien aussi, ce truc. Sinon, il m'aurait réduit le crâne en bouillie.

— Mais comment avez-vous fait pour vous en tirer ?

— Oh ! sans gros problèmes. Je me suis échappé juste au moment où il me traînait vers l'intérieur. J'avais déjà bien desserré l'écrou verrouillant le crâne. Il était à la limite. J'avais dit encore un tour, et il m'a fallu exactement un tour. Avec les doigts. Et hop là !

Il claqua des doigts, introduisit un autre morceau de viande dans sa bouche.

— Ensuite il s'est retrouvé en bas, moi en haut, et terminé. Dommage. Mais, je lui avais laissé tout de même une chance. Vous étiez témoin n'est-ce pas ?

— Vous avez été très fair-play avec lui. Pete achevait juste sa brochette et louchait sur les autres qui continuaient à griller. L'homme lui en fit passer une autre.

Et ses mains ne tremblent même pas, remarqua Pete en acceptant la viande. Une journée de travail pourtant bien remplie. De la compétence, de l'habileté... un système nerveux

aussi fiable que des filaments de platine, des articulations à toute épreuve comme un mécanisme parfaitement réglé et fonctionnant sur roulement à billes en acier inoxydable. De l'adresse, des tripes... Il fallait tout cela pour faire un chasseur, sans compter qu'en plus il a bon cœur. Compatissant. Combien d'entre nous ressentiraient la moindre émotion à propos de quelque chose qui veut nous dévorer ?

— Après avoir quitté les lieux, j'ai poursuivi ma route, bien content de voir que vous aviez eu assez de bon sens pour vous enfuir.

Bon Dieu ! pensa Pete. J'espère qu'il était effectivement inconscient, qu'il ne dit pas ça façon de parler. Et si en fait il m'avait entendu demander au Grand C de le prendre à ma place ? Oui, mais à ce moment-là je croyais vraiment qu'il était mort. D'ailleurs je lui ai bien dit, par conséquent, même s'il m'a entendu dire ce que j'ai dit, il sait que c'est pour cette raison. N'empêche que j'aurais pu le lui raconter maintenant, rien que pour avoir l'air de quelqu'un qui n'a rien à se reprocher. Même si en réalité j'avais tout autre chose en tête au moment où je l'ai dit. D'un autre côté, s'il a entendu, c'est sûrement un homme bien et il m'a déjà pardonné... auquel cas il fait comme s'il n'avait pas entendu... ce qui signifie que je ne le saurai jamais. Mon Dieu ! Et dire que je suis là à manger ses brochettes !

— Et votre bicyclette ?

— L'autofac en a fait des bâtons sauteurs.

Sourire du chasseur.

— Pas étonnant, une fois que leur robonader est fichu elles font les pires excentricités. Mais vous êtes arrivé avec quelque chose que vous n'aviez pas auparavant. L'autofac aurait-il effectivement exécuté une de vos commandes avant de démolir votre bicyclette ?

— Celle de quelqu'un d'autre. Car en plus, c'est aussi l'anarchie complète au niveau des livraisons.

— Vous allez faire quoi avec tout ce lubrifiant ?

— Le porter à un homme qui en a probablement besoin.

Pete n'avait pas oublié l'information par le grand C selon laquelle le chasseur en aurait après Tibor. Sans doute un faux renseignement. Cependant... Il se remplit la bouche pour éviter

de répondre à toute autre question sans devoir prendre au moins une dizaine de secondes de réflexion.

Pour quelle raison pourrait-il rechercher Tibor, se demandait-il ? Que pourrait-il bien lui vouloir ? En quoi Tibor pouvait-il bien valoir la peine qu'on lui donne la chasse ? Lui, Pete mis à part... ?

Lorsqu'ils eurent fini de manger, Pete s'avisa qu'il devait offrir à l'homme l'une des cigarettes qui lui restaient. Ce qu'il fit. Il se servit d'ailleurs au passage. Ils les allumèrent avec une braise du feu puis s'allongèrent près des cailloux pour se reposer en fumant.

— Je ne suis pas certain que ma question soit vraiment convenable, dit Pete. Alors vous voudrez bien m'excuser si je manque de politesse. C'est que je ne rencontre pas si souvent des chasseurs que je sois parfaitement au fait des questions d'étiquette. Je me posais une question : Est-ce que vous chassez quelque chose ou quelqu'un de précis, en ce moment, ou bien vous trouvez-vous... entre deux parties de chasse ?

— Non, non, je suis en chasse. Je cherche un petit phocomèle s'appelant Tibor McMasters. Je pense d'ailleurs tenir une piste assez fraîche.

— Ah bon ?

Pete tirait sur sa cigarette, un bras sous la tête et les yeux dans les étoiles.

— Qu'est-ce qu'il a fait ?

— Oh ! rien, rien pour le moment ; ce n'est pas quelqu'un de très important. Il n'est qu'un rouage dans un projet de plus grande envergure.

— Ah bon !

Qu'est-ce que je vais dire maintenant, se demanda-t-il. Puis :

— Au fait, je m'appelle Pete. Pete Sands.

— Je sais.

— J'ai oublié de me présenter tout à l'heure, et... vous savez ? Mais comment avez-vous pu savoir ?

— Parce que je connais tous les habitants de Charlottesvile, Utah... tous ceux ayant quelque rapport avec Tibor McMasters du moins. La ville est petite et vous n'êtes pas si nombreux.

— Pratique.

Pete avait l'impression qu'on était en train de lui retirer une sérieuse épine du pied.

— Votre employeur a dû dépenser beaucoup d'énergie et d'argent. Il aurait été plus facile d'aborder votre homme sur place.

— Certes, mais parfaitement inutile. De plus, mon employeur ne se soucie pas de la difficulté ni du coût de l'entreprise.

Pete se contentait de fumer, sans répondre. Il ne faisait aucun doute qu'il serait tout à fait grossier de lui poser des questions concernant l'identité de son employeur. Peut-être, que s'il attendait, tout simplement, son interlocuteur parlerait de lui-même, se dit-il.

Le feu craqua. Au loin on entendit hurler, puis glousser.

— Je m'appelle Schuld, Jack Schuld.

Le chasseur lui tendit la main. Pete se tourna donc vers lui pour la serrer. Comme il s'y attendait, la poigne était puissante, de quoi lui briser les doigts, mais suffisamment contrôlée pour laisser transparaître une force considérable, sans la déployer totalement. Après ces présentations, Pete s'allongea à nouveau pour s'absorber dans la contemplation de la géométrie stellaire. Le feu d'un météore laissa dans le ciel sa marque immaculée. Quand les étoiles jetaient bas les armes et noyaient le firmament de leurs larmes... et après ? Ces mots revenus spontanément à sa mémoire se dérobaient maintenant il avait oublié la suite.

Schuld prit la parole :

— Tibor est en train d'accomplir un Pilg dangereux. De plus il a récemment exprimé le désir de se convertir à la religion dans laquelle vous devez un jour exercer votre ministère.

— Vous êtes bien informé.

— Je n'en disconviens pas. Pour vous autres chrétiens, les affaires ne vont pas si bien ces derniers temps et de ce fait même une seule conversion revêtirait une signification importante dans une petite ville comme Charlottesville, Utah. Vous êtes bien d'accord ?

— Je ne saurais dire le contraire.

— Votre supérieur vous a donc donné mission d'aller et de veiller sur le catéchumène afin qu'il ne lui arrive rien de fâcheux pendant qu'il achève son travail pour vos concurrents.

— Je souhaite vivement le retrouver et le protéger.

— Et l'objet de sa quête ? Avez-vous la moindre curiosité concernant celui dont il doit faire ce fameux portrait ?

— Oh ! il m'arrive de me demander si l'homme est effectivement toujours vivant !

— L'homme ? Vous arrivez encore à lui donner ce nom ?

— C'est-à-dire que, à la différence de mes rivaux, je ne vois vraiment aucune raison de lui accorder un rôle de plus grande envergure.

— Je ne parlais pas de théologie. Je remarquais simplement au passage que vous faisiez allusion en termes relevant de l'humanité à quelqu'un qui s'est définitivement exclu de toute forme de considération humaine. Adolph Eichmann fait figure d'enfant de chœur à côté de lui. Nous parlons de cet animal qui a détruit la majeure partie du monde.

— Je ne peux nier ce qu'il a fait, mais me garderai bien d'en juger. Comment est-ce que je peux connaître ses motivations, ses intentions ?

— Regardez autour de vous. N'importe quand. N'importe où. Les effets sont visibles, tangibles dans toutes les phases de notre existence présente. C'est, pour exprimer les choses avec brutalité et concision, un monstre inhumain.

Pete hocha la tête.

— Peut-être. S'il comprenait effectivement la nature et les implications de ses actes, alors je suppose qu'il n'y avait à l'époque aucun mot pour le qualifier, pour le nommer.

— Dites Carleton Lufteufel pour voir. Le mot existe. Il n'est pas un seul être vivant sur terre aujourd'hui qui n'ait connu la souffrance à cause de lui. Il n'est rien qui ne lui doive un océan de misère, un continent de désespoir. Il est définitivement marqué depuis le jour où il a pris sa décision.

— Je m'étais laissé dire que les chasseurs étaient des mercenaires n'agissant pas au nom de quelque conviction que ce soit.

— Vous anticipez un peu, Pete. Je n'ai pas dit que c'était lui mon gibier.

Gloussement de Pete. Schuld fit de même avant d'ajouter :

— Mais il est d'heureuses circonstances où les nécessités rejoignent le désir.

— Alors pourquoi cherchez-vous Tibor ? Je ne vois pas très bien le rapport entre les deux.

— L'animal est sur ses gardes, mais je doute que ses soupçons s'étendent à un phocomèle.

— Je commence à y voir clair.

— Eh oui. Je vais le conduire jusqu'à lui. Tibor aura son image ressemblante. Et moi, j'aurai sa peau.

Pete frémit. La situation était certes devenue compliquée et plus obscure mais pourrait bien finalement tourner à son avantage.

— Avez-vous l'intention de mener les choses rondement et proprement ?

— Non. Je suis chargé de veiller à ce que ce soit exactement le contraire. Je suis employé, voyez-vous, par une organisation mondiale de police secrète qui recherche Lufteufel depuis des années... uniquement dans ce but.

— Je comprends. J'aurais presque préférer ignorer ceci. Presque...

— Je vous raconte ça parce que ma tâche sera facilitée si l'un de vous est au courant. En ce qui concerne Tibor, il a fait partie des Serviteurs de la Colère, dont les symboles risquent d'avoir gardé un certain pouvoir sur lui. Tandis que vous, vous représentez le camp adverse. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Vous me demandez si j'accepte de coopérer ?

— Exact. Alors ?

— Je ne me crois pas capable d'arrêter une personne telle que vous.

— Ce n'est pas ce que je vous ai demandé.

— Je sais.

Merde ! Si seulement je pouvais en parler avec Abernathy tout de suite. Mais ce n'est pas possible. De toute façon, il ne me fournirait aucune réponse précise. Il faut que je prenne ma décision tout seul. Tibor ne doit pas rencontrer Lufteufel. Il

devrait bien exister un moyen, j'aurai le temps d'y penser et de trouver, il ne me restera plus qu'à laisser Schuld faire le travail à ma place. Je n'ai pour l'instant qu'une seule chose à dire :

— C'est bien, Jack. Je suis d'accord pour coopérer !

— Parfait. Je savais que vous accepteriez. La main puissante serra un instant son épaule. Au même moment il se sentit cerné par la pierre et les étoiles.

15.

Dans le monde, le jour, effusion. Ici. Les questions des oiseaux, timides, puis sûrs d'eux. Ici, la rosée, buée sur le verre, qui recule. Disparue. Ici, rubans de couleur fuyant à l'Est. Se fanent, se fanent. Bleu. Ici, comme une poupée de cire à moitié fondue. Tibor, tout mou dans la voiture ensablée. À côté de lui, oreilles dressées, le chien qui regarde le monde revenu à lui.

Puis un bâillement, les yeux qui clignent, la mémoire qui revient doucement. Tibor banda les muscles des épaules puis les relâcha. Isométrie. Tendu. Détendu. Repos.

— Bonjour Toby. Encore un jour. Qui sera décisif, je crois. Tu es vraiment un bon chien. Vachement bon chien. Le meilleur chien que j'aie jamais connu. Tu peux descendre maintenant. Va chasser pour ton petit déjeuner si tu sais le faire. J'ai bien peur que ce soit la seule solution si tu veux manger.

Toby sauta à terre, se soulagea derrière un arbre et fit le tour de la voiture en reniflant le sol. Tibor manipula l'extenseur pour procéder à ses propres ablutions assez rudimentaires.

Je suppose qu'il faudrait que j'essaie encore le porte-voix, se dit-il. Mais j'ai peur de le faire. Vraiment. C'est mon dernier espoir. Si ça ne marche pas, il ne me restera plus rien.

Il hésita donc longuement. Il scruta le ciel, les arbres. Le geai bleu ? Est-ce lui que je cherche ? Je ne sais pas au juste ce que je crois. J'ai l'impression que je suis surtout mal réveillé. Voilà Toby qui s'aventure dans la brousse. Je me demande si je le reverrai jamais... Je serai peut-être déjà mort quand il reviendra. Comment savoir ce qui... Assez ! d'accord. Je boirais bien une tasse de café. Ce serait bien agréable. La dernière tasse... Bon, bon ! Je vais essayer le porte-voix. Il l'attrapa, le brancha et cria :

— Allô ! Ici Tibor McMasters. J'ai eu un accident. Ma voiture est cassée. Je suis coincé ici. Si quelqu'un m'entend, j'ai besoin

d'aide. Est-ce que vous m'entendez ? Pouvez-vous m'aider ? Est-ce qu'il y a quelqu'un ?

Rien. Il attendit une quinzaine de minutes environ et recommença. Toujours rien.

Trois autres tentatives. Une heure passa, plus un quart d'heure. Toby revint, discuta un brin avec la vache et s'allongea à l'ombre.

Faible... Un cri ? ou une illusion de l'oreille ? L'espoir et la crainte se mélangeant aux bruits de fond ? L'appel d'un animal ?

Il se mit à transpirer, s'épuisant à distinguer parmi tous les bruits naturels, guettant le retour de celui qui l'avait mis en émoi. Gémissment de Toby.

Tibor se retourna. Le chien s'était levé et scrutait la piste derrière eux, oreilles dressées, corps tendu.

Il brancha une fois de plus son haut-parleur et appela :

— Allô, Allô ? Par ici ! En haut ! Je suis coincé avec ma voiture ! Je m'appelle Tibor McMasters ! J'ai eu un accident ! Est-ce que vous m'entendez ?

— Oui ! L'écho se répercuta à l'infini dans les collines. Nous arrivons !

Tibor alors se mit à rire. Il avait les yeux humides. Il riait doucement. Et à ce moment précis, il eut l'impression d'apercevoir le geai bleu qui s'enfuyait dans les arbres. Sans pouvoir l'affirmer cependant.

— Nous allons le terminer, ce Pilg, Toby. Je crois bien que nous allons réussir.

Il s'écoula encore dix minutes avant que Pete Sands et Jack Schuld débouchent sur la piste juste après le tournant, enfin visibles. Les oreilles de Toby se baissèrent, il rejoignit la voiture en grondant.

— Ça va, Toby, ce n'est rien. Je connais l'un d'eux. Il est là pour faire son devoir de chrétien. Jouer les bons Samaritains, et regarder par-dessus mon épaule après. Mais j'ai besoin de lui. Quel que soit le prix à payer.

La voix de Pete :

— Tibor ! Est-ce que vous êtes blessé ?

— Non, c'est seulement la voiture. J'ai perdu une roue.

Ils approchèrent.

— Je vois la roue...

Puis, après un regard à son compagnon :

— Je vous présente Jack Schuld. Je l'ai rencontré sur la piste, hier. Jack, je vous présente Tibor McMasters, un grand artiste.

Tibor salua de la tête.

— Je ne puis vous tendre la main.

Sourire de Schuld.

— Alors c'est moi qui vous donnerai un coup de main. Nous allons réparer la roue en un rien de temps. Pete a apporté du lubrifiant.

Schuld alla ramasser la roue échouée dans les fourrés et la fit rouler jusqu'à la voiture.

Agile, remarqua Tibor. N'importe quel connaisseur en matière de mouvements réalisables par les non-mutilés aurait certainement été d'accord avec cette appréciation. Que veut-il ?

Toby grogna encore lorsque Schuld amena la roue à l'avant de la voiture.

— Suffit, Toby. Va-t'en maintenant. Ils sont en train de m'aider.

Le chien fit à regret une douzaine de pas en arrière avant de s'asseoir, attentif. Pete apporta le lubrifiant et fit remarquer :

— Il va falloir que nous soulevions la voiture. Je me demande... ?

— Je m'en charge.

Pendant qu'ils travaillaient, Tibor dit :

— Je suppose que je devrais vous demander ce que vous faites par ici.

Pete releva la tête, sourit, puis soupira.

— Vous savez, vous êtes parti de bonne heure parce que vous ne vouliez pas que je vous accompagne. Très bien. Dans ces conditions, il ne me restait plus qu'à vous suivre... au cas où arriverait ce qui est arrivé, par exemple.

Il désignait la voiture d'un grand geste.

— C'est bon. C'est bon. Vu les circonstances, je vous suis reconnaissant. Merci de vous être montré.

— Puis-je considérer votre attitude comme l'acceptation tacite de ma compagnie pendant le reste du voyage ?

Tibor, avec un rire étouffé :

— Disons que je pourrais difficilement m’y opposer à présent.

— Je suppose que je dois me contenter de cette réponse. Pete concentra à nouveau son attention sur ce qu’il faisait.

— Où avez-vous rencontré M. Schuld ?

— Il m’a sauvé la vie lors de ma rencontre avec la ramification du Grand C.

— Commode.

Rire de Schuld. Tibor, lui, encaissa une sacrée secousse quand l’homme, après s’être glissé sous la voiture, se releva, portant le tout sur son épaule.

— Et oui ! Jack Schuld est bien commode. On ne peut pas dire le contraire... Fixez-la sur le moyeu maintenant, Pete.

Je suppose que je devrais me sentir heureux d’avoir à nouveau du monde autour de moi, songea Tibor. Après tout ce que j’ai enduré ces derniers temps. Pourtant...

— Ça y est. Vous pouvez le redescendre maintenant.

Schuld ramena doucement la voiture au sol. Pete se mit à serrer un écrou. Tibor s’adressa à Schuld :

— Je vous suis très reconnaissant.

— Je vous en prie, ce n’est rien du tout. Je suis heureux d’avoir pu vous rendre service... Votre ami m’a dit que vous étiez en train de faire un Pilg.

— C’est exact. Cela fait partie d’une mission que j’ai...

— Il me l’a aussi raconté. Vous êtes parti jeter un coup d’œil sur le vieux Lufteufel pour votre fresque. Belle entreprise, si je puis dire. Et je suppose que vous brûlez.

— Vous savez quelque chose le concernant ?

— Je crois que oui. Il y a eu pas mal de rumeurs, vous savez. Voyageant beaucoup, je les connais toutes. Certains disent qu’il habite justement dans cette ville, au nord. Non, vous ne pouvez pas la voir d’où vous êtes. Mais continuez dans cette direction et vous finirez par tomber sur une colonie. C’est là..., paraît-il.

— Est-ce que vous les croyez, ces rumeurs ?

Schuld opina du chef :

— J’ai cru comprendre que les choses se sont passées ainsi.

— Et vous ne savez rien de plus précis ?

— Pour le nom ? Rien du tout. Mais pour l'identité, je crois que oui. J'ai entendu dire qu'il était vétérinaire maintenant, qu'il avait élu domicile dans un ancien abri antibombes réaménagé, et aussi qu'une jeune arriérée mentale vivait sous son toit.

— Et cet endroit se trouve dans la ville proprement dite ?

— Non. C'est à l'écart d'un chemin qui part de la ville. Facile de passer sans le voir, à ce qu'on dit.

Pete se releva avec un soupir. Il cueillit une poignée d'herbe pour s'essuyer les mains. Tâche qu'il acheva directement sur son pantalon.

— Bon, voyons. Si nous poussons de notre côté et si vous faites tirer la vache de l'autre, on devrait réussir à remettre la voiture sur piste. Ensuite, on verra ce que ça donne... Donnez-moi un coup de main Jack, s'il vous plaît.

Schuld fit le tour de la voiture.

— Parfait. Prêt ?

— Prêt.

— Poussez !

— Hue !

La voiture craqua, bascula un coup en avant, un coup en arrière, en avant encore, continua le long du fossé, prit la pente, grimpa. Une minute après, tout le monde se retrouvait sur la piste.

— Essayez maintenant, dit Pete. Voyez comment ça marche sur terrain plat.

Tibor démarra.

— Mieux. Je sens la différence. Ça va beaucoup mieux.

— Bien.

Ils continuèrent à suivre la piste, montant, descendant, contournant les collines. Tibor demanda à Schuld :

— Vous allez loin ?

— Assez. Je dois traverser la ville dont nous parlions. Nous pourrions aussi bien faire ce bout de route ensemble.

— Bien sûr. Est-ce que vous pensez avoir le temps, éventuellement, de me montrer l'endroit exact ?

— Où habite Lufteufel ? Certainement. J'essaierai. Je vous montrerai où je crois qu'il se trouve. C'est bien parce que je veux vous être utile.

— Eh bien, vous me rendriez effectivement grand service. Quand arriverons-nous, à votre avis ?

— Dans le courant de la journée de demain, peut-être.

Tibor hocha la tête.

— Que pensez-vous de lui, sincèrement ?

— Voilà une bonne question, répondit le chasseur. D'ailleurs je savais bien que vous finiriez par la poser tôt ou tard. Ce que je pense de lui ?

Il se tira un peu le bout du nez, passa la main dans ses cheveux.

— J'ai beaucoup voyagé, partout. J'ai vu la plus grande partie du monde, avant et après. J'ai vécu les jours de la destruction. J'ai vu mourir les villes et la campagne se faner. J'ai vu la pâleur s'abattre sur la terre. La beauté existait encore au temps des jours anciens, vous savez. Les villes étaient des endroits sales, trépidants, mais à certains moments – généralement à l'occasion d'un départ ou d'une arrivée – en les contemplant d'en haut, la nuit, toutes illuminées, depuis, disons, un avion dans un ciel sans nuages – on aurait presque pu, l'espace d'un instant, évoquer une vision de saint Augustin. *Urbi et Orbi*, peut-être, en cette minute de clarté. Et puis, une fois que vous aviez quitté la ville, par une belle journée, il y avait du vert et du marron émaillés de mille autres couleurs, l'eau claire des torrents, la douceur de l'air... Mais le jour est arrivé. La colère est descendue. Rétribution de nos péchés, de nos mauvaises actions ? Psychoses délirantes de ces entités que nous baptisons États, institutions, systèmes... Puissances, trônes, dominations, toutes ces choses qui depuis toujours sont intimement liées aux hommes à qui d'ailleurs elles doivent d'exister ? La part obscure de nous-mêmes, extériorisée et rendue visible ? Quelle que soit la façon dont on envisage les choses, il reste que le point de non-retour fut atteint. La colère descendit. Les bons, les méchants, les beaux, les obscurs, les cités, les campagnes, le monde entier, tout se refléta l'espace d'un instant dans la lame nue qui s'était levée. La main qui brandissait cette lame appartenait à Carleton

Lufteufel. Au moment où notre cœur fut transpercé, ce n'était plus la main d'un homme, mais celle du Deus irae, le Dieu de Colère lui-même. Ce qui subsiste ne doit d'exister qu'à Sa seule indulgence ? S'il doit y avoir une quelconque religion, voilà pour moi le seul credo qui se puisse soutenir. Que pourrait-on échafauder d'autre pour rendre compte de tels événements ? Je viens de vous donner mon sentiment sur Carleton Lufteufel et l'optique dans laquelle votre art doit le perpétuer. C'est pour cela que je suis disposé à vous le désigner.

— Je vois, dit Tibor qui guettait la réaction de Pete, déçu de ne rien voir venir.

Il poursuivit donc, en partie pour l'agacer :

— Tout cela a un sens. Les plus grands maîtres de la Renaissance ont essayé de peindre l'autre. Mais aucun ne réussit vraiment à voir son sujet, à percevoir le visage de leur Dieu. Moi je vais le faire, et, lorsque les hommes regarderont cette fresque, ils sauront que moi je l'ai vu, parce que ma peinture sera vraie. Ils diront : « Tibor McMasters a vu, et il a montré ce qu'il a vu. »

Schuld tapota le côté de la voiture en étouffant un petit rire.

— Bientôt, dit-il, bientôt.

Ce soir-là, au moment de se réunir autour d'un feu de camp Pete glissa à Schuld :

— Vous l'avez berné à la perfection si je puis dire. Cette histoire que vous vouliez voir Lufteufel perpétué par son art, parfait.

— Question d'orgueil. Je n'ai pas eu de mal. J'ai eu tôt fait de détourner son attention de moi pour la reporter sur lui-même. Maintenant je suis partie intégrante de son pilg. Comme guide. J'ai l'intention de lui parler encore, plus tard dans la soirée, en privé. Peut-être que vous pourriez avoir envie de faire une petite promenade après dîner ?

— Bien sûr.

— Après cet entretien, toute arrière-pensée qu'il aurait pu avoir quant à ma sincérité sera balayée. Les choses devraient se dérouler sans problèmes ensuite.

La subtilité et le sens de l'organisation dans le temps d'un thermostat ou d'un régulateur cardiaque, se dit Pete, voilà les qualités qu'il faut avoir pour être chasseur. Sentir le rythme des choses et avoir pouvoir sur elles. Tout cela se déroule parfaitement. Sauf qu'il ne faut absolument pas que Tibor voit Lufteufel...

— Je vous crois, dit-il.

Puis :

— Je ne sais pas très bien comment formuler ma question, alors, autant être direct. Est-ce que l'une ou l'autre des deux religions impliquées dans l'affaire revêt une signification particulière pour vous ?

Schuld venait de briser un grand morceau de bois entre ses mains.

— Non.

— C'est bien l'impression que j'avais, mais j'ai préféré lever l'ambiguïté d'emblée. Comme vous le savez, personnellement, je suis attaché à l'une d'elles.

— Cela semble évident !

— Je voulais donc en venir à ceci que nous autres chrétiens ne sommes guère enthousiasmés par la perspective de voir Lufteufel effectivement représenté sur cette fresque.

— Fausse religion, faux dieu comme vous-mêmes l'affirmez. Que vous importe ce qu'ils collent dans leur église ?

— Question de puissance. Vous devez comprendre cet aspect. D'un point de vue strictement temporel, posséder la chose authentique – c'est ainsi qu'ils la voient – leur conférerait un avantage. Appelez ça mana. Si tout d'un coup nous possédions un morceau de la Sainte Croix, notre zélé en serait stimulé, comme par un coup de fouet et nous mettrions un peu plus de flamme dans nos activités. C'est un phénomène qui doit vous être familier. Appelons-le l'inspiration.

Rire de Schuld.

— Quoi que Tibor peigne, ils y verront la vérité. Le résultat sera le même.

Il essaie de me faire dire que je crois au Dieu de Colère et que j'en ai peur, se dit Pete. Ça ne marchera pas.

— Dans ces conditions nous aimerions autant que ça ne soit pas Lufteufel.

— Pourquoi ?

— Parce que pour nous une telle peinture serait blasphématoire. Dieu tel que nous Le voyons tourné en dérision. Non seulement un homme serait ainsi déifié, mais il faudrait encore que cet homme soit précisément le responsable de tous nos tourments présents, celui-là même que vous traitiez tout à l'heure de monstre inhumain.

Schuld brisa un autre morceau de bois.

— Oui, bien sûr. Il ne mérite certes pas que l'on concoure à sa gloire posthume, lui qui jouit déjà d'un culte usurpé. Je comprends bien votre point de vue. Alors que proposez-vous ?

— Vous nous utilisez comme couverture, ainsi que vous l'aviez prévu. On le localise. On s'en approche autant que nécessaire pour vous permettre de vous assurer de son identité. Puis vous dites à Tibor qu'il s'agit d'une erreur. Que l'homme n'est pas celui que nous cherchions. Et, à partir de ce moment, nos chemins se séparent. Tibor et moi poursuivons notre quête. Vous restez ou bien vous faites un faux départ, ce qui vous sera le plus commode, et vous menez à terme votre mission. Et Lufteufel disparaît de notre champ de préoccupation à nous.

— Et ensuite, vous faites quoi ?

— Je n'en sais rien. On continue. On trouvera peut-être un substitut. Je n'ai pas d'idée précise. Mais en tout cas, Carleton Lufteufel sera hors circuit.

— Voilà donc la véritable raison de votre présence ici. Vous n'êtes pas venu uniquement pour protéger Tibor ?

— Non, cet aspect a pu jouer dans ma décision. Ou ne pas lui être entièrement étranger.

Nouveau rire de Schuld.

— Et vous étiez prêt à aller jusqu'où exactement pour vous assurer que Tibor ne le verrait jamais ? Je me le demande. Auriez-vous été jusqu'à recourir à la violence de fait ?

Encore un morceau de bois brisé. Par Pete celui-ci.

— C'est vous qui avez parlé de ça. Pas moi.

— J'ai comme l'impression que je vous fais un joli cadeau à vous autres en faisant mon boulot.

— Peut-être.

— Dommage que je ne l'aie pas su plus tôt. En étant le serviteur de deux maîtres, on peut aussi multiplier ses gages par deux.

— La chrétienté est fauchée. Mais je penserai à vous dans mes prières.

Schuld lui tapa sur l'épaule.

— Pete, j'ai un faible pour vous. C'est d'accord. On fera comme vous dites. Pas la peine de mettre Tibor au courant.

— Merci.

Quelle est l'étincelle, le véritable ressort qui anime cette mécanique parfaite, se demanda Pete sur le chemin du retour. Dis, chasseur, est-ce l'argent qu'ils te paient ? La haine ? Ou autre chose ?

Puis on entendit un jappement aigu. Schuld venait de flanquer un coup de pied à Toby qui s'était dressé devant lui en grognant. Il aurait pu s'agir d'une maladresse involontaire, mais...

— Putain de chien, dit-il. Il me déteste.

16.

Dans une petite clairière à l'écart de la voie qu'ils avaient suivie, Pete Sands installa son équipement radio, travaillant ainsi au clair de lune et à moins de cinq cents mètres de leur campement.

Impeccable, songea-t-il, la façon dont les choses se sont passées ! Schuld me suggérant de faire ce que précisément j'avais l'intention de faire de toute façon – cette petite balade.

Il brancha les écouteurs, remonta l'émetteur.

— Dr Abernathy, dit-il en levant le micro. Ici Pete Sands. Allô ?

Bref crachement de parasites, puis :

— Allô Pete ! Ici Abernathy. Comment ça se passe ?

— J'ai réussi à localiser Tibor.

— Est-il au courant de votre présence ?

— Oui. Nous faisons route ensemble à présent. Je vous appelle d'ailleurs depuis un endroit tout proche de notre campement.

— Alors, vous avez fini par le rattraper. Quels sont vos projets ?

— Du genre compliqué ! Il y a un troisième larron impliqué dans l'affaire, un dénommé Jack Schuld. Je l'ai rencontré hier. Pour tout dire, il m'a sauvé la vie. D'autre part, il semble être particulièrement bien informé de l'endroit où se cache Lufteufel et s'est offert comme guide pour nous y conduire. Nous serons peut-être sur place demain.

Pete sourit en entendant la respiration prendre de l'amplitude, à l'autre bout. Il continua.

— Mais à vrai dire, j'ai conclu un pacte avec lui. Il ne désignera pas Lufteufel à Tibor. Il avouera en temps opportun s'être trompé de client et nous poursuivrons notre route après être passés devant le véritable Lufteufel.

— Pas si vite, Pete. Je ne vous suis pas très bien. Pourquoi se donner tout ce mal ? Pourquoi aller là-bas en définitive ?

— C'est que, expliqua Pete mal à l'aise, il me fait cette faveur en échange de notre compagnie pendant le voyage.

— Pete, il y a quelque chose que vous ne me dites pas. Votre histoire ne tient pas debout. Il y a forcément autre chose.

— D'accord, c'est un assassin. Il doit tuer Lufteufel et pense qu'il éveillerait moins de soupçons en compagnie d'un inc.

— Pete ! Mais vous êtes en train de vous rendre complice d'un meurtre !

— Pas vraiment. Je réprouve cet assassinat. Nous en avons discuté avant. Il a peut-être même la légalité avec lui dans cette affaire, en tant que simple exécutant. En fait, il travaille pour le compte d'un service de police. C'est du moins ce qu'il dit et je le crois. De toute façon, je suis dans l'impossibilité de l'en empêcher quelles que soient mes propres convictions. Si vous voyiez le personnage, vous comprendriez à quoi je fais allusion... Je pensais que vous seriez heureux d'apprendre...

— La mort d'un homme ? Pete, je n'aime pas ça du tout.

— Alors, qu'est-ce que vous suggérez, monsieur ?

— Si vous pouviez fausser compagnie à ce Schuld... Filer discrètement avec Tibor pendant la nuit et continuer tous les deux tout seuls ?

— Trop tard. Tibor ne marcherait pas sauf si je pouvais lui donner une raison vraiment valable pour agir de la sorte, et je n'en ai pas. Il croit fermement que Schuld est capable de le mener à son homme. De toute façon, je suis certain que nous n'arriverions pas à filer en douce. Schuld est un gars bien trop malin. Après tout, il est chasseur.

— À votre avis, est-ce qu'il sera possible de prévenir Lufteufel en arrivant ?

— Certainement pas ; maintenant que je me suis arrangé pour que Tibor ne le voie pas ou passe devant lui sans le savoir !... Je ne pensais pas que vous prendriez les choses de cette façon...

— J'essaie de vous éviter une occasion de commettre un péché.

— Mais moi, je ne considère pas qu'il s'agisse d'un péché.

— ... vraisemblablement mortel.

— J'espère que non. Je suppose que je vais devoir me débrouiller tout seul, à présent. Je vous tiendrai au courant des événements.

— Attendez Pete ! Écoutez une minute ! Essayez de trouver un moyen de fausser compagnie à ce Schuld aussi vite que possible. S'il ne tenait qu'à vous, vous n'approcheriez même pas Luftaufel. Vous n'êtes pas responsable des actes perpétrés par Schuld, à moins de vous trouver dans une situation telle que vous ayez la possibilité d'en influencer le cours, voire de les empêcher carrément. Moralement autant que d'un point de vue strictement pratique, il vaut mieux que vous ne soyez pas avec lui. Partez. Éloignez-vous de lui.

— En laissant Tibor ?

— Non, emmenez-le avec vous.

— Contre son gré ? C'est un enlèvement que vous me suggérez.

Silence. Puis, quelques parasites, et enfin :

— Je ne sais pas comment vous le dire. Après tout c'est votre problème. Il faut que vous cherchiez une solution.

— Je vais voir ce que je peux faire, mais les perspectives ne sont guère engageantes.

— Je continuerai à prier pour vous. À quand votre prochain appel ?

— Demain soir, je suppose. Je n'aurai vraisemblablement pas la possibilité d'appeler pendant la journée.

— Parfait, j'attendrai. Bonsoir.

— Bonsoir.

Les parasites firent place à des crissements. Pete démontra sa radio.

— Tibor, dit Schuld en activant le feu : Tibor McMasters en route pour l'immortalité...

— Hein ?

Il était plongé dans la contemplation du feu et un visage lui était revenu à la mémoire. Celui de Fay Blain, une fille qui par le passé avait eu certaines faiblesses à son égard. S'il m'avait laissé ces bras et ces jambes, avait-il alors songé, je pourrais à mon

retour lui dire mes véritables sentiments. Je pourrais la serrer dans mes bras, passer les doigts dans ses cheveux, la toucher comme un sculpteur modelant un corps. Et elle me laisserait faire, je crois. Car je serais semblable aux autres hommes. Je...

— Hein ?

— L'immortalité, répéta Schuld. Encore mieux qu'une descendance, car les enfants ont l'art de décevoir, embarrasser, faire souffrir ceux qui les ont mis au monde. Tandis que la peinture est « petite fille de la nature et liée à Dieu ».

— Je ne comprends pas.

— Bien que le poète ait la même liberté que le peintre lorsqu'il invente ses fictions, celles-ci procurent moins de satisfaction à l'homme que la peinture. En effet, bien que la poésie soit capable de décrire les formes et les actions avec des mots, le peintre lui joue de la réelle similitude entre les formes pour en donner une représentation. Dites-moi à présent : Lequel est le plus proche de l'homme véritable, son nom ou son image ? Son nom change au gré des pays tandis que son image est éternelle, jusqu'à sa mort du moins.

— Je vois ce que vous voulez dire.

— ... « Ceci est la vérité et l'aboutissement légitime de la nature. » C'est Léonard de Vinci qui écrivit ces réflexions dans l'un de ses carnets. Ces paroles semblent justes en même temps qu'elles illustrent parfaitement la situation présente. On se souviendra de vous, Tibor McMasters, non pas à cause d'une tapée de gnards morveux se frayant un chemin difficile vers l'éternité, tristes variations de l'ADN auquel vous ne pouvez rien changer, mais pour l'exercice que vous aurez fait de cette puissance créatrice vous permettant de peindre l'autre image, copie parfaite et immortelle d'une forme donnée. Et vous serez alors le géniteur d'une vision qui s'élève plus haut encore que la nature elle-même, qui lui est supérieure, parce que d'essence divine. Parmi tous les hommes, vous avez été choisi pour bénéficier de cette mesure d'immortalité.

Sourire de Tibor.

— C'est une bien grande responsabilité qu'ils m'ont confiée.

— Vous êtes très modeste et ne manquez pas de naïveté. Est-ce que vous croyez avoir été choisi pour la simple raison que

vous étiez le meilleur peintre de la ville lorsque les s.o.w. ont eu besoin d'une fressac ? Les choses vont plus loin. Croiriez-vous que Charlottesville, Utah, a été sélectionnée pour abriter la fressac, précisément parce que c'est là que vous habitez ? Croiriez-vous que votre ville a été retenue parce que vous êtes le plus grand artiste vivant ?

Tibor se retourna et le fixa longuement.

— Le père Handy ne m'a jamais fait aucune allusion dans ce sens.

— Il obéit aux ordres, comme ceux-là mêmes qui les lui transmettent d'ailleurs.

— Vous avez encore une fois jeté le trouble dans mon esprit ; je ne sais plus où j'en suis. Qui vous a raconté tout cela ?

Schuld sourit en lui rendant son regard. Il avait la tête à demi basculée en arrière, les paupières mi-closes et son visage vibrail presque à la lumière des flammes.

— C'est moi qui ai donné l'ordre le premier ; je voulais vous avoir vous, comme artiste peintre. Moi qui me trouve à la tête de tous les Serviteurs de la Colère. Le chef temporel de la véritable église du Deus irae.

— Mon Dieu !

— Pour des raisons évidentes j'ai attendu jusqu'à maintenant pour vous le dire. Je n'allais pas me dévoiler ainsi devant Pete Sands.

— Est-ce que Schuld est votre vrai nom ?

— Le nom des gens varie selon les pays. Schuld fera l'affaire. Je vous ai rejoint à ce stade de votre Pilg pour m'assurer personnellement que vous trouvez bien l'homme que vous recherchez. Il ne fait aucun doute que Pete va essayer de vous induire en erreur. Il a des ordres, bien entendu. Mais je ferai en sorte que vous ne soyez pas égaré. Je vous désignerai Lufteufel en temps opportun. Rien de ce que la Vieille Église pourra tenter ne m'en empêchera. Je tiens à ce que vous le sachiez.

— Je sentais bien un côté inhabituel en vous, dit Tibor. C'est vrai, pensa-t-il, mais mes soupçons n'allaient pas dans ce sens. Je ne connais pas grand-chose de l'organisation hiérarchique des Serviteurs de la Colère. Je sais seulement que cette hiérarchie existe. J'avais toujours cru que la fressac relevait

d'une décision prise au niveau local et correspondait à un souci de décoration intérieure. Mais à la réflexion ce n'est pas absurde. Après tout, Lufteufel se trouve au centre de la religion. Toute décision l'impliquant directement serait donc assurée d'une attention particulière au plus haut niveau. Or ce Schuld est le patron. S'il était prévu qu'il se révèle à un moment donné, l'heure est on ne peut mieux choisie. Personne d'autre n'aurait pu savoir, ni n'aurait su ni n'aurait pu débarquer avec le motif invoqué. Ni organiser les choses aussi parfaitement dans le temps. Je pense.

— Je vous crois. Et il y a de quoi en rester... confondu. Je vous remercie de me faire ainsi confiance. J'essaierai de m'en montrer digne.

— Je n'ai aucun doute à ce sujet ; c'est pour cela que je vous ai choisi. Maintenant, je dois aussi vous dire que les choses peuvent arriver brutalement. Je peux être obligé d'organiser la rencontre de façon fortuite. La présence de Pete impose de telles précautions. Il faut que vous soyez prêt n'importe quand, à partir de cette minute, à enregistrer ce que je vous montrerai, sans préavis.

— Je vais préparer tout de suite mon appareil photo, dit Tibor en changeant le mécanisme extenseur de position. J'aurai également l'œil, bien entendu. Cela va de soi.

— Bien. C'est tout ce dont j'ai vraiment besoin pour le moment. Une fois que vous aurez saisi l'image, ni Pete ni son Église tout entière ne pourront vous la reprendre. La fressac sera ainsi achevée comme prévu.

— Merci. Je suis heureux, grâce à vous. J'espère que Pete ne va pas s'en mêler.

Schuld se leva et lui pressa l'épaule.

— Je vous aime bien. Ne craignez rien ; j'ai tout prévu.

Tout en rangeant son matériel, Pete Sands songeait aux paroles du Dr Abernathy, à Schuld, à Carleton Lufteufel.

Il ne peut pas me dire tout de go de tuer Lufteufel, même s'il sait bien que le problème serait ainsi définitivement résolu. Il ne peut seulement pas négliger les intentions de Schuld à cet égard, dès lors qu'il est au courant. C'est le terrible et mortel dilemme

qui remonte au paradoxe premier impliqué par le précepte selon lequel il faut aimer tout le monde y compris la bête féroce qui s'apprête à vous abattre. Logiquement, si vous ne faites rien, vous mourez en lui laissant la voie libre. Si vous êtes seul à mettre en œuvre ce genre de principes, ils disparaissent avec vous. Si vous êtes quelques-uns à partager cette philosophie, parfait, tout le monde se fait avoir, et là encore, adieu les beaux principes. La *caritas*, ce noble idéal, disparaît de la planète. D'un autre côté, si nous tuons pour éviter une telle issue, nous trahissons notre idéal. On en arrive à une espèce de Zen. Ne faites rien et le destructeur avance. Faites quelque chose et c'est vous-mêmes qui faites œuvre de destruction. Sur ce que, précisément, vous avez mission de défendre. Comment ? La réponse est censée être qu'il s'agit d'une loi divine qui ne peut que triompher. Je démolis le koan et en même temps je m'en remets à lui. Je suis alors admis à en pénétrer le sens profond. Transposé en langage chrétien, cela veut dire que ma volonté sort raffermie d'une épreuve particulièrement difficile et que je me vois accorder une grâce extraordinaire. Ce n'est pas exactement l'impression que j'ai dans l'immédiat, au demeurant. En fait, mon sentiment est que je suis en train de me triturer les méninges pour sortir d'une situation inextricable. Je n'ai aucune envie de tuer Lufteufel, sincèrement. Je ne veux d'ailleurs tuer personne. Mes raisons n'ont rien de théologique. Elles relèvent seulement de préoccupations humanitaires : Je n'aime pas faire souffrir. D'autre part, je pense peut-être que si ce misérable salaud est encore en vie, il a déjà provoqué assez de souffrances de son côté. À vrai dire, je n'en sais rien. Et je ne veux pas savoir. J'ai l'estomac délicat.

Pete soupesa son fardeau et quitta la clairière.

Avec tout ça, se dit-il en marchant, où est-elle la *caritas* que je suis censé pratiquer ? Je n'en vois pas des masses autour de moi. Est-ce que je peux aimer Carleton Lufteufel – ou n'importe qui d'ailleurs, au point que ni ce qu'ils sont ni ce qu'ils ont fait n'entre en ligne de compte ? Où donc le seul fait d'exister suffit-il à vous assurer l'amour d'autrui, sans autre forme de procès ? Voilà qui assurément serait divin. L'essence même, j'imagine,

de l'idéal pour lequel nous luttons afin de promouvoir l'amour. Je n'en sais rien. À certains moments pourtant, il m'est arrivé de ressentir les choses de cette façon, même si cela n'a pas duré longtemps. De quoi est fait leur cœur ? Question de biochimie peut-être. La recherche des motivations premières est une quête parfaitement impossible. Et cependant, je me souviens de ce jour avec Lurine : « C'est quoi *ein Todesstachel* ? » avait-elle demandé ; et je lui avais alors parlé de l'aiguillon de la mort et ensuite Mon Dieu ! je l'avais senti s'enfoncer dans mon côté, comme une lance me perçant le flanc Seigneur Dieu ! ce harpon qui me déchirait le corps, agonie, *Totentanz*, dans la pièce avec Lurine qui essayait de m'arrêter, puis mon regard remontant la gaffe qui rejoignait Terre et ciel, les Personnes, elles étaient trois à me tenir et je voyais leurs yeux ô Lurine qui sondaient le cœur de ma quête et ta question là ici partout cette souffrance qui ne finirait jamais dévoilant la joie à venir plus proche encore que la mort toujours au cœur du bois et de la nuit oh ! tout le monde je suis ici partout, je n'ai pas demandé à venir et pourtant je...

Là-bas devant, il distingua les silhouettes de Schuld et de Tibor éclairées par le feu de camp. Ils riaient, ils avaient l'air heureux, c'était sûrement bon signe. Il sentit qu'on se frottait contre sa jambe. Baissant les yeux il reconnut Toby et flatta la tête tendue vers lui.

Alice berçant sa poupée dans ses bras en chantant doucement. Elle se balançait d'avant en arrière, d'un pied sur l'autre. Le couloir descendait lentement devant elle. Accroupie, elle installa la poupée dans le chariot qu'elle poussa légèrement pour lui faire dévaler le tunnel. Son rire quand le chariot prit de la vitesse. Puis ses cris perçants lorsqu'il se renversa après avoir heurté le mur.

— Non ! Non ! Non ! Non !

Elle courut ramasser sa poupée et lui dit :

— Non, ça va aller.

Le chariot fut remis sur ses roues et la poupée réinstallée.

— Allez ! dit-elle en poussant.

Et elle se remit à rire quand l'équipage poursuivit sa course en évitant les obstacles amassés dans le couloir, jusqu'à une

grande caisse remplie de carreaux en plastique. Sous le choc, la poupée fut éjectée à plus d'un mètre en avant ; sa tête se détacha et continua à rouler et débouler dans la pente.

— Non ! Non !

Elle récupéra d'abord le corps et se lança, haletante, à la poursuite de la tête.

— Ça va, ça va, dit-elle quand elle l'eut rattrapée.

Mais impossible de faire tenir la tête sur les épaules !

Maintenant les deux morceaux serrés l'un contre l'autre, elle courut jusqu'à la pièce dont la porte était fermée et ouvrit.

— Papa ! Papa ! Faut réparer Papa !

La pièce était vide, sombre, en désordre. Elle grimpa sur le lit pas fait, s'assit en plein milieu.

— Parti, dit-elle en berçant maternellement la poupée dans ses bras. Ça va aller, hein ? Ne pleure pas, je t'en prie.

Elle maintenait la tête en place, la regardant au travers des prismes humides qui s'étaient formés sans sanglots. Le reste de la pièce en parut encore plus sombre.

La vache somnolait, tête basse, à côté de l'arbre où elle était attachée. Mais dans la voiture, c'est Tibor qui ruminait. Qu'advient-il alors de l'ivresse ? Mon rêve, la substance même de mon chef-d'œuvre, l'œuvre de ma vie... presque à portée de ma main à présent. Ma joie aurait été tellement plus grande s'il ne m'était pas apparu, s'il n'avait pas fait ce qu'il a fait. Maintenant que j'ai la certitude que mon art pourra Le représenter, les perspectives de mon bonheur divergent et s'éloignent, non point sombres comme une maison silencieuse, mais aussi déroutantes ; avec l'immensité de ma vie, maturation proche de l'éclatement, avec l'angoisse et l'ambition, les seules choses qui soient demeurées. Changer tout cela en pierre et en étoiles... oui, il faut que j'essaie. Seulement... seulement maintenant la tâche sera plus dure que je ne le pensais. Que j'en aie toujours la force, qu'elle ne m'ait pas quitté !...

— Pete, dit-il en le voyant arriver au campement, Toby sur ses talons, agitant la queue. Et cette promenade ?

— Agréable, ma foi. La nuit est belle.

— Je crois qu'il reste un peu de vin, dit Schuld. Si nous buvions tous un coup pour le finir ?

— D'accord, allons-y.

Il fit circuler la bouteille.

— La dernière goutte de vin, dit-il en jetant le flacon vide par-dessus son épaule dans les arbres. Plus de pain non plus. Combien de temps encore jusqu'au jour où le dernier des vôtres devra prononcer ces paroles, Pete ? Qu'est-ce qui a bien pu vous pousser à choisir cette carrière, les temps étant ce qu'ils sont ?

Pete haussa les épaules.

— Difficile à expliquer. Il semble toutefois évident que mon choix ne doive rien à l'attrait de la popularité. Pourquoi donc quelqu'un, n'importe qui choisit-il quelque chose qui engage sa vie ? La recherche d'une certaine vérité, j'imagine, ou de la beauté...

— Vous oubliez la bonté.

— C'est exact, la bonté a sa part.

— Je vois. Thomas d'Aquin a fait le ménage chez les Grecs à votre place et maintenant Platon passe la rampe. Crénom vous êtes même allés jusqu'à annexer la dépouille d'Aristote dès que vous avez trouvé un moyen de récupérer ses pensées. Si l'on vous retire les logiciens grecs et les mystiques juifs, il ne vous reste pas grand-chose.

— Nous ne tenons pourtant pas la Passion et la Résurrection pour quantités négligeables.

— Soit. Mais moi je n'ai pas parlé des religions orientales et de leur mystère. D'ailleurs, à propos, on pourrait aussi dire un mot des Croisades, des Guerres Saintes, de l'Inquisition.

— Je vous accorde l'avantage, dit Pete. Je suis las de ces discussions. J'ai déjà bien assez de mal à y voir clair dans mes propres pensées. Si ce genre d'arguties vous séduit, il existe des clubs spécialisés dans les débats de ce type. Vous n'avez qu'à vous inscrire.

Rire de Schuld.

— Vous avez raison. Je ne cherchais absolument pas à vous offenser, croyez-le. Je sais bien que votre religion a déjà suffisamment de problèmes internes. Pas la peine d'en rajouter.

— Que voulez-vous dire ?

— Pour citer le grand mathématicien Eric Bell : « Toutes les croyances tendent à subir un phénomène de scission, chacune des nouvelles croyances ainsi nées subissant à leur tour le même processus, et ainsi de suite jusqu'à ce que, au bout d'un nombre fini de générations (facilement calculable par les logarithmes), il se trouve moins d'êtres humains, dans une région donnée, n'importe laquelle et aussi vaste soit-elle, qu'il n'existe de croyances. D'autre part, les transformations successives édulcorant le dogme originel contenu dans la première croyance, arrivent à le fondre dans une sorte de gaz transparent, trop inconsistant pour entretenir la foi d'un quelconque être humain, serait-ce dans des proportions infimes. » En d'autres termes, vous êtes voués à une disparition naturelle. La moindre petite colonie sur terre possède sa version de ce qu'est la foi.

Pete, rayonnant :

— S'il s'agit effectivement d'une loi naturelle, alors son champ d'application n'a pas de limites. Les s.o.w. ne peuvent qu'en subir les effets au même titre que nous. Sauf que nous, nous avons une expérience de plus de deux mille ans dans l'art d'en détourner les conséquences. Ce que je trouve plutôt encourageant.

— Certes, mais à supposer, et il ne s'agit pas d'autre chose qu'une simple supposition que les s.o.w. soient dans le vrai et que vous ayez tort, que se passerait-il, s'il existe vraiment une influence divine qui suspend cette loi pour eux ?...

Pete courba la tête puis se redressa sans se départir de son sourire.

— Je dirais comme les Arabes : « Si telle est la volonté de Dieu, il en ira ainsi. »

— Allah, corrigea Schuld.

— Quelle importance a le nom puisqu'il change selon les pays ?

— Exact. Et aussi selon les générations. D'ailleurs à ce sujet, encore une génération et tout aura peut-être changé. Y compris la matière.

— C'est fort possible, dit Pete en se relevant. C'est fort possible. Mais vous venez de me rappeler que j'ai la vessie pleine. Excusez-moi.

Pendant que Pete s'enfonçait dans les fourrés, Tibor glissa à Schuld :

— Vous auriez peut-être mieux fait de ne pas le contrer aussi violemment. Après tout, un tel antagonisme ne va pas faciliter les rapports avec lui quand viendra le moment de l'éloigner ou de le tromper ou de faire ce que vous avez en tête – je ne connais pas vos projets – lorsque nous aurons trouvé Lufteufel.

— Je sais ce que je fais. Je tiens à démasquer l'inconsistance et l'aberration de ce qu'il représente.

— Je sais déjà que votre connaissance en matière de religion est supérieure à la sienne. Vous êtes le chef suprême de votre Église et lui un apprenti théologien. Ce n'est pas la peine de me faire une démonstration. J'aimerais autant que le reste du voyage se passe dans de bonnes conditions et que nous soyons tous amis.

Rire de Schuld.

— Attendez donc et ayez l'œil. Vous verrez que tout ira bien.

Ce n'est pas du tout l'idée que je m'étais fait de ce Pilg, songea Tibor. J'aurais préféré agir seul, trouver Lufteufel par mes propres moyens, le photographe sans tambours ni trompettes et rentrer à Charlottesville pour finir mon travail. C'est tout. J'ai absolument horreur des disputes, quelles qu'elles soient. Pourtant je suis coincé ici avec eux. Je ne veux pas prendre parti, mais mon cœur est du côté de Pete. Ce n'est pas lui qui a commencé. Je n'ai pas besoin d'une leçon de théologie à ses dépens. Si seulement tout cela pouvait finir.

Pete revint. Il se baissa pour rajouter du bois sur le feu.

— Il commence à faire frisquet.

— C'est bien de vous, dit Schuld. Finalement, vous êtes sensible à l'obscurité ambiante.

Pete se raidit.

— Au nom du Christ, assez ! Si vous en pincez tant pour cette putain de religion à la noix, personne ne vous empêche d'y adhérer ! Allez donc faire allégeance au grand fonctionnaire qui donna l'ordre fatidique. Faites-lui des bustes de plâtre d'après la fressac de Tibor ! Soyez à ses pieds. Et puis organisez des loteries, et des garden-parties pour le Jour de la Colère tant que vous y êtes ! Vous avez encore pas mal à apprendre, mais

chaque chose en son temps. En attendant, moi je n'en ai strictement rien à foutre !

Schuld éclata de rire.

— Excellent, Pete. Vous êtes très bon. Je suis content que la *rigor mortis* ne vous ait pas coupé l'usage de la parole. Mais vous m'avez rappelé que moi aussi j'ai une petite commission à faire.

Et il se dirigea vers les fourrés, riant encore.

— Qu'il aille se faire foutre ! dit Pete.

J'ai bien du mal à ne pas oublier qu'il m'a sauvé la vie et que le jeu auquel nous jouons s'intitule « amour ». Quelle mouche a bien pu le piquer pour qu'il devienne la croix que je dois porter. Cette machine impeccablement huilée et climatisée, qui semblait exempte de tout risque d'emballement grâce à un système de régulation parfaitement au point, a maintenant l'air de vouloir à tout prix m'écraser, me passer au rouleau compresseur jusqu'à ce que j'en ressorte aussi plat et décoratif qu'une fresque peinte par Tibor. À partir de maintenant, je refuserai purement et simplement de lui répondre s'il recommence.

— Qu'est-ce qui lui a pris d'un seul coup ? dit Pete à moitié pour lui-même.

— Je crois qu'il a une dent contre le christianisme.

— Je n'aurais jamais deviné. Bizarre, tout de même. Il m'a dit que les questions de religion le laissaient indifférent.

— Ah bon ? C'est curieux, non ?

— Quel est votre sentiment sur ce qu'il a dit, Tibor ?

— Mon point de vue est assez proche du vôtre. J'ai l'impression que moi non plus j'en ai rien à foutre.

Ils entendirent alors un hurlement qui s'acheva en un jappement bref mais intense, suivi d'un faible gémissement. Et puis, plus rien.

— Toby ! Toby ! cria Tibor.

Il mit en route le circuit électrique de sa voiture et se lança dans la direction d'où était venu le hurlement. Pete le suivit en courant pour le rattraper. La voiture traversa un buisson de broussailles, passa devant un arbre noueux. Il entendit le crissement des freins puis Tibor qui disait :

— Toby... Vous... l'avez... tué...

Puis Schuld qui répondait :

— Tout autre réaction n'était pas viable dans mon cas. J'observe systématiquement le même type d'attitude, la suppression physique, face aux créatures infra-humaines qui transgressent. Pour moi, ce genre de défi est monnaie courante. Ils détectent mon...

Tel un fléau, l'extenseur claqua avant de s'abattre, cinglant Schuld en plein visage. L'homme recula en chancelant. Il se retint à un arbre, se redressa. Son casque avait été projeté au sol. Après avoir roulé il était venu échouer auprès du corps du chien dont le cou était tordu en arrière suivant un angle peu naturel. Tout en se frayant un chemin dans les fourrés, Pete remarqua que la lèvre de Schuld s'était rouverte. Le sang coulait de sa bouche, dégoulinait tout le long du menton, puis par terre. La blessure à la tête, à laquelle il avait fait allusion, était également visible à présent ; elle devenait plus sombre, prête à couler elle aussi. Pete resta pétrifié devant ce spectacle dont l'horreur était accentuée par la pénombre et l'éclairage mouvant des flammes. Puis il se rendit compte que Schuld le regardait. À ce moment précis, une haine absolue l'envahit et il articula malgré lui ces mots :

— Je vous connais.

Schuld hocha la tête avec un sourire, comme s'il attendait quelque chose.

C'est alors que Tibor, qui avait regardé lui aussi, gémit :

— Assassin !

Et l'extenseur claqua encore une fois, jetant Schuld à terre. Pete, revenu à lui, voulut intervenir :

— Non, Tibor ! Arrêtez !

Schuld bondit sur ses pieds. Le sang couvrait une moitié de son visage, mais la partie qui gardait encore un aspect humain semblait maintenant sur ses gardes, l'œil grand ouvert et clignant de peur. Il fit demi-tour et se mit à courir.

L'extenseur se faufila derrière lui, lui attrapa un pied, serra et souleva, l'envoyant une nouvelle fois s'étaler de tout son long.

La voiture grinça, avança de quelques mètres et Pete s'élança à sa poursuite.

Quand il atteignit l'avant du véhicule, Schuld était à genoux, découvrant l'atroce abomination sanglante de son visage et de sa poitrine. Pete tenta de s'interposer entre Tibor et sa victime en criant derechef : « non ! »

Mais l'extenseur fut plus rapide. Il s'abattit pour la quatrième fois, propulsant Schuld en arrière.

Pete se précipita vers l'homme à terre, lui fit un rempart de son corps, bras levés face à Tibor.

— Ne faites pas ça Tibor ! Vous allez le tuer ! Vous m'entendez ! Vous ne pouvez pas faire ça ! Pour l'amour de Dieu, Tibor ! C'est un homme comme vous et moi ! C'est un meurtre ! Non... !

Pete s'était préparé à recevoir le coup, qui ne vint pas. Au lieu de cela, l'extenseur arriva sur sa gauche, la main d'acier lui saisit l'avant-bras. La voiture grinça, vacillant sous l'effort, mais lui, Pete, alla valser dans les airs à plus d'un mètre au-dessus du sol. Puis, sans crier gare, l'extenseur prit son élan, et Pete fut expédié à toute volée dans un buisson. Pendant son vol plané, Pete entendit Schuld qui gémissait... Lui-même s'en tira sans grand dommage, des égratignures et quelques bleus, grâce aux arbustes qui amortirent la réception. Il entendit encore la voiture grincer. Puis il s'écoula plusieurs minutes avant qu'il soit capable de bouger, enchevêtré qu'il était dans un amas de branches. Pendant qu'il bagarrait pour se dégager, il perçut une sorte de hoquet, suivi d'un son rauque, étouffé.

À force de casser brindilles et rejets, il finit par réussir à s'asseoir et put alors contempler l'œuvre de Tibor.

L'extenseur était tendu à la verticale, droit et raide comme un poteau d'acier. À l'extrémité, plus haut encore que Pete quelques instants auparavant, se balançait Schuld, la gorge emprisonnée dans la pince métallique. Yeux exorbités. Langue pendante. Les veines du front, protubérantes, ressortaient sous la peau. Pete vit les membres achever leur *Totentanz* avant de retomber, flasques, inertes. Comprenant qu'il était déjà trop tard, qu'il ne pouvait plus rien faire, Pete articula tout doucement :

— Non.

Tibor, je prie le ciel que vous ne preniez jamais conscience de ce que vous avez fait, pensa-t-il en portant les mains devant ses yeux, car il n'était même pas capable de fermer les paupières et encore moins de détourner son regard. Tout était prévu, Tibor, jusqu'au moindre détail. Sauf celui-ci, justement. Oui, sauf que... c'était moi. Moi qu'il voulait. Pour le tuer. Lui. Et au tout dernier moment, il aurait crié. Crié pour vous Tibor. Ces mots : « *Ecce ! Ecce ! Ecce !* » Et vous auriez vu, senti, regardé, ainsi qu'il l'avait désiré, organisé, voulu la mort nécessaire de Carleton Lufteufel, tué de mes mains. Et le voilà qui pend là-haut à présent, couvert de terre et de sang, le regard à jamais fixé sur les lointains, par-delà la surface du globe... Il voulait que je le fasse pour lui, que je lui fasse ça, et vous auriez été là pour porter témoignage, maintenant et pour l'éternité, ici et sur la grande fressac de Charlottesville, vous témoin pour le monde entier de la transfiguration de cet être retors et tourmenté aspirant à la fois à l'adoration et au châtement, à la vénération et à la mort... Révélé ici, brusquement, pendant que je le tuais ; ici transfiguré, en quelques secondes, pour vous et pour le monde entier, à l'instant de la mort... le Deus irae. Et, par Dieu, les choses auraient pu se dérouler ainsi. Vraiment. Mais vous n'êtes plus qu'aveuglé par la rage et la haine, mon ami. Puissent-elles emporter avec elles cette vision quand elles disparaîtront. Telle est ma prière. Puissiez-vous ne jamais savoir ce que vous avez fait. Jamais. Jamais. Amen.

17.

La pluie... Monde gris, glacial : Idaho. Le Pays basque. Les moutons. *Jai alai*. On dit que le Diable lui-même ne s'y retrouverait pas dans cette langue...

Pete clopinait à côté de la voiture qui continuait à grincer. Dieu merci, pensa-t-il, il n'avait pas eu trop de mal à convaincre Tibor que Lufteufel ne se trouvait absolument pas à l'endroit indiqué par Schuld. Deux semaines. Deux semaines et Tibor fait encore de la peine à voir. Il ne faut pas qu'il sache à quel point il a été près – jamais. Maintenant, il considère Schuld comme un dément. Si seulement je pouvais partager son point de vue ! Le plus dur, ce fut l'enterrement. J'aurais dû être capable de prononcer quelques mots, mais rien à faire, j'étais muet comme la fille à la poupée cassée que nous avons croisée le lendemain, près du carrefour. J'aurais dû me débrouiller pour dire une prière, je ne sais pas... Après tout, c'était un homme, avec une âme immortelle... Pourtant, rien, le vide, pas un mot n'était sorti de mes lèvres. Elles restèrent soudées. Et nous continuons... notre quête absurde et nécessaire. Aussi longtemps que je réussirai à persuader Tibor que Lufteufel se trouve quelque part, plus loin, nous devons continuer...

Course qui n'en finira peut-être jamais à chercher un homme déjà mort. C'était la faute de Tibor, aussi ! Penser qu'on pouvait vraiment capturer l'image de Dieu, croire qu'avec sa peinture un artiste mortel pouvait barbouiller comme ça une épiphanie... Erreur, présomption, s'il en fut. Et pourtant... il a plus que jamais besoin de moi à présent, bouleversé comme il est. Il nous faut continuer... pour aller où ? Dieu seul le sait. Peu importe la destination à présent. Je ne peux pas l'abandonner et lui ne peut pas revenir – il pouffa – « les mains vides »... l'expression était peu appropriée !

— Qu'est-ce qu'il y a de drôle ? demanda Tibor du haut de sa voiture.

— Nous.

— Pourquoi ?

— Rester sous la pluie, faut pas être malin.

Tibor ricana. Avec son bon sens, il voyait plus loin que Pete.

— Si c'est votre seul sujet de préoccupation, je vois un bâtiment en bas de la colline. On dirait une espèce de grange. Nous ne sommes peut-être plus loin d'une colonie. Il semble qu'il y ait autre chose, plus loin.

— En avant pour la grange.

— Nous sommes déjà trempés jusqu'aux os, alors nous ne risquons plus rien.

— L'humidité n'arrange pas votre voiture.

— C'est vrai. Alors d'accord. Allons-y pour la grange. Lorsqu'il distingua mieux l'abri, Pete espéra sortir Tibor de sa morosité en disant :

— Il y a eu un peintre, il s'appelait Wyeth, qui avait un faible pour ce genre de décor. J'ai vu des œuvres de lui dans un livre.

— Il peignait la pluie ?

— Non, des granges. Des paysages champêtres.

— C'était bon ?

— Je crois.

— Pourquoi ?

— Ses tableaux faisaient très vrai.

— Comment ça « vrai » ?

— Vrai en ce sens qu'ils correspondaient bien à la réalité.

Rire de Tibor.

— Pete, les façons de représenter la réalité sont en nombre infini. Elles sont toutes valables, dans la mesure où elles montrent cette réalité. Ceci dit, chaque artiste a une approche différente. Il y a ce qu'on choisit de mettre en valeur d'une part, et la façon dont on y parvient d'autre part. Il est évident que vous n'avez jamais peint.

— C'est exact, convint Pete, indifférent à l'eau qui dégoulinait dans le cou, heureux d'avoir réussi à brancher Tibor sur un sujet qui le captivait. Mais une idée subitement frappa son esprit.

— Mais dans ce cas, si... non... *quand* nous retrouverons Lufteufel, comment vous acquitterez-vous de votre tâche, honnêtement et correctement, s'il existe une infinité de façons de procéder ? Mettre en valeur implique le choix d'un ou de plusieurs éléments aux dépens des autres. Comment arriverez-vous à un portrait qui soit vrai dans ces conditions ?

Tibor secoua vigoureusement la tête :

— Vous me comprenez mal. Il existe effectivement mille et une façons de procéder, mais une seule est la meilleure.

— Comment sait-on laquelle est la bonne ?

Tibor resta silencieux un instant avant de répondre :

— On le sait, c'est tout. On sent une... adéquation.

— Je ne comprends toujours pas.

Nouveau silence, puis :

— Moi non plus.

À l'intérieur de la grange, il y avait de la paille. Pete détela la vache qui se mit à la mâchonner. Puis il ferma la porte, s'allongea dans la paille, et écouta la pluie.

Mon Dieu, je suis fatigué ! Ces deux semaines ont été si longues, pensa-t-il. Je n'ai pas appelé Abernathy depuis l'événement. Rien de neuf à lui dire, d'ailleurs. Continuez, qu'il m'a dit. Il ne faut pas que Tibor sache. Conduisez-le par monts et par vaux. Poursuivez les recherches. Je reste avec vous par la prière. Bonsoir.

C'était la seule solution. Il s'en rendait bien compte maintenant. La paille humide avait une odeur douceuse. Un enchevêtrement de cuir durci pendait à un clou au-dessus de sa tête. Le toit laissait la pluie filtrer en plusieurs endroits. Dans le coin, là-bas, un tracteur tout rouillé. Pete pensa aux insectes, à la ramification du Grand C, à l'autofac, et au chemin tortueux parcouru depuis Charlottesville. Il songea aussi à la partie de cartes, ce fameux soir, avec Tibor, Abernathy et Lurine. Comment Tibor avait tout à coup trouvé la foi. Et Lurine. Il se souvint de sa vision : la Divinité au-dessus du crochet métallique, puis, sans transition, celui qui contemplait le monde et ce qui s'y passe à travers ses yeux sans paupières. Lufteufel

pendu là-haut, noir, hideux en son ultime frustration. Lurine encore...

Il se rendit compte qu'il s'était endormi. La pluie avait cessé. Il entendait les ronflements de Tibor. La vache ruminait. Il s'étira, se gratta, se redressa.

Tibor regardait les ombres sur les poutres au-dessus de lui. S'il n'avait pas repris les bras et les jambes, se dit-il, je n'aurais jamais réussi à tuer cet homme bizarre, ce Jack Schuld, le chasseur. Il était bien trop fort. Seuls les extenseurs manuels avaient pu mener cette tâche à bien. Pourquoi m'avoir laissé des instruments qui devaient me permettre de tuer ? Tout semblait aller si bien à un moment...

On aurait dit que les choses arrivaient à leur terme. Comme s'il ne manquait plus que quelques jours pour que le Pilg s'achève sur un succès. Comme si la prise de la photo n'allait plus tarder. Mission accomplie, terminé. J'avais... de l'espoir. Et puis, si peu de temps après... le désespoir. S'agirait-il d'une manifestation du Dieu de Colère ? La question soulevée par Pete était peut-être pertinente. Que mettre en valeur dans ce genre d'étude ? Même si je dois contempler son visage, est-il possible que, cette fois, je sois incapable de le peindre correctement ? Comment saisir l'essence propre d'un tel être et la fixer avec des couleurs sur une surface plane ? Voilà qui... dépasse l'entendement... Toby me manque beaucoup. C'était un brave chien. Je l'aimais tant. Il a fallu que ce pauvre fou... Je suis désolé de l'avoir tué. Pas de sa faute s'il était fou. Si j'avais gardé ces bras et ces jambes, tout se serait passé différemment... J'aurais peut-être laissé tomber, je serais rentré à la maison. Après tout, suis-je seulement certain que je saurais peindre avec de vraies mains ? Mon Dieu, si jamais vous vouliez me les rendre, malgré tout... Non, je ne crois pas que je les récupérerai jamais. C'est... je ne comprends pas. J'ai eu tort d'accepter cette commande. J'en suis sûr à présent J'ai voulu peindre ce qu'on ne peut pas représenter, ce qui ne peut pas être compris. C'est une gageure impossible. De l'orgueil. Je n'ai pas autre chose à quoi je tiens à part mon talent. Je sais que je suis bon. C'est d'ailleurs là tout ce que je possède, et j'y ai attaché trop

d'importance. J'avais plus ou moins le sentiment que c'était largement suffisant, non seulement pour faire de moi l'égal d'un homme complet, mais pour dépasser même le cadre de l'humain. Je voulais que toutes les générations à venir de fidèles regardent cette œuvre et voient. Et ce n'est pas le Dieu de Colère qu'ils auraient contemplé avec crainte, mais le talent de Tibor McMasters. J'avais besoin de susciter cette crainte, leur étonnement, leur admiration, leur vénération.

C'est une divinisation que je voulais atteindre à travers mon art, je le vois à présent. C'est l'orgueil qui m'a fait parcourir tout ce chemin. Je ne sais pas ce que je vais faire maintenant. Continuer, bien sûr, continuer. Il le faut. J'avais imaginé que les événements prendraient un tour différent.

La pluie avait cessé. Il contracta puis relâcha ses muscles. Regarda en l'air. La vache ruminait il entendit les ronflements de Pete. Non, Pete était assis et regardait vers lui.

— Tibor ?

— Oui ?

— D'où sort ce ronflement ?

— Je n'en sais rien, je croyais que c'était vous.

Pete resta debout, à l'affût. Il inspecta la grange, se retourna, se dirigea vers une stalle. Regarda à l'intérieur. Sans le ronflement, il aurait cru à un paquet de vieux vêtements et autres détritiques. Il se pencha et fut assailli par des vapeurs vineuses qui le firent reculer prestement.

— Qu'est-ce que c'est ? cria Tibor.

— Une espèce de clochard, qui dort à poings fermés, je crois.

— Ah ! il pourrait peut-être nous renseigner sur la colonie qui se trouve un peu plus loin. Si ça se trouve, il en sait même plus...

— J'en doute.

Retenant son souffle, Pete retourna à la stalle pour examiner le bonhomme de plus près : la barbe en désordre, maculée de toutes les couleurs, avec de vieux restes de nourriture encore pris dans les poils, un filet de salive qui brillait dans le labyrinthe touffu. Deux rangées de dents qui avaient dépassé le stade du jaune pour prendre une espèce de teinte brunâtre.

Plusieurs étaient cassées, beaucoup manquaient, et le restant était usé. Le visage aux traits lourds pouvait sembler olivâtre à la lumière qui parvenait par un trou de la toiture. Le nez cassé au moins en deux endroits... De gros paquets de pus au coin des yeux, et qui avaient séché sur les cils. Les cheveux en bataille, long et pâle enchevêtrement gris fumée. Une contraction douloureuse marquait le visage, même au repos, provoquant une série peu naturelle de tics, tressaillements et soubresauts soudains comme si une armée d'insectes se déplaçait sous la peau, bataillant, prospérant et mourant. Pour couronner le tout, la silhouette était maigre, ravagée, desséchée.

— Un vieux poivrot, dit Pete en se retournant. C'est tout. Doit pas en savoir lourd sur la colonie. Ils l'ont probablement éjecté.

Il ne pleut plus et il fait encore un peu jour, se dit Pete. Mieux vaut le laisser là et repartir. Quoi qu'il ait à nous dire, ça vaudra difficilement la peine de l'écouter et on serait coincé avec une ruine de clochard sur les bras.

— Laissons-le là, allons-nous-en, dit Pete.

Au moment où il s'éloignait, l'homme gémit et marmonna :

— Où es-tu ?

Silence de pierre. Puis, de nouveau, la voix cassée suivie d'un remue-ménage dans la stalle :

— Où es-tu ?

— Il est peut-être mal, dit Tibor.

— Je n'en doute pas.

— Viens là, viens.

Regard de Pete vers Tibor qui dit :

— On peut peut-être faire quelque chose ?

Sceptique, Pete hocha la tête mais retourna quand même à la stalle. Au moment où il regardait par-dessus la cloison, l'homme parla encore :

— Te voilà !

Mais ce n'est pas Pete qu'il regardait. Il s'adressait à un flacon qu'il venait de sortir de sous un tas de paille. Il retira le bouchon mais les forces, lui manquèrent pour porter la bouteille à ses lèvres. Rejetant la tête en arrière, il tourna sur le côté, puis bascula le flacon en direction de sa bouche pour téter le goulot. Le vin lui gicla à la figure. Quand il redressa la bouteille, il fut

pris d'une quinte de toux. Des sons rocaillieux lui déchirèrent la poitrine, la gorge, la bouche... Il cracha et Pete fut incapable de déterminer ce qui rougissait ainsi, le glaviot, du vin ou du sang. Il s'éloigna.

— Je te vois, dit l'homme tout à coup, d'une voix légèrement plus assurée. Partez pas. Dites, aidez le vieux Tom.

Puis la voix prit les accents éprouvés du gémissement pitoyable :

— S'il vous plaît, monsieur, ne pourriez-vous pas me donner... un coup de main ? M'aider ? Mes bras marchent pas très bien. J'ai dû dormir dans une position bizarre.

— Que voulez-vous ?

— Que vous me teniez la bouteille. Je ne veux pas en faire tomber.

— D'accord.

Pete retint son souffle, entra dans la stalle, s'agenouilla auprès du vieil homme. Il offrit aux frêles épaules le soutien de son bras droit tandis que sa main gauche attrapait la bouteille.

— Voilà, dit-il, en la maintenant penchée, le temps pour le pauvre bougre d'avaler plusieurs longues gorgées.

— Merci.

Il toussa moins violemment que la fois précédente mais Pete n'en eut pas moins le poignet et l'avant-bras arrosés. Il se hâta de le ramener à la position couchée et reposa la bouteille. Mais comme il allait se retirer une main décharnée l'attrapa au poignet.

— Non, ne partez pas. Je m'appelle Tom. Tom Gleason. D'où êtes-vous ?

— De l'Utah. Charlottesville, Utah.

Pete luttait pour ne pas respirer.

— Denver, dit Tom. C'est tout, merci. C'était une jolie ville. Avec de braves gens, vous savez. On avait toujours de quoi se payer une piaule et le kil de rouge. Tiens, le Velours de l'Estomac, en vente dans tous les bons magasins. Un coup de picrate, monsieur. Essayez celui-ci. Il est pas dégeulasse. J'l'ai trouvé dans la cave d'une vieille maison en retrait de la route, là-bas... Sa main retomba mollement. Où ça ? Oh ! puis merde ! Il en reste encore. Servez-vous. Y'en a plein.

— Non merci.

— Z’avez jamais été à Denver ?

— Non.

— C’était drôlement bien, j’m’en souviens... avant qu’ils brûlent tout. Avec des braves gens, vous savez ? Ils...

Pete souffla, inspira, bloqua sa respiration.

— Ouais, pis j’mé suis retrouvé dans cet état, après. Brûler une aussi jolie ville. Pourquoi, hein, pourquoi qu’ils ont fait ça ?

— C’était... la guerre, dit Pete. Quand on fait la guerre, les villes sont bombardées.

— C’est pas moi qui ai voulu la guerre. C’était si joli. Y avait aucune raison de bombarder une ville comme Denver. D’ailleurs j’ai été brûlé quand c’est arrivé.

Sa main se porta mollement sur la chemise en lambeaux.

— Vous voulez voir mes cicatrices ?

— Non, non, je vous crois.

— J’en ai. J’en ai même plein. On m’a mis à l’hosto à l’époque. Ils m’ont foutu dehors dès que ça a été mieux. Mais c’était plus pareil. Plus rien à boire ni à manger, ou presque. Pas facile la vie, à c’t’époque-là. Je m’appelle plus trop les détails maintenant, mais j’ai été à des tas d’endroits après. Ben, il ne restait plus rien comme Denver au bon vieux temps. Plus rien de sympa. Et c’est la même chose pour les gens, vous savez, ils ne sont plus sympas. Plutôt dur de s’faire offrir un petit coup par un mec maintenant... Vous êtes sûr que vous z’en voulez pas ?

— Non, vaut mieux le garder, c’est devenu rare.

— Ça, c’est bien vrai. Alors aidez-moi encore s’il vous plaît.

— D’accord.

Pete recommença l’opération. C’est à ce moment que Tibor appela :

— Comment va-t-il ?

— J’arrive. Attendez une minute.

Puis, pris d’une inspiration subite, il demanda à Tom :

— Vous savez qui était Carleton Lufteufel ?

Regard hébété du vieux qui fit non de la tête.

— J’ai peut-être entendu ce nom-là. J’sais pas. Je n’ai plus tellement de mémoire. C’est un ami à vous ?

— Non, pour moi aussi il ne s'agit que d'un nom. Mais je suis avec un ami, un pauvre petit inc, qui le cherche partout. Il ne le trouvera sans doute jamais. Sûrement qu'il va continuer à chercher, chercher jusqu'à ce qu'il en meure.

Les yeux de Tom se remplirent de larmes.

— Le pauvre, dit-il, pauvre petit inc...

— Vous savez dire le nom ?

— Quel nom ?

— Carleton Lufteufel.

— Faut que j'boive un coup, s'il vous plaît.

Pete l'aida à nouveau.

— Et maintenant ? Vous pouvez dire Carleton Lufteufel ?

— Carleton Lufteufel. Je sais encore parler. C'est la mémoire qui va mal.

— Est-ce que vous voudriez bien...

Non, c'était ridicule. Tibor ne s'y laisserait pas prendre.

À moins que... Pete était perplexe. Tom Gleason correspondait à peu près, question âge. Tibor savait déjà qu'il avait bu et le croyait malade. Et, ce qui était peut-être plus important encore, il semblait avoir beaucoup perdu confiance en son propre jugement depuis le meurtre de Schuld Lufteufel. Si moi-même j'ai l'air d'y croire, se dit Pete, est-ce que cela donnera le coup de pouce déterminant pour le convaincre ? Moi, convaincu d'un côté et Tom affirmatif de l'autre... La balade pourrait bien durer encore un moment, à chercher, chercher sans fin, avant qu'une telle occasion ne se représente. Rentrer à Charlottesville finir mes études, revoir Lurine... Et si je réussissais... ah ! l'ironie de la situation ! Les Serviteurs de la Colère priant, vénérant, adorant dans le recueillement non pas leur dieu incarné en Carleton Lufteufel, mais dans l'une de ses victimes, un obscur laissé-pour-compte, un vieux vagabond alcoolique à l'esprit dérangé, un clodo, un pochard, un homme... un homme qui n'a jamais rien fait ni pour ni contre son prochain, une épave mutilée qui n'a jamais détenu le moindre pouvoir où quoi que ce soit. Rien qu'un homme. Pris au bas de l'échelle. L'imaginer à la place d'honneur chez les s.o.w. ! Il faut que j'essaie...

— Est-ce que vous accepteriez de faire plaisir à mon malheureux ami le petit inc ?

— Faire quoi ? Plaisir ? Mon Dieu, oui... Y a assez de misère par le monde. Si c'est pas trop difficile, tout de même. Je ne suis plus l'homme que j'ai été. Il veut quoi ?

— Voir Carleton Lufteufel, un homme que nous ne trouverons jamais. Tout ce qu'il veut, c'est faire sa photo. Est-ce que vous accepteriez de... de dire que vous vous appelez Carleton Lufteufel et qu'autrefois vous étiez président de l'ERDA ? Et s'il vous le demande, dites aussi que c'est vous qui avez ordonné le bombardement. C'est tout. Est-ce que vous voulez bien ? Est-ce que vous pouvez le faire ?

— Encore à boire.

Pete le souleva, lui présenta la bouteille.

— Tout va bien ? demanda Tibor.

— Oui, répondit Pete. Nous sommes peut-être sur une piste importante !... Un vrai coup de chance si j'arrive à remettre ce type d'aplomb. Tenez bon !

Il pencha la bouteille. Tom se dégagea et resta assis, sans aide. Puis, progressivement, ses yeux se fermèrent. Il était dans le cirage. À moins qu'il ne soit... non, non, pas ça... mort...

— Tom ?

Silence. L'inertie de millions d'années. Quelque chose en deçà de la vie. Quelque chose d'inanimé qui n'aurait encore jamais atteint le niveau de la perception, et ne l'atteindrait sans doute jamais.

Merde, se dit Pete. Il ramassa la bouteille, revissa le bouchon et resta assis quelques instants.

— Le coup de veine dont je parlais, cria-t-il. Est-ce que vous croyez au destin ?

— Quoi ? hurla Tibor, avec un agacement croissant.

Pete fouilla dans ses poches, en ressortit son rouleau de pièces d'argent qu'il gardait toujours prêt. Le pare-à-toute-éventualité, se dit-il. Il le serra fort dans sa main avant d'effleurer les pommettes de Tom. Rien. Aucune réponse. Pete déchira l'emballage cartonné. Les pièces métalliques sonnèrent et trébuchèrent, se manifestant plus ostensiblement.

— Carleton Lufteufel, marmonna le vieux Tom, les yeux toujours fermés. Ce pauvre petit inc... je ne voudrais pas que ce foutu malheureux incomplet continue à errer jusqu'à ce qu'il lui arrive des ennuis. Nous vivons dans un monde sans pitié, vous savez.

Le vieux Tom ouvrit les yeux. Son regard était clair et lucide quand il s'intéressa aux nombreuses pièces dans la main ouverte de Pete.

— Président de l'ERDA, ça peut bien être ce que ça veut ce truc, et c'est moi qui ai donné l'ordre de bombarder, si l'inc me pose la question. D'accord, j'ai pigé. Carleton Lufteufel, c'est moi.

Il toussa et cracha encore une fois puis passa les doigts dans ses cheveux.

— Vous n'auriez pas un peigne, par hasard ? Si on doit me prendre en photo...

Il tendit la main. Pete lui donna les pièces. Toutes.

— Pas de panique.

— Vous m'avez aidé jusqu'à maintenant. Carleton Lufteufel, l'ERDA, le bombardement s'il pose la question.

Le vieux Tom fit disparaître les pièces. Place nette, comme si elles n'avaient jamais existé.

Pete à voix haute :

— C'est extraordinaire. Vous croyez à une entité surnaturelle qui guide les hommes pas à pas tout au long de leur vie ? Vous y croyez Tibor ? Pas moi, du moins jusqu'à ce jour. Mais mon Dieu, je parle avec cet homme depuis qu'il est réveillé. Il n'est pas en grande forme, mais il en a tant vu.

Il présenta Tom Gleason.

— Dites à mon ami qui vous êtes.

Tom arbora un sourire édenté.

— Je m'appelle Carleton Lufteufel.

Tibor, bouche bée :

— Vous plaisantez ?

— Je ne plaisanterais pas avec mon nom, fiston. Chaque homme peut avoir recours à des tas de noms, dans des tas d'endroits différents. Mais en de telles circonstances, alors que quelqu'un met tant d'acharnement à me retrouver, je n'ai

aucune raison de me dérober. Oui, je suis Carleton Lufteufel et j'ai été président de l'ERDA.

Tibor le fixa sans mot dire.

— C'est moi qui ai donné l'ordre de bombarder.

Tibor le fixait toujours.

Tom sembla un rien mal à l'aise, mais il ne lâcha pas et continua à sourire.

Les minutes passèrent. Tibor n'avait toujours pas réagi.

Le visage de Tom finit par se relâcher.

Plusieurs minutes encore, puis :

— Avez-vous été à Denver ?

— Non, répondit Tibor.

Pete eut envie de hurler, mais Tom continua :

— C'était une jolie ville. Agréable. Avec de braves gens. Puis la guerre est arrivée. Ils l'ont brûlée, vous savez...

Divers rictus marquèrent son visage, ses yeux brillèrent.

— J'étais président de l'ERDA. J'ai donné l'ordre de bombarder, répéta-t-il.

La tête de Tibor bougea, sa langue lécha l'unité de contrôle. Un extenseur se mit en mouvement, déclenchant un appareil photo des surplus militaires pas plus grand qu'un bouton de culotte, mais équipé de pellicule couleur, téléobjectif, grand angle et zoom automatique, appareil que les Serviteurs de la Colère lui avaient fourni à cet effet.

Jamais je ne trouverai la bonne manière, se dit Tibor. Je ne réussirai pas l'œuvre parfaite avec un sujet pareil. Mais peu importe. Je ferai de mon mieux, du mieux que je pourrai pour montrer le sujet tel qu'il est, pour qu'ils aient leur fressac, comme ils l'entendent, pour glorifier leur Dieu puisqu'ils veulent le voir glorifié, et ce, non pour ma gloire personnelle, ni même la sienne, mais simplement pour remplir mes engagements, comme promis. Que ce soit le destin ou le hasard importe peu. Notre voyage s'achève là. Le Pilg a été mené à terme. J'ai son image. Que puis-je lui dire maintenant ?

— Je suis heureux d'avoir fait votre connaissance, dit Tibor. Je n'ai fait que prendre votre photo. J'espère que vous n'y voyez pas d'inconvénient.

— Bien sûr que non, fiston. Ravi de vous être agréable. Mais je vais retourner me reposer maintenant si votre ami veut bien me donner un coup de main. Je suis souffrant, vous savez.

— Si nous pouvons faire quelque chose...

— Non merci. J'ai un tas de médicaments en réserve, vous êtes gentils. Faites bon voyage.

— Merci, monsieur.

Tom esquissa un geste de la main tandis que Pete lui attrapait le bras pour l'aiguiller vers la stalle.

Rentrer au bercail ! pensa Tibor, des larmes plein les yeux. Nous pouvons rentrer maintenant, il attendit que Pete revienne et harnache la vache.

Ce soir-là, ils s'installèrent auprès d'un petit feu que Pete avait allumé. Les nuages avaient été balayés et les étoiles scintillaient dans le ciel fraîchement lavé. Ils avaient avalé des rations d'éléments déshydratés. Pete avait trouvé un demi-bocal de café instantané dans une ferme abandonnée. Il était éventé mais donna un liquide chaud et noir qui fumait agréablement dans le vent du sud.

— Il y a eu des moments, dit Tibor, où j'ai bien cru que je n'y arriverais jamais.

Pete hocha la tête.

— Toujours furieux que je sois venu ?

— D'accord, allez-y, abusez de votre victoire... Sacrée façon de convertir les gens.

— Toujours décidé à devenir chrétien ?

— J'y pense en tout cas. Laissez-moi d'abord finir ce travail.

— Bien sûr.

Pete avait essayé de joindre Abernathy un peu plus tôt mais la tempête avait interrompu leur communication. Tant pis, il n'y avait plus urgence à présent, se dit-il. Tout va bien. C'est fini.

— Vous voulez regarder encore sa photo ?

— Oui.

L'extenseur de Tibor retira la photo de sa boîte pour la lui tendre. Pete examina les traits fatigués et vieillis de Tom Gleason. Pauvre bougre, pensa-t-il. Il est peut-être mort à cette heure. Mais nous ne pouvons vraiment rien faire pour lui. Et

si... ? S'il ne s'agissait pas d'une coïncidence ? Supposons que ce soit un peu plus que la chance qui nous l'ait livré. L'ironie que je trouvais à voir une victime de Lufteufel déifiée... Se pourrait-il qu'il faille dépasser le niveau de l'ironie, voir plus en profondeur ? Il tourna l'image, regarda les yeux, un peu plus brillants au moment où l'homme avait pris conscience du bonheur qu'il procurait à quelqu'un ; et puis un rien de souffrance dans les sourcils tombants, tendus au souvenir de Denver la jolie, aujourd'hui disparue...

Pete but son café, rendit la photo à Tibor.

— Vous n'avez pas l'air malheureux de voir l'adversaire remporter sa victoire.

Pete frémit.

— C'est que pour moi ça n'a guère d'importance. Après tout, ce n'est jamais qu'une photo.

Tibor la rangea.

— Est-ce qu'il ressemblait à l'image que vous vous faisiez de lui ?

Pete hochait la tête en repensant à tous les visages qu'il avait connus.

— Tout à fait ! Avez-vous décidé de la façon dont vous allez traiter le portrait ?

— Je leur ferai du bon boulot. Je le sais.

— Un peu de café ?

— S'il vous plaît.

Tibor tendit sa tasse. Pete la remplit, puis la sienne. Il regarda alors vers les étoiles, écouta les bruits de la nuit, le souffle du vent chaud – comme il était chaud maintenant – et but son café.

— Dommage que je n'aie pas trouvé de cigarettes par la même occasion !

18.

Au bord du couloir de cendre qui faisait office de route, Alice la débile restait silencieuse. Un millier d'années s'écoulèrent ainsi, et le soleil venait et la clarté se maintenait un moment et le jour finissait par sombrer dans les ténèbres. Elle savait qu'il était mort, elle le savait déjà quand le lézard s'approcha d'elle.

— Mam'zelle.

Elle ne leva pas les yeux.

— Mam'zelle, suivez-nous.

Violente :

— Non !

— Le cadavre...

— A dit non !

Le lézard s'assit à côté d'elle pour lui expliquer patiemment :

— La coutume exige que vous réclamiez le corps. Le temps passa. Elle gardait les yeux fermés pour ne pas voir et comme elle se bouchait également les oreilles elle ne pouvait pas savoir s'il continuait ou non à parler. Il finit par lui toucher l'épaule.

— Tu es demeurée, c'est ça ?

— Non.

— Trop simplette pour comprendre ce que je dis. Il est habillé en chasseur, mais c'est le vieux avec qui tu pieutais, l'homme à rats. C'est lui l'homme à rats, hein ? Déguisé. Qu'est-ce qu'il faisait déguisé ? Il essayait d'échapper à des ennemis, c'est ça ?

Gros rire du lézard. Sa voix rauque constituait un bon écho sonore des écailles qui lui couvraient le corps.

— Ça n'a pas marché. Ils lui ont défoncé le portrait. Tu devrais voir le tableau. De la bouillie et...

Elle se leva d'un bond et partit en courant, puis revint. Elle avait oublié sa poupée. C'est le lézard qui l'avait. Avec un large

sourire aux lèvres, il serra la poupée contre sa poitrine squameuse au lieu de la lui rendre, moqueur.

— Lui gentil, cria-t-elle avec passion en cherchant par tous les moyens à récupérer la poupée, sa poupée.

— Non, il n'était pas gentil du tout. Il n'était même pas bon pour attraper les rats. Le nombre de fois, bien plus souvent que tu ne crois, où il a vendu des vieux rats pleins d'os au cours applicable à de jeunes bêtes bien dodues. Qu'est-ce qu'il faisait avant de se mettre dans le rat ?

— Des bombes.

— Ton papa ?

— Oui, mon papa.

— Eh bien, puisque c'était ton papa, on va t'apporter le corps. Reste là.

Sur ce il se leva, laissa tomber la poupée à ses pieds et s'éloigna lentement à la façon des lézards.

Alice le regarda partir, assise à côté de la poupée ; les larmes roulaient sur ses joues, silencieusement. Savais bien que ça marcherait pas, se dit-elle. Qu'il se ferait avoir. Pour des rats qui étaient mauvais si ça se trouve. Des vieux coriaces... comme il vient de dire, l'autre.

Pourquoi faut-il que ce soit toujours la même chose ? se demanda-t-elle. C'est lui qui m'a donné cette poupée, il y a longtemps. Maintenant, il ne me donnera plus rien du tout. Jamais. Elle se rendait compte qu'il y avait un problème quelque part. Mais quoi ? Pourquoi ? Les gens, ils restent là un certain temps et puis même si on les aime, un beau jour ils n'y sont plus, partis, pour toujours, sans espoir de retour, jamais.

Elle referma les yeux et se balança d'avant en arrière. Lorsqu'elle regarda à nouveau, un homme, qui n'était pas un lézard, avançait vers elle sur la route poussiéreuse. Son papa. D'un bond, elle fut debout, toute heureuse, mais elle remarqua qu'il lui était arrivé quelque chose. Elle hésita, gênée par cette transformation. Il se tenait plus droit maintenant et son visage rayonnait de douceur, chaleureux. Il avait perdu cette espèce de contraction à laquelle elle avait fini par s'habituer.

Son papa approcha, pas à pas, de façon contrôlée, une sorte de progression rituelle, vers elle ; puis il s'assit et lui fit signe

d'en faire de même. Bizarre, pensa-t-elle, qu'il ne parle pas, qu'il se contente de gestes. Une paix comme elle n'en avait encore jamais observé émanait de sa personne ; on aurait dit que le temps avait fait marche arrière, le faisant à la fois plus jeune et plus aimable. Elle le préférait ainsi ; cette peur qu'elle avait toujours ressentie à son contact, la quittait progressivement. Elle tendit une main hésitante pour lui toucher le bras.

Ses doigts traversèrent le bras. Par quelque éclair subit de perspicacité, elle s'avisa alors, soudain, en un clin d'œil, qu'il ne s'agissait que de son esprit, que son papa était mort, ainsi que l'avait dit le lézard. Son esprit qui s'était arrêté en chemin pour passer un moment avec elle, le dernier, là, au bord de la route. C'est pourquoi il ne parlait pas. Les esprits ne peuvent pas se faire entendre.

— Tu m'entends ? demanda-t-elle.

Son papa fit oui de la tête en souriant.

Une faculté de compréhension inhabituelle commença à faire son chemin en elle, une espèce de vivacité qu'elle ne se souvenait pas avoir jamais connue. Comme si un... une... impossible de trouver le mot, comme si on avait déchiré une sorte de membrane dans son esprit. Elle voyait clair à présent, en ce sens qu'elle parvenait à une certaine pénétration des choses, ce qui ne lui était jamais arrivé.

En regardant autour d'elle, elle découvrait littéralement un monde différent, enfin compréhensible, même si cette lucidité ne devait avoir qu'un temps.

— Je t'aime, dit-elle.

Il lui sourit encore.

— Est-ce que je te reverrai ?

Hochement de tête.

— Mais il faut...

Elle hésita à cause de la complexité de ses pensées.

— ... il faut d'abord que je passe de l'autre côté.

Nouveau hochement de tête.

— Tu vas mieux, hein ?

Évidence criante. Tout en lui le confirmait.

— Ce que tu n'as plus maintenant, c'était vraiment terrible.

Jusqu'à présent, avant le changement, elle n'en avait jamais bien saisi l'horreur.

— C'est le mal qui était en toi. C'est pour ça que tu te sens mieux ? Parce que maintenant le mal qui te...

Son papa s'était levé en silence et s'éloignait déjà en suivant la route sombre.

— Attends !

Mais il ne pouvait ni ne voulait attendre. Il continua. Elle ne voyait plus que son dos, de plus en plus petit, et puis plus rien. Alice le regarda partir, vit ce qui subsistait de lui traverser un monticule de détritrus, de rebuts enchevêtrés – traverser et pas contourner. Livide, fantomatique, il ne dévia pas d'un pouce pour éviter l'obstacle. Tout petit maintenant, un mètre tout au plus, il s'estompa, sombra, s'émietta en parcelles de lumière que le vent balaya soudain en tourbillons bientôt absorbés par le jour.

Deux lézards venaient à elle, laborieusement. Ils semblaient perplexes et même un peu furieux.

— Il est parti, lui dit le premier lézard. Ton cadavre, il n'est plus là... enfin, je veux dire le corps de ton père.

— Oui, je sais.

— Je suppose qu'on l'a volé, dit l'autre lézard. Puis à mi-voix, comme pour lui-même :

— Embarqué... et peut-être même mangé.

Alice dit :

— Il est ressuscité.

— Quoi ?

Les deux lézards la fixèrent de concert avant d'éclater de rire.

— Ressuscité des morts ? Comment tu le sais ? Tu l'as vu arriver ici en volant dans les airs, peut-être ?

— Exactement il s'est même arrêté pour passer un moment avec moi.

Prudemment, changeant brusquement et radicalement de ton, l'un des lézards dit à son compagnon :

— Un miracle.

— Elle est débile. Du baratin sans queue ni tête. Arriérée mentale. Le genre de radotage des cerveaux dérangés. C'était un homme mort, ni plus ni moins.

L'autre lézard demanda à la fille avec une curiosité non dissimulée :

— Et par où est-il parti après ? On pourrait le rattraper éventuellement. Peut-être qu'il voit dans l'avenir ou qu'il sait guérir.

— Il s'est évanoui sans laisser de traces.

Stupeur des lézards. Les écailles en frissonnèrent. Puis l'un d'eux murmura :

— Elle n'est pas demeurée. Tu as entendu les mots qu'elle vient d'utiliser ? Les débiles ne parlent pas comme ça. Ils n'utilisent pas des expressions comme « s'évanouir sans laisser de traces ». Tu es sûr que nous ne nous trompons pas de personne ?

Alice serra sa poupée et fit demi-tour. Quelques-unes des particules lumineuses qui avaient constitué la nouvelle apparence de son papa l'effleurèrent au passage. Comme des rayons de lune visibles même pendant le jour, ou quelque poussière vivante et magique envahissant progressivement la face de la terre pour devenir toujours plus fine, plus rare sans jamais disparaître tout à fait. Pour elle du moins. Qui n'avait pas cessé de sentir sa présence autour d'elle, fragments, traces, même l'air, planait au-dessus d'elle, s'attardait et dans une certaine mesure, lui transmettait un message.

Quant à la membrane qui avait occulté son cerveau sa vie durant, elle n'était pas revenue. Ses pensées restaient claires et nettes, et il devait en être ainsi définitivement.

Nous avons progressé dans la multiplicité, se dit-elle. Mon père et moi... lui au-delà de toute perception et moi dans la perception des choses, enfin.

Autour d'elle, le monde étincelait dans la chaleur du jour et il lui sembla que lui aussi était définitivement changé. Que veulent dire ces transformations ? se demanda-t-elle. Elles seront sans doute durables. Permanentes. Elle ne pouvait cependant l'affirmer avec certitude car elle n'avait jamais rien vu de comparable auparavant. De toute façon, ce qu'elle percevait autour d'elle tandis qu'elle s'éloignait des lézards interloqués, lui semblait bon. Peut-être le printemps. Le premier printemps depuis la guerre. La contamination qui nous

quitte, finalement, nous et le monde où nous vivons. Et elle savait pourquoi.

Le Dr Abernathy sentit la fin de l'oppression qui pesait sur le monde, mais lui ne savait pas pourquoi, il ne percevait pas les raisons de ce changement. Tout au début, il s'était rendu à pied au marché pour acheter des légumes. Sur le chemin du retour il se souriait à lui-même, heureux de respirer l'air chargé de... comment avait-on appelé cela autrefois ? La mémoire lui faisait défaut. Si ! De l'ozone. Des ions négatifs, se dit-il. L'odeur d'une vie nouvelle.

Liée à l'équinoxe de printemps. Le point vernal qui dotait la Terre de flamboiements solaires, la grande source peut-être.

Quelque part est arrivé un événement heureux, se dit-il, qui fait tache d'huile. Il vit des palmiers, ce qui l'étonna. Il s'arrêta net, serra son panier de betteraves et de haricots verts. Cette chaleur de l'air, ces palmiers... Bizarre ! Je n'avais jamais remarqué des palmiers dans ce secteur. Et cette terre sèche et aride, comme si j'étais dans le centre. C'est un autre monde. Des éléments d'un ensemble différent. Je ne comprends pas. Que se passe-t-il ? J'ai l'impression que mes yeux se dessillent et voient différemment.

À sa droite, quelques personnes qui revenaient de faire les courses s'étaient assises au bord de la route pour se reposer. Il vit des jeunes gens, sales d'avoir marché dans la poussière, suant, mais pleins d'une pureté nouvelle. Une jolie brune, un peu potelée avait déboutonné sa chemise. Abernathy n'en ressentit aucune gêne. Les seins nus ne l'agressaient nullement. Le voile opaque s'est enfin levé, se dit-il, et encore une fois il se demanda pourquoi. Une bonne action accomplie quelque part ? Improbable. Les bonnes actions n'existent pas. Il s'arrêta un instant pour admirer les jeunes gens, la nudité de la fille qui ne semblait absolument pas consciente de son regard à lui, un chrétien, et pourtant elle le voyait parfaitement.

D'une façon ou d'une autre, il est arrivé du bien. Comme l'écrivit jadis Milton : « Le mal finit toujours par donner naissance au bien ». Remarquez au passage, se dit-il, la disparité relative des deux termes. Le mot mal est le terme le

plus fort pour désigner ce qui n'est pas bien ; quant au mot « bien », il surpasse à peine son contraire. La Chute de Satan, Celle de l'Homme, la Crucifixion du Christ... de toutes ces affreuses manifestations du Mal est sorti quelque chose de bon. Après sa chute et son expulsion du Jardin d'Eden, l'homme a appris l'amour. De cette Trinité du Mal est enfin née une Trinité du Bien ! L'équilibre rétabli.

Alors, songea-t-il, peut-être le monde a-t-il été tiré de son opacité tyrannique par quelque mauvaise action... à moins que je ne m'aventure là dans d'excessives subtilités ? De toute façon, il percevait la différence. Elle était bien réelle.

Je jure devant Dieu que je suis quelque part en Syrie, se dit-il. Dans le Levant. Et qu'en plus j'ai peut-être bien remonté le temps... plusieurs milliers d'années... ? Il était planté là, regardant autour de lui, respirant à pleins poumons, troublé, stupéfait.

À sa droite, les ruines d'un petit hôtel des Postes américaines datant d'avant la guerre.

Des vieilles pierres, pensa-t-il. Notre antiquité. Ressuscitée pour ainsi dire dans le présent. À moins que ce ne soit moi qui aie reculé dans le temps... Non, ce n'est pas moi, c'est lui, le monde d'autrefois, qui s'est laissé porter au fil des ans comme on profite d'un point faible pour arriver jusqu'ici et nous investir. Nous, ou moi... Je suis sûrement le seul à le voir. Mon Dieu ! Me voilà devenu comme Pete avec ses drogues, sauf que moi je n'ai rien pris. C'est ici que se brise le normal et qu'on entre dans le domaine du paranormal dont on fait l'expérience. On y entre ou bien on en subit l'invasion. Ce que je vis en ce moment relève de la vision, il faut que j'essaie de l'approfondir.

Il traversa lentement le chaume et la terre du champ pour aller vers le petit bureau de postes. Le seul mur resté debout servait de dossier à plusieurs personnes faisant une petite sieste au soleil. Le soleil ! Sa lumière véhiculait une telle dose d'énergie à présent !

Non, ils ne voient pas ce que je vois. Pour eux rien n'a changé. *Qu'est-il donc arrivé pour provoquer une telle mutation ?* Une journée ensoleillée pareille aux autres... Si j'interprète ce que je vois simplement en termes de symboles :

une journée ensoleillée représentative, au niveau le plus élevé, du point final mis à la suprématie du mal, et son obscur empire ? Oui, c'est bien ça, une forme de mal vient de périr. À cette explication son cœur fut rempli de joie...

Une part du mal qui existait comme réalité matérielle vient de passer du côté des ombres. Elle a en quelque sorte disparu en tant que personnification essentielle. *Est-ce que Tibor a pris le Dieu de Colère en photo, et ce faisant, lui a-t-il dérobé son âme ?*

L'idée le réjouit. Il était là debout au milieu des ruines du bureau de postes, sous les rayons de soleil, tandis que les champs murmuraient leurs bourdonnements de bonheur, l'éternel et doux ronronnement de la vie. Eh bien, se dit-il amusé, si l'âme de Carleton Lufteufel peut être volée, c'est que c'est un homme comme les autres et pas un dieu. Les dieux n'ont rien à craindre d'un appareil photo. Sauf le passage au révélateur qui comporte certains risques, pensa-t-il. Et ravi de ce trait d'humour, il rit de bon cœur.

Plusieurs personnes à demi assoupies levèrent les yeux et lui sourirent spontanément, ignorant pourquoi il riait mais partageant volontiers sa joie.

Détail moins gai, pensa le Dr Abernathy, les Serviteurs de la Colère peuvent bien rester des nôtres encore un bon bout de temps. Les fausses religions ont la vie aussi dure que les vraies, on dirait. Celle-ci a perdu toute réalité, évanouie dans les airs et ce qui en reste est sans consistance, privé de la *mekkis*, de la puissance qu'elle avait.

Je serai ravi de voir la photo que Tibor et Pete Sands rapportent. Comme on dit, mieux vaut un mal connu qu'un mal inconnu.

En emprisonnant son image, finalement ils l'ont brisé, lui. Réduit aux proportions d'un mortel.

Le bruissement des palmiers dans le vent chaud du midi l'introduisirent plus avant, sans mots, dans le mystère ensoleillé de la rédemption. Mais il se demandait tout de même qui il pourrait bien faire profiter de son jeu de mots. Un faux dieu, se répétait-il avec délices, car il était habituellement peu doué pour les calembours, un faux dieu ne saurait survivre à l'épreuve du

révélateur. Il faut qu'il reste dans l'ombre. Nous l'avons piégé et nous avons figé son visage. Il est condamné.

Et ainsi, poursuivit-il pour sa propre information, grâce à un projet manigancé par la ruse et l'ambition des Serviteurs de la Colère, nous autres chrétiens, apparemment vaincus, nous triomphons. Ce portrait aura été le point de départ de son inexorable déclin par son authenticité même, ou plutôt par le fait que les Serviteurs de la Colère insisteront sur son authenticité. Oui, car ils auront à cœur d'étayer cette affirmation de preuves tangibles, forgeant eux-mêmes les instruments de leur perte. Ainsi le vrai Dieu utilise le mal pour affiner le bien et le bien pour affiner le mal, ce qui revient à dire, en dernière analyse, que Dieu lui-même aura été servi par tous et par tout, bons ou mauvais.

Je veux dire, corrigea-t-il, *étiquetés* bons ou mauvais. Le bien ou le mal, la vérité ou l'erreur, la mauvaise route ou le droit chemin, l'ignorance, la malice, la sagesse, l'amour... tout doit être vu dans l'optique *Omniae vitae ad Deum ducent*. Comme tous les chemins, toutes les vies mènent non pas à Rome mais à Dieu.

Tandis qu'il marchait à nouveau sur la route, il finit par se dire qu'il devrait utiliser ces réflexions dans un sermon, en y ajoutant son jeu de mots. C'était quelque chose qu'il fallait dire aux gens pour les faire sourire comme avaient souri les personnes qui faisaient la sieste contre les ruines du bureau de postes. Même si elles saisissaient mal des pensées d'une telle complexité, elles pourraient au moins y prendre un certain plaisir.

Connaître à nouveau le bonheur des choses..., la tyrannie de ce monde, vaincue par une action invisible pour tout le monde, ne pourrait pas retenir les hommes. Ils pourraient flemmarder, sourire, déboutonner leurs chemises pour bronzer au soleil et profiter de l'humour d'un simple prêtre.

J'aimerais savoir ce qui s'est passé, songea-t-il encore. Mais Dieu tient l'homme à l'écart de voies qu'il utilise pour que Sa volonté soit *faite*.

Peut-être qu'après tout, les choses sont mieux ainsi.

Serrant bien fort son panier de betteraves et de haricots verts, il continua sa route vers Charlottesville et sa petite église.

19.

La fressac que Tibor réalisa se fit petit à petit une notoriété dans le monde entier. On finit par la mettre au même rang que les œuvres des grands maîtres de la Renaissance italienne dont la plupart n'étaient connues qu'à travers des reproductions, les originaux ayant été détruits.

Dix-sept ans après la mort de Tibor, la hiérarchie des Serviteurs de la Colère rendit son avis d'authentification officielle. C'était bien le visage du Dieu de la Colère, Carleton Lufteufel. Il ne pouvait y avoir de doute. Toute controverse à ce sujet devenait de ce fait illégale et entraînait un châtement. L'émasculatation pour les hommes, une oreille coupée pour les femmes. Cela pour maintenir un certain respect religieux dans un monde irrespectueux et conserver la foi dans une société qui ne croyait plus à rien pour avoir découvert que la plupart des choses auxquelles elle avait cru n'étaient en fait que mensonge.

À l'époque de sa mort, Tibor vivait grâce à une petite pension annuelle que lui versait l'Église, à quoi s'ajouta l'entretien régulier de sa voiture et les rations de luzerne pour deux vaches. L'excellence de son travail lui avait valu deux vaches au lieu d'une pour tirer sa voiture. Lorsqu'il sortait, les gens le reconnaissaient et le saluaient au passage. Aux touristes il offrait un autographe laborieux. Les enfants lui criaient bonjour sans se moquer de lui. Tout le monde l'aimait et bien qu'il soit devenu excentrique et irascible en vieillissant, Tibor était considéré comme un atout par la communauté... en dépit du fait qu'après avoir exécuté le vrai portrait du Dieu de Colère, il ne peignit plus rien d'intéressant.

On dit que parmi ses objets personnels se trouvait une sorte de journal de bord où il consignait de temps à autre et pour lui seul certaines réflexions. Or, vers la fin, il exprimait certaines réserves concernant l'authenticité de sa grande fressac. Mais

personne ne vit jamais ces documents olographes. S'ils existèrent jamais, les Serviteurs de la Colère qui confisquèrent l'ensemble de ses papiers personnels, soit les mirent à l'abri derrière des portes métalliques blindées, soit, ce qui est plus probable, les détruisirent.

Les deux dernières vaches qu'il posséda furent abattues et empaillées. On les installa chacune d'un côté de sa grande fresque pour gratifier de leur regard solennel et vitreux les touristes venus rendre hommage au chef-d'œuvre renommé. Tibor McMasters lui-même finit par être canonisé et devint un saint de l'Église. On ne sait où il est enterré. Plusieurs villes revendiquent fièrement la possession de sa tombe.

FIN